

LES
AMOURS
D'ABAILARD
ET
D'HELOÏSE

1616



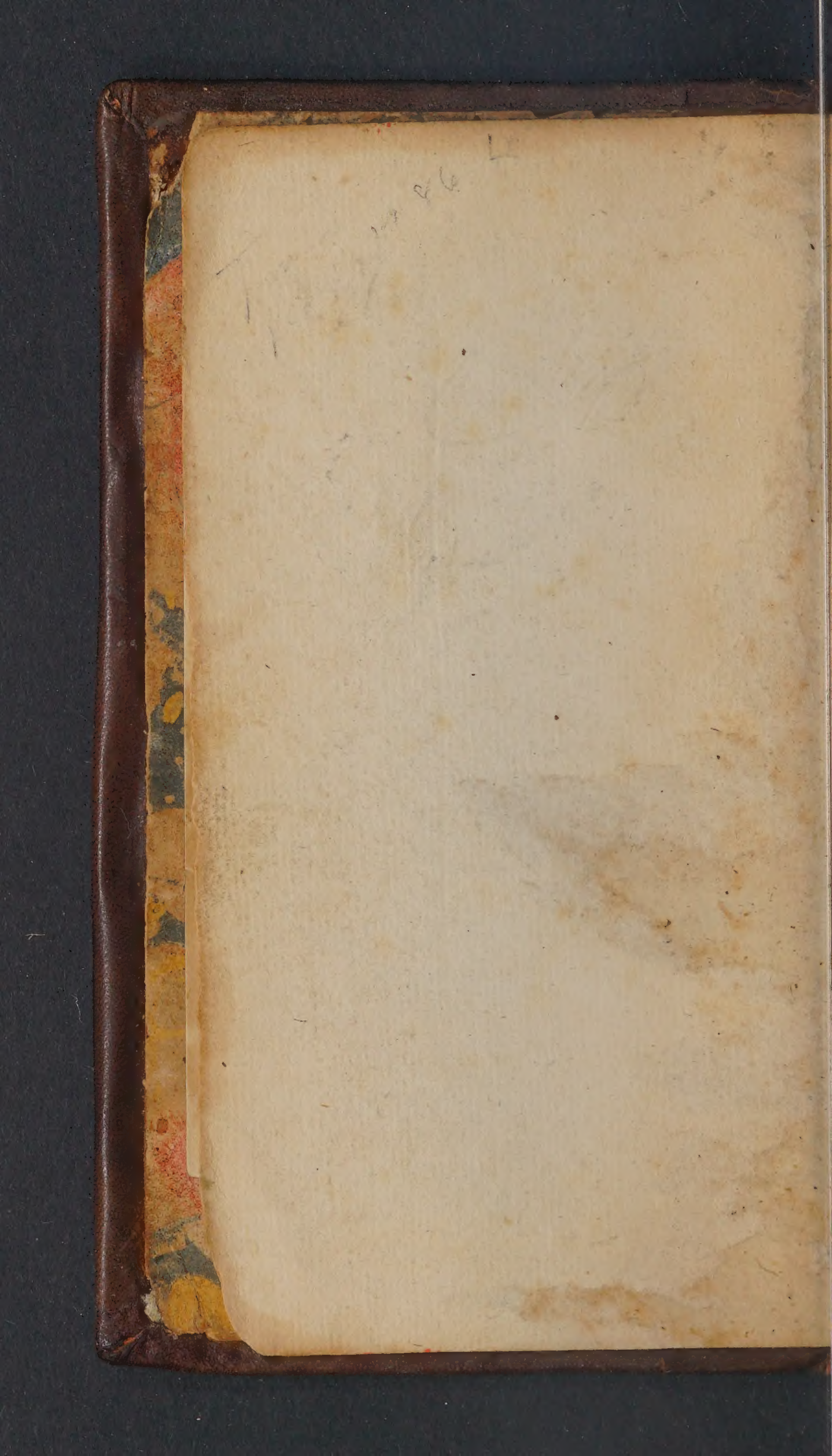






CLEMENT·K·
SHORTER
"Yet Ah, that Spring
Should vanish with
the Rose!
That Youth's sweet-
scented manuscript
should close!
The nightingale that
in the branches sang,
Ah whence, &
whither flown
again, who
knows?"
Rubaiyat of
Omar Khayyam.
BREVIS
ANIMA
AMOR
EST

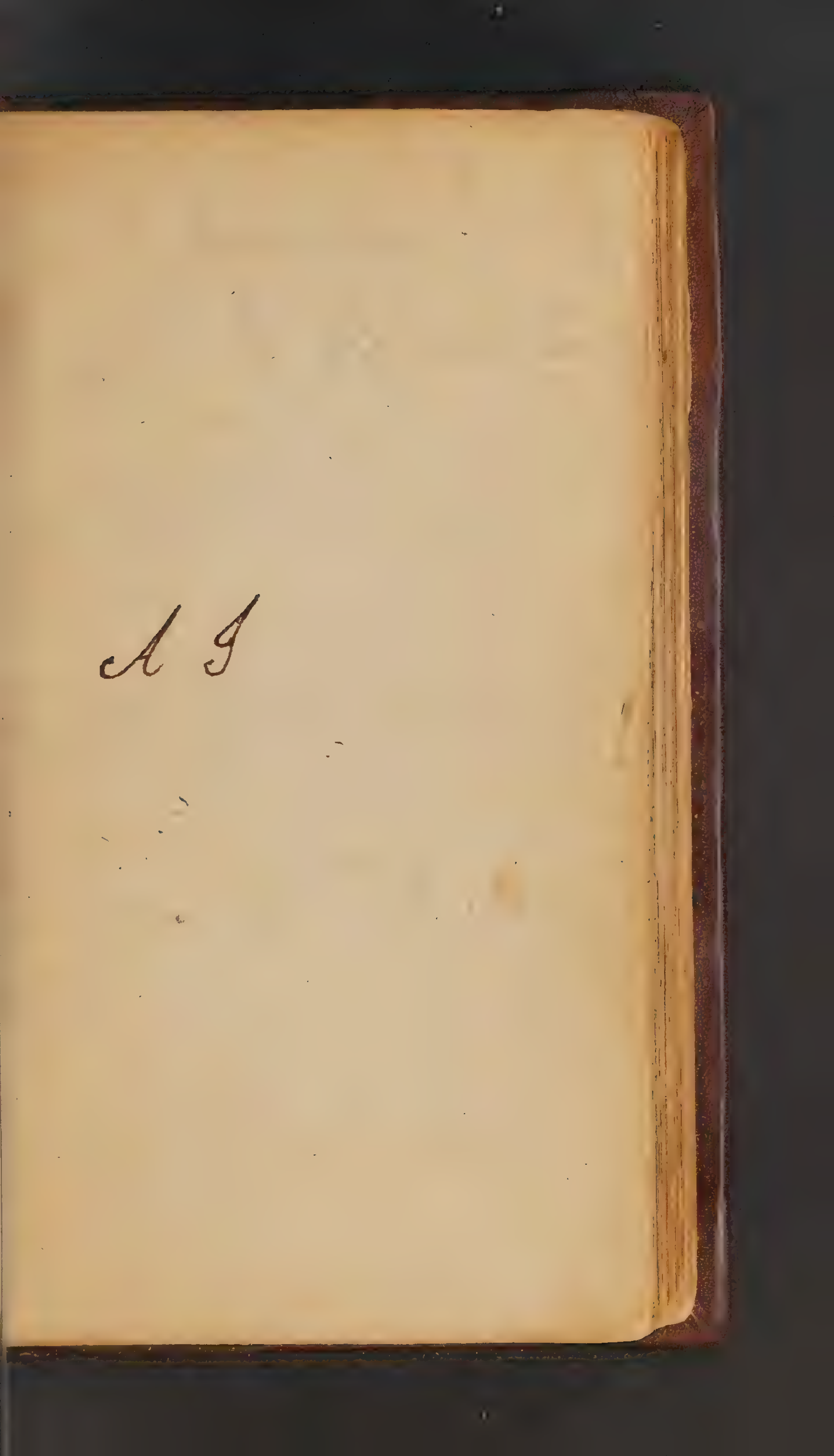


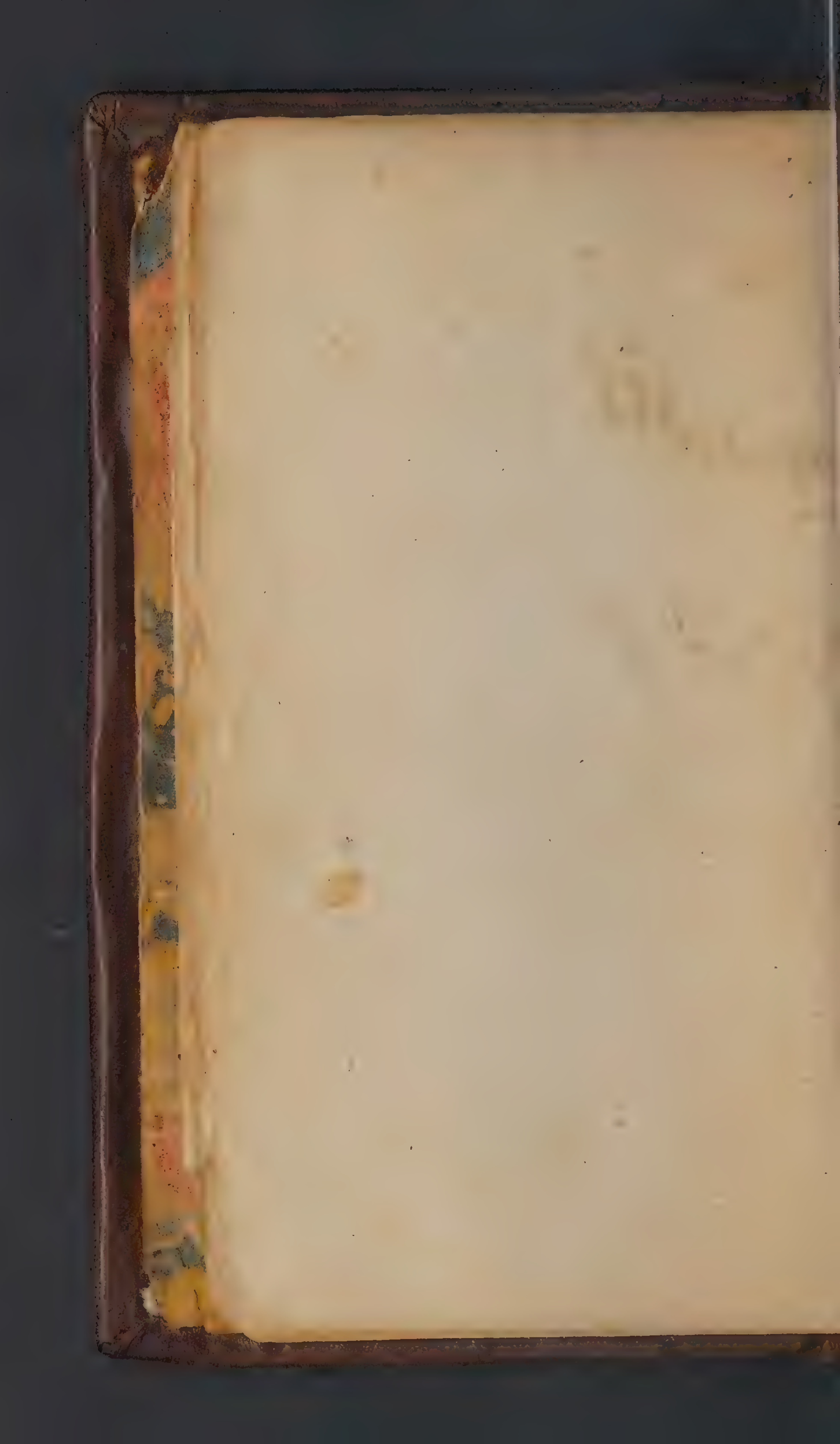


1695

1st collected french language edition

61 ——— **From Clement Shorter's Library.** Les Amours D'Abailard et d'Heloise, Lettres d'Heloise a D'Abailard, 3 parts, Nouvelle response d'Abailard a Heloise and Histoire des infortunes d'Abailard. In one vol., 16mo., calf, with C. Shorter's bookplate, Amsterdam, 1695.





A. J.

LES

AMOURS D'ABAILARD & D'HELOÏSE.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE CHAYER

M. DC. XCV.



PREFACE.

CET Ouvrage n'eſt pas une de ces Nouvelles du tems où l'on ne trouve rien de vrai que le nom des perſonnes & des villes, dont les incidens ſont tous imaginez à plaiſir : ici tout eſt ſi veritable, preſque juſques aux moindres circonſtances, que j'aurois dû l'appeller Hiſtoire plûtôt que Nouvelle:

le reſpect pourtant que j'ai pour l'Hiſtoire, & la ſevere exactitude qu'elle demande m'ont empêché de lui donner ce nom. Ce que je viens de dire n'eſt pas pour me faire honneur, puiſqu'au contraire je m'ôte par là la gloire de l'invention: ſeulement je ſuis bien aiſe de rendre ce témoignage à la verité, & à même tems de me juſtifier de bien de petites choſes qu'on pourroit m'imputer, & qui ne ſont point de la coûtume ni de la maniere du tems; quoique j'aie pris ſoin de les ajuſter du mieux que j'ai pû à la maniere de vivre de nôtre ſiecle. Ainſi

on ne doit pas s'étonner que le Chanoine Fulbert fut le pere d'Heloïſe, puiſqu'outre que cela eſt hiſtoriquement vrai, il faut conſiderer qu'alors la chaſteté n'étoit pas recommandée aux Eccleſiaſtiques comme aujourdhui, & que même l'Hiſtoire remarque qu'Abailard étoit Clerc & Chanoine, ce que neanmoins j'ai bien voulu ſupprimer dans cet Ouvrage, Les habitudes qu'Abailard eut avec Heloïſe dans le Monaſtere d'Argenteüil, & l'étrange débauche des Religieuſes de ce Couvent ſont encore des veritez inconte-

ſtables, dont même Paſquier a parlé au livre ſixiême de ſes Recherches, chap. 17. & ceux qui voudront lire la Lettre d'Abailard, qui a pour titre *Hiſtoria calamitatum Abelardi*, Hiſtoire des malheurs d'Abailard, qui eſt imprimée avec ſes autres Ouvrages & les Lettres d'Heloïſe, y verront non ſeulement tout ce que je viens de dire; mais encore le genre de peine qu'on fit ſouffrir à Abailard, toutes les traverſes qu'il eut en ſon amour & en ſa fortune, & preſque toute l'hiſtoire que je viens d'écrire. Je dis bien davantage, c'eſt que

j'ai tiré des lettres de ces deux Amans, trois ou quatre endroits qui ne ſont pas les moins delicats de ce livre. Je veux bien les apprendre au Lecteur pour le faire juge de mon larcin, ſi ma traduction, ou plûtôt mon imitation fait tort à l'original, il les pourra confronter: Voici les paſſages. Abailard, quand il dit qu'il ſe ſervoit du pretexte d'enſeigner Heloïſe pour lui faire l'amour, ſe ſert de ces termes: *primùm domo unà conjungimur, poſtmodum animo, ſub occaſione igitur diſciplinæ amori penitùs vacabamus, & ſecretos receſſus quos amor optabat, ſtu-*

dium lectionis offerebat. Aperti itaque libris plura de amore quam de lectione verba se ingerebant, plura erant oscula quam sententiæ, sæpius ad sinus quam ad libros deducebantur manus . . . . . quoque minùs suspicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor non furor, gratia non ira . . . . . quid denique nullus à cupidis intermissus est gradus amoris, & si quid insolitum amor excogitare potuit est additum. Et voici comment Heloïse veut detourner son amant du mariage, *pro periculo & pro dedecore Abelardi Heloissa dehortabat me à nuptiis, nuptiæ non conveniunt cum Philosophia, quæ enim conventio scolarium*

larium ad pediſſequas, ſcriptoriorum ad cunabula; librorum ad colos, calamorum ad fuſos. Et quant aux ſentimens qu'eut Heloïſe ſur le malheur d'Abailard, & que j'ai touché à la fin de cet Ouvrage elle les exprime ainſi, *Deus immaculatum non pertulit thorum qui diu ante ſuſtinuerat pollutum; quid ex adulterio promerentur alii, tu ex matrimonio incurriſti; non cum priſtinis vacaremus voluptatibus, ſed cum ad tempus ſegregati caſtiùs viveremus.* Ces endroits ſi touchans tirez des lettres de ces deux amans obligeront peut-être quelcun à dire qu'on devoit traduire leurs Let-

tres; mais ceux qui les auront vûës en Latin ne me feront jamais ce reproche, parce qu'il eſt certains tranſports que malaiſément on pourroit traduire, *te magis offendere quam Deum vereor, tibi placere amplius quam ipſi appeto.* Cette penſée ne ſe pourroit mettre en François ſans impieté. Cette ſuſcription de lettres *Domino ſuo, immò patri; conjugi ſuo, immò fratri; ancilla ſua, immò filia; ipſius uxor, immò ſoror; Abelardo, Heloiſsa.* Ne peut être agreablement tournée en nôtre langue. Ainſi j'ai ſuivi ce precepte d'Horace, *Et quæ Deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit*

Je viens aux dernieres avantures de ces deux Amans que je n'ai pas écrites ; mais n'aiant entrepris que de parler de leurs amours, je n'ai pas crû être obligé d'écrire ce qui eſt arrivé dans leur fortune particuliere : ſur tout, puiſque les Auteurs que j'ai citez en pourront pleinement inſtruire chacun.



LES AMOURS
d'Abailard & d'Heloïse.

LEs plus grands Clercs ne ſont pas toûjours les plus ſages : c'eſt une verité dont on peut voir des éxemples dans tous les ſiecles. Pour moi, je me contenterai de rapporter celui du fameux Abailard qui autoriſe ſi bien cette maxime. Perſonne n'ignore que ce ne fut un grand Docteur & un des plus ſavans de ſon tems, & cependant chacun ſait qu'il n'en fut pas plus ſage pour cela. Sa ſience ni ſes livres ne purent

l'empêcher de devenir amoureux. L'amour fut le prendre au milieu de ſon Academie & de ſes Ecoliers, il interrompit ſes leçons, & mit en deſordre toute ſa Morale, pour lui faire avoüer qu'il n'eſt ni retraite ni ocupation qui puiſſe mettre les hommes à couvert de ſes traits & de ſes feux.

Pierre Abailard vivoit environ l'année onze cent trente, ſous les Rois Loüis le Gros & Loüis le Jeune. Il étoit natif d'un Village nommé Palais en Brétagne, diſtant de quatre lieuës de Nantes, qui eſt une des principales Villes de cette Province. Son Pere s'apelloit Beranger & ſa mere Luce; & tous deux, par certain caprice qui étoit fort ordinaire alors, quittérent le monde quelques années aprés leur

mariage. Pour éviter l'équivoque, quand je dis qu'ils quittérent le monde, je veux dire qu'ils ſe retirérent dans des Couvents, pour y chercher l'un & l'autre une tranquillité qui ne s'y trouve preſque jamais, & qu'ils n'y trouvérent pas auſſi.

Comme leur famille étoit une des plus conſiderables de Bretagne, ſoit par la nobleſſe, ſoit par les biens, ils laiſſérent une ample ſucceſſion à Abailard leur aîné; qui aiant pris le goût des lettres, & croiant tres-monacalement ſans doute, que les richeſſes étoient un obſtacle au progrés qu'il y prétendoit faire, laiſſa à ſes freres les biens que ſon droit d'aineſſe lui acqueroit, & s'adonna tout à l'étude de la Filoſofie & de la Téologie.

Pour y mieux réüſſir, il alla à

Paris qui étoit déja la Ville où les beaux Arts fleuriſſoient. Il ſe rendit ſi habile que dans peu de tems il ſurpaſſa ſes Maitres, & faillit à les faire enrager en inventant de nouvelles opinions qu'il ſoutenoit publiquement : par ce moien il s'attira bientôt leur haine & l'envie de ſes compagnons. Ce qui fut la cauſe que ſa vie fut preſqu'auſſi cruellement traverſée que celle des Heros des Romans, bien que la vie d'un homme ſemble devoir être beaucoup plus en repos ſous un bonnet quarré que ſous un caſque. Ses ennemis n'euſſent pourtant eû aucun avantage ſur lui s'il eût pû deffendre ſon cœur, & ſi l'Amour ne ſe fut mis de la partie pour faire le comble de ſes infortunes. Ce petit Dieu qui ne put voir la grande tran-

quillité de l'esprit d'Abailard sans avoir envie de la détruire, il voulut regner sur ce savant & sur ce sage ; montrer à tout l'Univers qu'on cesse d'être l'un & l'autre à mesure qu'on commence d'être amoureux ; & comme c'étoit lui qui avoit autrefois débroüillé ce Chaos pour en former ce bel ordre que nous admirons dans le monde, il voulut faire en Abailard un chef-d'œuvre contraire, & mettre le désordre & la confusion dans un esprit que l'étude de la sagesse & des choses divines avoit si bien reglé.

Il ne lui fut pas mal-aisé de réussir dans son dessein : rien n'est impossible à l'Amour, rien même ne lui est difficile. Ce grand homme enseignoit la Téologie dans l'Evêché, parce que

l'Univerſité n'étoit pas encore établie, & ce fut en cette maiſon où l'on en jetta les premiers fondemens. Là il ſe faiſoit admirer de tous les doctes, il s'érigeoit en Tiran des Ecoles, & obligeoit juſques à ceux qui avoient été ſes maîtres à venir être ſes auditeurs. Dans le voiſinage de l'Evêché logeoit un Chanoine nommé Fulbert, qui élevoit auprés de lui une jeune fille dont il croioit être le pere. Il l'entretenoit en cette qualité; mais pour éviter le ſcandale qu'une pareille circonſtance auroit pû aporter dans l'eſprit de bien des gens, il diſoit que c'étoit une de ſes niéces, de l'éducation de laquelle ſon frere l'avoit particulierement chargé en mourant. Il croyoit par là de bien cacher la verité de la choſe, mais il ſe

flattoit. On ſavoit en ce tems comme en celui-ci que la niéce d'un Prêtre lui eſt ſouvent quelque choſe de plus, & n'eſt ordinairement que la niéce de ſes freres. Le Chanoine avoit toûjours eû un ſoin extrême de céte fille : Il lui avoit trouvé un naturel ſi admirable & un ſi grand penchant pour les ſiences, qu'il ſe crut obligé d'achever ce que la nature avoit ſi hureuſement commencé. Ce fut pour ce ſujet qu'il lui fit aprendre les Langues, qu'elle poſſeda ſi bien en peu de tems, qu'elle en faiſoit des leçons à ſon pere, & lui expliquoit quelquefois des paſſages de ſon Breviaire qu'il n'entendoit pas.

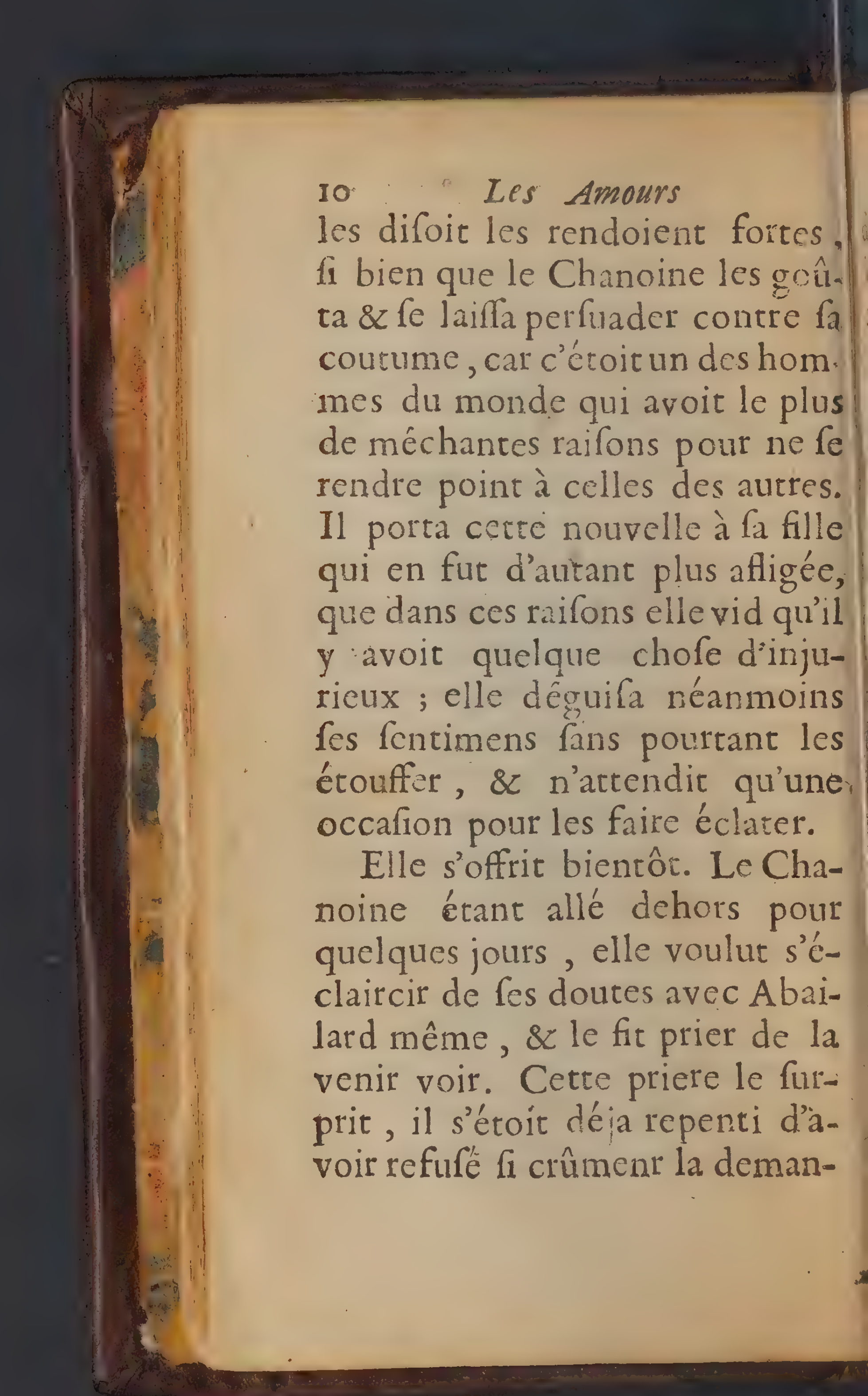
Le bruit du ſavoir d'Abailard étoit trop grand pour n'être pas venu aux oreilles du Chanoine

ſon voiſin, qui pour ſon particulier ne portoit point d'envie à la grande reputation du Docteur. Heloïſe c'eſt ainſi que s'apelloit la fille de Fulbert, n'écoutoit pas avec tranquillité les merveilles qu'on diſoit d'Abailard. Elle n'étoit encore que dans ſa quatorziéme année; mais ſon eſprit ſupléant au deffaut de l'âge, elle ſe trouvoit capable d'aprendre les choſes les plus difficiles, & n'entendoit guére parler d'Abailard ſans émotion. Fulbert s'en aperçut, & aiant apris le deſſein qu'elle avoit d'avoir des conferences avec lui, il chercha les moiens de la ſatisfaire.

Il ne fut pas mal-aiſé au Chanoine de propoſer à Abailard l'intention d'Heloïſe; mais certes il fut bien mal-aiſé de la lui

faire aprouver. La propoſition lui parut d'abord extraordinaire, & il le têmoigna à Fulbert. Il lui dit que la ſience n'avoit jamais été le partage des femmes ; que ſemblables inclinations dans celles de ce ſéxe étoient plutôt un effet de leur caprice ou de leur curioſité qu'un véritable amour de la ſageſſe ; que tout ce qui leur en revenoit étoit de paſſer pour ſavantes & pour précieuſes, & s'attirer ainſi quelques froides railleries des ignorans ; qu'en tout cas il ne faloit rien preſſer, & qu'on devoit éxaminer auparavant ſi ſa niéce perſiſteroit long tems dans cette reſolution.

Un Docteur a toûjours un grand aſcendant ſur un homme qui ne l'eſt point. Dailleurs les raiſons d'Abailard étoient aſſés apparentes, le ſeul ton dont il



les diſoit les rendoient fortes, ſi bien que le Chanoine les goûta & ſe laiſſa perſuader contre ſa coutume, car c'étoit un des hommes du monde qui avoit le plus de méchantes raiſons pour ne ſe rendre point à celles des autres. Il porta cette nouvelle à ſa fille qui en fut d'autant plus afligée, que dans ces raiſons elle vid qu'il y avoit quelque choſe d'injurieux; elle déguiſa néanmoins ſes ſentimens ſans pourtant les étouffer, & n'attendit qu'une occaſion pour les faire éclater.

Elle s'offrit bientôt. Le Chanoine étant allé dehors pour quelques jours, elle voulut s'éclaircir de ſes doutes avec Abailard même, & le fit prier de la venir voir. Cette priere le ſurprit, il s'étoit déja repenti d'avoir refuſé ſi crûment la deman-

de de cette fille, & ce remords lui paſſoit ſouvent dans l'eſprit; mais il ne s'attendoit pas à cette ſeconde attaque. Il ſembla balancer ſur ce qu'il avoit à faire; pourtant comme il étoit fort honnête & que ſa profeſſion n'étoit pas en lui incompatible avec la civilité, il fut d'abord remis & s'en alla chez Heloïſe qui l'attendoit. Il la trouva ſeule & ne put la voir cette premiere fois ſans étonnement. Heloïſe avoit la taille tres-bien priſe, tous les traits de ſon viſage étoient dans une juſte proportion; mais ſur tout ſa bouche & ſes yeux étoient la plus belle choſe du monde. Elle avoit le teint vif & animé, l'air jeune, fin & ſpirituel, la mine fiére & relevée. Enfin tout ce qui paroiſſoit de cette divine perſon-

ne étoit ſi engageant, qu'entre la voir & en être éperdûment amoureux, il n'y avoit pas un moment à conſulter: Abailard la vid en cet état, & y prenoit tant de plaiſir qu'il ne fit que la regarder pendant quelque tems. Elle de ſon côté conſideroit cet homme dont elle croioit avoir ſi grand ſujet de ſe plaindre. Il n'avoit alors que vingt-ſept ou vingt-huit ans. Sa taille étoit riche, ſa mine haute, ſon air & ſa demarche d'un homme de qualité. On n'a guere vû de Maître és Arts, ni de Profeſſeur mieux fait que lui, ni mieux mis. Heloïſe ne peut s'imaginer ſans chagrin qu'un auſſi galant homme que ſembloit être celui qu'elle voioit, l'eût refuſée pour ſon écoliere. Quoi, lui dit-elle avec un petit dépit, eſtil poſſible que

vous ſoiez ce fameux Abailard dont le merite eſt ſi univerſellement reconnu, & dont les grandes qualitez ſont l'objet de l'admiration de tous ceux dont elles n'excitent pas l'envie? Et s'il eſt vrai, comme je n'en ſaurois douter, que vous ſoiez cet illuſtre Abailard, pourquoi m'avez-vous donné ſujet de me plaindre de vous, à moi, qui voulois avoir ſujet de m'en loüer éternellement, par les ſolides obligations que je prétendois vous avoir? Je ſai, lui répondit-il, le juſte reproche que vous avez à me faire, & je puis vous aſſurer que je me le ſuis déja fait ſouvent à moi-même; mais ſi vous pouviez comprendre combien plus fortement je me le fais à cette heure devant vous, vous me pardonneriez cette premiere faute, que ſans

doute je n'aurois jamais commis[e]
si j'avois eû l'avantage de vou[s]
connoître plûtôt. Je vois dan[s]
vos paroles, repartit Heloïse
une nouvelle marque de la mauvaise opinion que vous avez de
moi & de celles de mon sexe;
vous vous imaginez qu'il n'est
question pour apaiser une femme qu'on a offensée que de lui
conter des douceurs. Pour moi
ce n'est point là mon goût, &
je vous suplie de croire que ce
n'est point pour m'attirer vos
complimens que je vous ai prié
de venir, je voulois seulement
que vous me fissiez raison des
sentimens injurieux que vous
avez eû, ne me croiant pas capable de profiter de vos leçons.
Ce n'a jamais été là mon sentiment, repliqua Abailard, & ce
l'est bien moins encore aujour-

d'hui, continua-t-il d'un air doucereux, puiſque je me crois même incapable de vous aprendre quelque choſe de nouveau, à moins que je ne vous apriſſe ce qui ſe paſſe dans mon ame. Heloïſe étoit ravie d'entendre de pareilles galanteries d'un Docteur; cela lui paroiſſoit nouveau, & la nouveauté lui en plaiſoit; elle n'en têmoigna pourtant rien, au contraire, elle mit la main devant ſon viſage pour faire croire qu'elle rougiſſoit. Je penſe, dit-elle, voiant la liberté dont vous uſez avec moi, que vous croiez être dêja mon maitre, & vous ne vous reſſouvenez peut-être plus que vous m'avez refuſée pour écoliere. Le ton dont elle prononça ce peu de mots defit un peu le Docteur; & mettant fin à cet entretien, fit place à

un autre plus ſavant & plus élevé. Ce fut dans cette converſation qu'Heloïſe admira l'étenduë de la doctrine d'Abailard, & ſa belle maniere de la diſtribuer. La vaſte profondeur de cet eſprit lui donna pour ce grand homme une eſpece de veneration qui ſe changea bien-tôt en amitié particuliere, & encore en quelque choſe de plus quand elle vint à penſer que ſa bonne mine accompagnoit ſon bel eſprit. Abailard de ſon côté voiant la beauté du génie d'Heloïſe & les connoiſſances qu'elle poſſedoit déja, faillit à mourir de regret d'avoir refuſé une ſi belle & ſi docte diſciple. Ils avoient trop d'envie de ſe revoir l'un & l'autre pour n'en pas chercher les moiens de concert. Ils en chercherent en effet, mais inu-

tilement, & Fulbert revint de la campagne avant qu'ils eussent pû convenir de quoi que ce soit. Ce retour rompit les mesures de leur entrevûë. Le Chanoine étoit defiant, soupçonneux & malin. Si bien que ces deux grandes personnes eurent bien le loisir de penser mutuellement l'un à l'autre, mais ils ne trouvérent nulle commodité pour se communiquer leurs pensées. Abailard avoit l'idée si remplie des grandes qualités d'Heloïse qu'il ne songeoit à autre chose. Ah! qu'elle est belle, s'écrioit-il souvent, & qu'il seroit doux de pouvoir être le maitre d'une si aimable personne. Ah! qu'elle est spirituelle, s'écrioit-il encore, & qu'il seroit glorieux de contribuer quelque chose à rendre cette belle fille la plus illu-

ſtre de ſon ſexe. Et ſi l'on pouvoit être aimé de cette belle & ſpirituelle, que l'on ſeroit hureux, & qu'on quitteroit bien volontiers pour ce plaiſir toutes les fortunes les plus éclatantes.

Ces reflexions l'aiant quelque tems occupé, il rencontra un matin Fulbert & lui demanda des nouvelles de ſa niéce ; il apprit qu'elle étoit partie pour Corbeil avec le deſſein d'y demeurer quelque mois chez une parente qu'elle y avoit. Ce depart toucha ſenſiblement Abailard, parce qu'il ſembloit rompre toutes les meſures qu'il avoit priſes pour être hureux. Il chercha de nouvelles inventions ; & l'amour qui n'en manque point, lui en fit trouver une dans ce départ, même qu'il jugea tres-propre à avancer ſon bonheur. Le malheur

de ses affaires particulieres ne contribua pas peu au succés de son entreprise. Comme son merite augmentoit chaque jour, le nombre de ses envieux & de ses ennemis en faisoit de même. Ils murmuroient hautement, & formoient déja le dessein de l'obliger à sortir de la Ville. Il en fut averti, & prit de là prétexte de demander un azile à Fulbert contre l'injustice & la violence de ses persecuteurs, & de le prier de lui chercher quelque retraite hors la Ville, où il pût surement attendre que cet orage fût dissipé. Le Chanoine qui veritablement estimoit Abailard, & n'avoit nul engagement dans le parti contraire, lui offrit une maison qu'une de ses parentes avoit à Corbeil; Mais comme ma niéce y est, ajoûta-t-il, je

crains que vous ne vouliez pas y aller. Abailard dissimula la joie qu'il reçut de voir que tout repondoit si bien à ses intentions. Il remercia Fulbert; & quant à Heloïse, il dit que peut-être changeroit-il d'avis en la voiant, & pourroit lui enseigner en ce lieu une partie de ce qu'elle souhaitoit si fort d'aprendre. Le chanoine voiant cet obstacle surmonté, donna ordre au départ du Docteur, qui de son côté fut congedier les jeunes gens qui le venoient oüir. Fulbert avoit écrit à Corbeil pour disposer sa niéce à la reception de ce nouvel hôte, qui arriva presqu'aussi-tôt que la létre, & fut reçû avec grande civilité.

Son arrivée ne laissa pas de surprendre la belle niéce du Chanoine, qui n'avoit quitté

Paris que pour éviter les occasions de voir Abailard. Ce n'est pas qu'elle ne l'estimât toûjours infiniment, mais elle avoit fait un funeste songe la derniere fois qu'elle l'avoit vû ; & comme toute Precieuse dans son noviciat de bel esprit s'adonne à la Chiromance, à la Phisionomie, à la science d'interpreter les songes, & à d'autres pareilles bagatelles, celle-ci en avoit fait de même, & sur tout elle avoit assez souvent réussi à l'explication des songes. C'est pourquoi elle ne voulut point voir un homme de qui elle devoit causer tous les malheurs suivant les funestes presages d'un songe qu'elle avoit fait. Elle n'en têmoigna pourtant rien, croiant qu'elle trouveroit quelqu'autre occasion pour l'éloigner de sa presence.

Abailard ravi de joie de ſe voir auprés d'Heloïſe, de s'imaginer qu'il y ſeroit long-tems, & qu'il pourroit l'entretenir à ſon aiſe du motif qui l'obligeoit à quitter Paris pour Corbeil, remercia cent fois ſes ennemis qui lui procuroient à ſon avis la ſouveraine felicité. Il têmoigna ſa joie à celle qui la cauſoit avec un tranſport que l'amour ſeul étoit capable d'éxciter ; mais elle reçut tous ſes complim ns avec une certaine froideur qui le tourmentoit d'autant plus qu'il n'en put deviner la cauſe. Il ne trouva plus en elle cet empreſſement qu'elle lui avoit peu auparavant têmoigné pour devenir ſon écoliere ; il n'y découvrit qu'un fonds de chagrin & d'indifference pour le Docteur & l'erudition & pour toute la do-

ctrine. Elle le regardoit néanmoins de tems en tems d'une maniere à lui persuader que la haine ni le mepris n'étoient pas ce qui la faisoit agir avec cette indifference apparente. Abailard tira bien de ses regards des raisons pour ne se desesperer pas tout-à-fait, mais il n'en put jamais tirer assez pour s'en consoler absolument. Ce Heros de Lettres qui avoit souvent bravé ses maitres avec une audace admirable, & soutenu des propositions contraires aux leurs avec une constance qui dégeneroit en opiniatreté, se trouva pourlors sans hardiesse & sans force auprés d'une simple écoliére, dont depuis quelques jours seulement il avoit fait sa maitresse. Bien plus, il ne lui put rien dire, son savoir l'abandonna, & ja-

mais cette définition de l'amour ne s'eſt rencontrée plus juſte, qui dit que c'eſt une paſſion qui donne de l'eſprit à ceux qui n'en ont point, & qui l'ôte à ceux qui en ont. Ce premier entretien ſe paſſa ſans parler, ſi du moins ſans ſe parler on peut faire des entretiens. De tout ce jour là ils ne purent ſe rejoindre. Le lendemain leur trouble ſe trouva tant ſoit peu diſſipé; & Abailard aiant heureuſement trouvé Heloïſe ſeule dans ſa chambre, lui dit que l'excés de ſon amour étoit le véritable motif qui l'avoit fait venir à Corbeil, & que la haine de ſes ennemis, bien que veritable, n'y avoit fait que ſervir de prétexte. Il lui communiqua le deſſein qu'il avoit fait de n'enſeigner plus qu'à elle, & d'abandonner

ner la gloire & la fortune à laquelle ſon ſavoir lui pouvoit faire aſpirer, pour s'adonner entiérement à ſon amour. Heloïſe qui crut remarquer dans cette reſolution d'Abailard une partie des choſes dont elle avoit été menacée en ſonge, qu'elle ſeroit cauſe de tous ſes malheurs, s'affermit dans le deſſein qu'elle avoit déja fait, de mettre tout en uſage pour l'obliger à ne la voir plus. Elle le connoiſſoit pour un homme de grand cœur, dont la nobleſſe des ſentimens ne dementoit pas celle de la naiſſance; elle avoit pris garde qu'outre qu'il étoit Docteur, il étoit encore naturellement fier, & qu'il étoit extrêmement delicat ſur tout ce qui pouvoit bleſſer la reputation de quelque maniere que ce fut. Ces conſide-

rations lui offrirent ſur le champ un moien pour éteindre la paſſion qui devoit être ſi funeſte à ſon Amant. L'aiant donc écouté avec plus de patience qu'on n'en doit attendre des filles ſavantes, qui ſont ordinairement grandes parleuſes : quand il eût tout dit, elle lui repondit en ces termes. Comme je ne ſaurois paier l'amour que vous dites avoir pour moi, ni les têmoignages que vous m'en donnez, par un amour reciproque, à cauſe des puiſſantes raiſons qui m'en empêchent, je le veux au moins paier d'une ſincere confidence qui en chaſſant cette paſſion de vôtre ame..... Ah ! je la conſerverai juſqu'à la mort, interrompit bruſquement l'amoureux Docteur, & vous pouvez vous épargner la peine de me faire

cette confidence, si vous n'en attendez autre fruit que de voir diminuer mon amour. Cette protestation plut & déplut à Heloïse par diverses raisons, tant l'amour est bizarre! Elle continua pourtant, & aprés l'avoir prié de l'oüir paisiblement dans ce qu'elle avoit à lui dire, elle lui déclara la verité de sa naissance, lui dit qu'elle étoit fille naturelle de Fulbert, & nullement sa niéce: que la personne chez qui elle étoit alors étoit bien sa parente, puis que c'étoit sa mere: enfin qu'elle étoit le fruit des amours d'un Prêtre & d'une Demoiselle nommée Geneviéve. On ne sauroit exprimer la confusion où ces nouvelles jetterent le pauvre Abailard. Heloïse s'en aperçut, & pour l'en tirer, lui dit qu'elle

alloit lui envoier une fille qui lui raconteroit les circonſtances de cette avanture. Elle ſortit, & bien-tôt aprés entra une fille aſſez âgée qui ſervoit dans cette maiſon depuis long-tems : Elle avoit l'eſprit joli, l'humeur fort enjoüée, & étoit attachée aux interêts d'Heloïſe. Elle ne pouvoit comprendre à quel deſſein on lui avoit donné une pareille commiſſion : elle obeït neanmoins, & vint vers Abailard, qu'elle trouva extrémement réveur. Aprés lui avoir dit l'ordre qu'elle avoit reçû de ſa Maîtreſſe, elle commença ainſi.

Comme le recit que j'ai à vous faire, concerne un ſecret de famille aſſez important, & connu de tres-peu de perſonnes, je l'ai fait ſi peu ſouvent depuis que je le ſai, que

j'aurai peut-être de la peine à m'en reſſouvenir.

FUlbert, dont je vous dois aprendre aujourd'hui l'amoureuſe hiſtoire, eſt d'une maiſon aſſez conſiderable de Paris. Aiant été deſtiné par ſes parens à être d'Egliſe, il quitta ſes études plutôt qu'il n'auroit fait, les croiant inutiles à la profeſſion qu'on lui faiſoit embraſſer. Aprés quoi on le vit paroître avec une propreté admirable, une feinte modeſtie, une contenance étudiée devant les gens, & les autres marques eſſentielles auſquelles on connoit ceux qu'on apelle ordinairement Abbez de Cour.

En effet, avant qu'il fût Chanoine, on ne l'apella guére que l'Abbé Fulbert. Mais comme le

revenu de cette Abbaïe n'étoit qu'imaginaire, non plus que le Benefice, il le permuta contre un Canonicat, dés qu'il en trouva l'occasion. Il étoit encore Abbé, & en faisoit exactement les fonctions : il joüoit, il voioit les Dames, faisoit agreablement des contes, disoit quelquefois de bons mots, & faisoit souvent de mechans vers avec grande facilité ; si bien qu'à peu de frais il s'aquit la reputation de bel esprit parmi quelques troupes de femmes qu'il frequentoit. Il étoit sur ce pié, quand l'amour, qui sans crainte de la Justice, blesse un Ecclesiastique comme un autre homme, se servit des yeux de la fille d'un Bourgeois de Paris nommée Geneviéve, pour s'assujetir cet Adonis aux cheveux courts. Cette fille alloit

ſouvent dans la boutique d'une Marchande de ſes voiſines pour y voir le monde, & ce fut là où Fulbert la vid, ce fut là qu'il l'aima, & qu'enſuite il le lui dit. La galanterie, comme chacun ſait, eſt une des occupations, ou plûtôt un des caractéres de Meſſieurs les Abbés, ſi bien qu'on ne s'étonna point de celle qu'il avoit avec Geneviéve. Il ne la voioit que devant les gens, ce qui empêchoit qu'on n'en fit aucun mauvais jugement, quoique les voiſins remarquaſſent aſſés tous les bouquets qu'il lui donnoit, & tous les preſens qu'il lui faiſoit.

Comme l'amour eſt miſtérieux, il fut fâché d'être expoſé aux yeux d'un chacun. Il perſuada à l'Abbé de faire un ſecret de ſa paſſion, & elle en devint un dès qu'il ſe fut declaré par

un billet. Ce billet fut bien reçû, on fit ſeulement ſemblant de douter de la verité de ce qu'il contenoit : & dès lors leur intrigue commença à paſſer la galanterie. Ils étoient en aſſez bonne intelligence, quand la jalouſie s'en mêla.

Un homme d'épée, nommé Arnulfe, qui avoit eû divers emplois conſiderables dans l'armée, vid Geneviéve ; il lui trouva les yeux pour le moins auſſi beaux que l'Abbé les lui avoit trouvez, & l'aima auſſi bien que lui. Depuis cette nouvelle amitié, Fulbert ne pouvoit guere voir ſa Maîtreſſe pendant le jour, à cauſe que ce Mars en racourci l'obſervoit par tout. Il en enrageoit entierement, & Genevieve un peu moins, car une fille n'enrage jamais d'avoir un galant

homme d'épée. Elle aimoit pourtant mieux l'Abbé qui étoit plus agreable & plus mignon, par de petites faveurs secrettes, l'empêchoit de mourir de jalousie. Le Cavalier n'avoit pas encore aperçû un rival dans la personne de l'Abbé, mais ils se connurent bientôt l'un l'autre pour ce qu'ils étoient véritablement, & cette connoissance ne produisit en eux aucune amitié. Leur commune jalousie fit qu'ils conçûrent d'abord un sentiment assez avantageux l'un de l'autre, pour croire chacun que son rival étoit aimé. Cette estime reciproque qu'ils avoient n'étouffoit pourtant pas celle que leur propre merite excitoit en eux-mêmes : chacun d'eux croioit valoir plus que l'autre, & se juroit à soi-même qu'on lui déroboit toutes les faveurs

qu'on accordoit à ſon rival. L'avantage d'Arnulfe étoit qu'il parloit hautement & ſans contrainte de ſa paſſion, & le malheur de Fulbert étoit qu'à cauſe de ſa profeſſion il n'oſoit ni s'expliquer, ni proteſter devant le monde. Il avoit en recompenſe un avantage qui valoit bien l'autre ; c'eſt que quelque peu & quelque bas qu'il parlât, il étoit toûjours oüi, & oüi favorablement ; qu'on lui tenoit compte non ſeulement de toutes ſes paroles, mais encore de ſon ſilence, & que bien ſouvent on l'en recompenſoit. L'Abbé ne pouvant pas ſe taire inceſſamment, n'étant pas aſſez fou pour aller parler aux arbres, aux rochers & aux fontaines, ni aſſez heureux pour pouvoir parler le jour, à cauſe d'Arnulfe, dont l'épée

auroit pû gâter ſa ſoutane, pria Geneviéve de lui accorder quelques entretiens nocturnes. Aprés qu'elle eut fait toutes les difficultez préalables pour faire valoir la faveur qu'elle accordoit, elle l'accorda : Mais comme la nuit n'eſt jamais ſi ſage que le jour, & qu'elle inſpire autant de hardieſſe que le jour exige de reſpect, ces deux Amans à force d'être moins ſages & plus hardis, profiterent de tous les momens de la nuit à peu prés comme faiſoit autrefois Jupiter avec Alcmene. Fulbert eut même fait durer chaque nuit vingt-quatre heures, s'il eût pû : ne le pouvant pas, il ſe contentoit de bien emploier les quatre ou cinq qu'il avoit en ſa diſpoſition. Je demeurois alors avec Geneviéve, dont j'étois la con-

fidente, à qui je rendois aussi tous les bons services dont j'étois capable.

Ces rendez-vous aiant duré quelque tems, elle s'apperçut qu'ils n'étoient pas sans fruit. Elle en avertit Fulbert, qui lui dit, que si son caractere l'empêchoit de l'épouser, il ne l'empêcheroit pas de lui rendre tous les services qu'elle souhaiteroit. De nouveaux malheurs qui arriverent alors dans la famille de Geneviéve, ne contribuerent pas peu à la tirer de ce fâcheux pas. Son pere étoit veuf, & n'avoit que cette fille, il fut accusé d'un meurtre, on le cherchoit pour l'en punir, il en fut averti. Sa conscience le convainquit d'abord de ce crime, dont il voulut être lui-même le Juge, de crainte qu'un autre ne lui fût

plus ſevere. Il ſe condanna à un banniſſement hors du Roiaume, & s'étant déguiſé, executa lui-même ſon jugement. Geneviéve ſçut cet accident, & l'aprit à l'Abbé, qui la conſola dans cette nouvelle diſgrace, lui promit de la retirer dans une maiſon qu'il avoit à Corbeil, & de l'y entretenir le reſte de ſes jours. D'abord la Juſtice, ou du moins ſes Officiers ſe ſaiſirent des biens du pere de Geneviéve; & elle, ſous prétexte de vouloir ſuivre ſon pere, quitta Paris, & vint ſecrettement à Corbeil, où je l'accompagnai, & où dans trois ou quatre mois elle accoucha d'une fille fort heureuſement. Arnulfe qui étoit paſſionnément amoureux, aiant apris le malheur arrivé au pere de ſa Maîtreſſe, fit ſon poſſible pour lui

offrir du ſecours : mais comme il en avoit été averti trop tard, il ne trouva perſonne. On lui dit que Geneviéve avoit ſuivi ſon pere dans ſa fuite : il les chercha, & toûjours ſans les trouver. Enfin laſſé de tant d'inutiles pourſuites, il en devint extrémement réveur & mélancolique.

En cet état, il commença à conſiderer le monde, à en examiner les abus & les tromperies, à le mépriſer, & ſe reſolut aprés à le quitter ; auſſi bien avoit-il mangé ſon patrimoine à la guerre, & n'avoit plus dequoi ſubſiſter. Il le quitta donc, & un peu par dépit amoureux, un peu par neceſſité, & tres-peu par devotion, il ſe jetta dans un Couvent de Moines. Cependant Heloïſe, c'eſt le nom de la fille

de Fulbert & de Geneviéve, aprés avoir été nourrie juſqu'à la ſeptiéme année, fut miſe dans un Couvent, où elle demeura prés de trois ans. Aprés quoi, Fulbert qui avoit eu un Canonicat pendant ce tems-là en l'Egliſe Nôtre-Dame, la retira auprés de lui; & la faiſant paſſer dans le monde pour ſa niéce, il a eu tant de ſoin de ſon éducation, qu'à cela ſeul on ne ſauroit manquer de l'en reconnoître pour le pere. Geneviéve & moi ſommes depuis toûjours demeurées en cette maiſon, où le Chanoine nous vient voir fort ſouvent, & par ſes bons traitemens nous fait admirer & benir la fidelité & l'honnêteté des Gens d'Egliſe, auſquels les femmes ne ſauroient trop faire de plaiſir. Voilà ce que j'avois ordre

de vous aprendre. Vous voiez combien il importe que cette hiſtoire ſoit ſecrette, & combien on ſe fie à vôtre prudence de vous la découvrir.

Dans l'impatience où étoit Heloïſe de ſavoir l'effet que feroit ſur l'eſprit d'Abailard l'hiſtoire de ſa naiſſance, elle vint deux ou trois fois à la porte de la chambre où il étoit avant qu'elle fut achevée. Enfin elle entra, & heureuſement pour le confus Abailard, Fulbert parut un moment aprés, qui venoit aprendre s'il ſe trouvoit bien dans cette maiſon, & lui donner avis en même tems de quelques deſſeins que ſes ennemis tramoient contre lui. Il le remercia de l'un & de l'autre, & prit le prétexte d'une legere indiſpoſition, pour aller dans ſa chambre

bre prendre des meſures ſur ſa conduite.

Jamais Docteur n'a été moins reſolu que le nôtre dans cette fâcheuſe conjoncture. Certains ſentimens de fierté lui reprochoient ſon amour comme une paſſion indigne d'un grand cœur. Il ne put repaſſer, ſans rougir, ſur les choſes qu'il venoit d'entendre. Il demeura neanmoins peu de cet avis, l'eſprit & la beauté d'Heloïſe l'en tiroient. Dès qu'il ſe la repreſentoit ſi charmante, ſi engageante, ſi ſpirituelle, il ne penſoit plus à ſes parens, & diſoit qu'elle n'étoit ſi aimable que pour être aimée. Sa naiſſance, diſoit-il en lui-même, n'a rien qui doive me rebuter : s'il y a quelque tache, le ſilence & le ſecret la couvrent. Au fonds, elle a un

naturel ſi heureux, une éducation ſi belle, des ſentimens ſi nobles, des inclinations ſi honnêtes, un eſprit ſi fin, ſi rempli, ſi éclairé, une ingenuité ſi grande, une franchiſe ſi particuliere, un cœur ſi genereux, que tant de perfections qui lui ſont eſſencielles peuvent bien la mettre à couvert d'un je ne ſai quoi auquel elle n'a nullement contribué, & dont on ne la peut accuſer ſans injuſtice.

Cette derniere penſée comme la plus raiſonnable lui plut davantage. Il s'y arrêta, il la goûta, il s'y rendit, & remit ainſi ſon ame dans ſa tranquillité Filoſofique. Il revit le Chanoine à qui il têmoigna le reſſentiment de l'obligation qu'il lui avoit. Venant enſuite à parler d'Heloïſe, il lui dit que c'é-

toit une divine fille ; que quand il avoit refusé de lui faire part de ses connoissances, il ne savoit pas de quoi son esprit étoit capable ; que maintenant il donneroit volontiers tous ses soins pour son instruction, & qu'il profiteroit de ce tems que ses affaires l'obligeoient à passer avec elle. Fulbert qui ne voioit rien au de là du compliment d'Abailard, accepta son offre aprés quelques façons, & s'en retourna le lendemain à Paris, assez content quand il songeoit qu'Heloïse seroit satisfaite. Elle ne le fut pourtant guére quand elle apprit que l'histoire de sa naissance n'avoit point changé la resolution de son Amant. Tout ce qu'elle put faire dans l'état où étoient les choses, ce fut de lui dire le motif qui l'avoit

poussée à tout ce qu'elle avoit fait ; elle lui raconta son songe & le presage qu'elle en craignoit pour lui, la resolution qu'elle avoit prise de ne le voir jamais pour éviter les malheurs dont ce songe sembloit le menacer ; elle lui dit combien la resolution qu'il avoit prise de n'enseigner qu'à elle l'avoit confirmée dans ses soupçons, qu'elle avoit quité Paris pour s'éloigner de lui ; que pour le dégoûter de sa poursuite elle lui avoit voulu aprendre ce qu'il y avoit de plus rebutant dans sa naissance, qu'elle voioit à regret que tout étoit inutil, & qu'en vain on s'oposeroit aux decrets du Ciel. Enfin, continua-t-elle, puisque vôtre affection surmonte tous mes obstacles, je ne m'y oposerai plus. Tout ce que je veux absolument, c'est

que vous repreniez vos premiers éxercices, que vous retourniez à vôtre chaire de Profeſſeur dés que vous le pourez ſûrement, ſans quoi je ne vous permettrai jamais de me voir, ne voulant contribuer en aucune maniere à la perte de vôtre gloire ni de vôtre fortune. Abailard admira dans ce diſcours la grande generoſité des ſentimens de céte admirable fille, & ne manqua pas d'en faire dans ſon eſprit une comparaiſon avec le magnanime d'Ariſtote, dans laquelle ſans doute le magnanime n'eut pas du bon. Il la remercia le plus obligeamment & le plus tendrement du monde du ſoin qu'elle prenoit de ſa reputation & de ſa fortune, lui promit tout ce qu'elle voulut, lui jura une paſſion qui ne finira jamais. Ca-

chez vôtre amour, lui dit-elle, qu'il ne vous oblige à rien faire d'indigne, & vous verrez en moi une perſonne qui n'eſt pas inſenſible à une amitié ſoutenuë d'un grand merite.

Nos Amans en étoient en ces termes, quand une troupe d'Ecoliers qui avoient ſû le lieu de la retraite d'Abailard l'y vinrent trouver; & le prierent avec tant d'inſtance de recommencer ſes lectures, qu'il ne les put refuſer, ſachant ſur tout que c'étoit la volonté de ſon incomparable Maitreſſe. Il éxerça donc fort long-tems ſa profeſſion à Corbeil en public, ſans compter les leçons particulieres qu'il faiſoit à Heloïſe, dont il remarquoit avec plaiſir qu'elle profitoit chaque jour davantage. Cette ſavante fille n'entendoit rien de ſi

beau que ce qu'enſeignoit Abailard, & Abailard ne trouvoit rien de ſi merveilleux que la facilité d'Heloïſe à comprendre d'abord les choſes les plus difficiles. Ce fut là qu'elle lui faiſoit des queſtions ingenieuſes, dont on en voit quelques unes encore preſentement, dans leſquelles on admire autant l'eſprit qui forme le doute que celui qui le reſout.

L'étude ni les entretiens ſavans ne faiſoient pas toute leur occupation en ce lieu, l'amour en faiſoit la plus agreable partie. Ils ſe voioient, ils s'aimoient, ils ſe le perſuadoient, & ne faiſoient quelquefois ſemblant d'en douter que pour s'en voir agreablement convaincus par mille careſſes. Sous pretexte de s'adonner aux ſiences, ils s'adon-

noient entierement aux plaiſirs que cauſe une reciproque amitié. Comme l'étude & la meditation demandent des retraites & des lieux écartés, leur amour en profitoit, ſans que ceux qui s'en apercevoient y pûſſent trouver à redire. C'étoit dans ces retraites qu'ils s'entretenoient beaucoup plus de leur ardeur que des queſtions de Filoſofie, ils s'y donnoient plus de baiſers qu'ils n'expliquoient d'axiomes : Abailard y portoit plus ſouvent la main au ſein d'Heloïſe qu'à ſes livres, & en ſe moquant des diverſes opinions de la morale, il y trouvoit à ſon ſens la ſouveraine felicité. Il faiſoit même ſemblant quelque fois de ſon autorité de maitre ; & pour mieux tromper ceux qui auroient voulu éxaminer leurs actions, il ſe fâchoit contre

contre Heloïſe ; il lui reprochoit devant les gens ſon peu d'aſſiduité, & lui faiſoit même des menaces ; mais qu'elles étoient differentes de celles que la colere inſpire, & que l'amour prenoit plaiſir à ce jeu, & entendoit bien ce petit badinage. Jamais deux Amans n'ont goûté tant de douceurs que les nôtres en goûterent à Corbeil pendant trois ou quatre mois, qu'ils épuiſerent toutes les inventions que la paſſion la plus forte & la plus tendre peut trouver pour faire le bonheur de deux perſonnes.

Que cette vie étoit douce ! mais qu'elle fut courte ! & que la fortune en vint troubler mal à propos la tranquillité. Il ſembloit que cette aveugle Déeſſe ne pût faire deux faveurs en

même tems à un Docteur qui le meritoit si bien ; car toûjours son amour ou ses interêts avoient à se plaindre d'elle. Elle avoit favorisé l'amour d'Abailard quand elle l'avoit contrarié dans ses affaires, & elle commença à traverser sa passion, à mesure qu'elle travailloit à le rétablir dans Paris.

Un de ses ennemis, nommé Champenu, s'étant retiré dans un Couvent, laissa vuide la Chaire dans laquelle il enseignoit. Abailard sollicité par les jeunes gens qui l'écoutoient, & par Heloïse même, quitta Corbeil, & prenant la place de Champenu, se remit à enseigner publiquement dans l'Evêché, & perdit ainsi le plaisir qu'il avoit de voir sa Maitresse à toutes heures. Ce premier accident fut

bien-tôt ſuivi d'un ſecond plus fâcheux. Heloïſe qui l'avoit accompagné à Paris, n'y eut pas demeuré huit jours, qu'Abailard s'aperçut qu'il avoit un rival. C'étoit un de ſes écoliers, nommé Alberic, natif de Rheims, qui aiant ſuivi Abailard à Corbeil, y vit Heloïſe, & l'aima dès qu'il la vit, ſans faire ſcrupule de courir ſur les plaiſirs de ſon Maître, ou ne croiant pas qu'un ſi grand Docteur pût être devenu amoureux. Abailard ne s'étoit pas aperçû à Corbeil de cette nouvelle conquête d'Heloïſe, parce que comme il enſeignoit chez elle, il n'avoit rien remarqué qui pût lui faire ſoupçonner qu'Alberic fût plûtôt amoureux de ſa Maitreſſe qu'empreſſé de ſes leçons. En effet, ce nouvel Amant aiant la liberté de voir

à tous momens ce qu'il aimoit, ſe contentoit de ce plaiſir, & chargeoit ſes regards du ſoin de découvrir ce qu'il avoit dans l'ame : mais cette commodité ne ſe trouvant plus à Paris, il chercha d'autres interpretes que ſes regards, & par des viſites aſſiduës fit voir la violence de ſon amour. Abailard n'avoit pas beſoin d'être Docteur pour découvrir ce nouveau rival, il ſuffiſoit pour cela qu'il fût Amant. Pour Heloïſe elle s'en étoit déja bien aperçuë, mais elle n'avoit oſé le dire à Abailard, de peur de le fâcher. Il ſe plaignit à elle de l'amour d'Alberic ; elle ſe ſervit de l'excuſe ordinaire, qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être aimée. Il ſe plaignit de nouveau de ce qu'elle n'avoit pas par ſes rigueurs étouffé cette

paſſion dès ſa naiſſance : elle lui dit qu'Alberic ne lui en avoit point parlé, & qu'il la lui avoit ſeulement fait connoître par ſes actions. Enfin il ſe plaignit encore de ce qu'elle lui en avoit fait un ſecret, & elle s'en excuſa, diſant que c'étoit pour ne troubler pas ſon repos. Abailard qui mouroit d'envie de quereller, continuoit à ſe plaindre : comme c'étoit ſouvent ſans ſujet, ſes plaintes fâchoient Heloïſe, dont les réponſes ne ſatisfaiſoient point Abailard : ſi bien que ces deux Amans ſe querellerent alors pour la premiere fois ; & de peur des mauvaiſes conſequences, ſe racommoderent avant que de ſe ſeparer. Ils continuerent de ſe voir aſſidûment à Paris, ſous le beau prétexte de leurs leçons, & ils au-

roient paſſé de bonnes heures enſemble, s'il eût plû à Alberic de n'être point amoureux, ou de l'être en quelqu'autre endroit. Ce n'eſt pas qu'Heloïſe aimât veritablement ce dernier, elle avoit ſeulement la maladie de celles de ſon ſexe, elle ne pouvoit ſe reſoudre à ſe défaire d'un homme. Ils vécurent de cette maniere prés d'une année. Cependant Alberic ſe declara, & jura une amour eternelle à ſa Maitreſſe, qui de ſon côté fit miſtere de tout à Abailard, croiant que de pareilles confidences ſont de tres-méchans ragoûts à un Amant. Un jour qu'Abailard alloit voir ſa chere Heloïſe, il s'arrêta à ſa porte pour oüir le diſcours de quelcun qui parloit avec beaucoup de chaleur. Il connut d'abord

la voix d'Alberic, qui étoit aux pieds d'Heloïſe, & lui exageroit l'excés de ſon amour. Il remarqua qu'elle lui répondoit ſans s'émouvoir & ſans quereler, & faillit à en mourir de regret. Sa jalouſie s'éveilla & reveilla avec elle ſa curioſité ; & l'une & l'autre lui firent paſſer deux tres-mauvaiſes heures à cette porte. Le paſſionné écolier étant ſorti, le Maître encore plus paſſionné entra, qui fit voir ſur ſon viſage tour à tour, des marques de ſa jalouſie, de ſa colere, de ſon amour & de ſa crainte. Heloïſe aprit avec chagrin le ſujet de ce deſordre, auſſi bien que les emportemens avec leſquels il le lui raconta. Elle ſuportoit impatiemment ſes reproches, elle les ſuportoit neanmoins ; & un peu par menaces, un peu par

douceurs, un peu par promesses, elle le tira de cet embaras, se justifia ; & aiant versé quelques larmes à dessein, laissa Abailard plus amoureux & plus jaloux qu'auparavant. Ce qu'il y eut de singulier dans cette avanture, fut qu'Alberic commença seulement ce jour là à soupçonner son Maître d'être amoureux d'Heloïse. Pour s'en éclaircir, l'aiant vû entrer chez elle dés qu'il en étoit sorti, il s'arrêta à la porte au même endroit d'où Abailard venoit de l'entendre. Là il oüit tous leurs discours, leurs querelles, leur racommodement, & beut tout à loisir le poison qu'une juste jalousie inspire à un amant qui se voit sacrifié. Le lendemain Alberic étant allé oüir Abailard comme il avoit accoutumé, il en fut

mal reçû ; quelques jours aprés ſur de legers prétextes, Il lui deffendit de plus aſſiſter à ſes leçons. Abailard s'aplaudit du beau coup qu'il venoit de faire, il crut avoir beaucoup gagné de s'être défait d'un écolier qui lui cauſoit tant de déplaiſir ; mais il s'y trompa, & ce coup fut la cauſe de tous les malheurs de ſa vie.

Alberic étoit auſſi opiniâtre qu'Abailard, bien qu'il ne fut pas ſi ſavant ; d'ailleurs il étoit irrité autant du procedé que de l'amour de ſon Maitre, ce qui l'obligea à pouſſer les affaires bien loin. Pour cet effet il ceſſa la pourſuite de ces études, mit ſon écritoire au croc, ſe rendit plus aſſidu prés d'Heloïſe, profita pour l'entretenir du tems que le Docteur emploioit à ſes

lectures, & ſachant l'heure qu'elles finiſſoient, il ſe retiroit toûjours avant qu'il y pût être rencontré par Abailard. Heloïſe de ſon côté avertiſſoit ſon cher Amant de toutes choſes, pour lui ôter tout ſujet de plainte, & cependant il enrageoit beaucoup plus que lors que la prudence de ſa Maitreſſe lui cachoit les particularités de l'amour de ſon rival.

Alberic n'en demeura pas là voiant qu'Heloïſe ne pouvoit l'aimer; aiant appris d'elle-même l'inclination qu'elle avoit pour Abailard, la jalouſie, la vengeance, la rage le déchirérent à même tems, & lui firent prendre la reſolution d'avoir ſa Maîtreſſe malgré tout le monde, & malgré elle-même. Dans cette penſée il la fit de-

mander en mariage à Fulbert, qui trouvant le parti fort avantageux, lui promit tout, & donna le même jour cette nouvelle à sa fille. La maniere d'agir d'Alberic la fâcha, elle trouva mauvais qu'il l'eût demandée à son pere sans sa permission, & commença dés lors à le craindre & à le haïr presque également. Elle découvrit ce nouveau malheur à Abailard, qui la pressa plus que jamais de lui permettre de quitter sa profession, de rentrer dans ses biens, & de l'épouser du consentement du Chanoine, qui ne le lui refuseroit pas, quand il verroit qu'il avoit beaucoup plus de biens qu'Alberic. Mais cette genereuse fille n'y voulut point consentir. Pourquoi penser, lui dit-elle, au mariage, qui peut

cauſer vôtre malheur & vôtre honte : je ne vous parle pas du peu de raport qu'il a avec la Philoſophie, qui perdroit patience elle-même parmi l'embarras d'un ménage, le deſordre des ſuivantes, les cris des enfans : Ne ſavez-vous pas qu'il n'eſt point d'action dans la vie ſi infailliblement ſuivie du repentir, & dont le repentir ſoit ſi long & ſi infructueux. Vous vous figurez des douceurs à être eternellement attaché à moi, mais ſachez qu'il n'eſt point de douces chaînes : vous me verrez trop, quand vous me verrez toûjours ; vous n'eſtimerez plus mon amour ni mes faveurs dès qu'elles vous ſeront duës, & qu'elles ne vous coûteront aucuns ſoins. Vous ne ſongez pas à ces choſes maintenant, & vous ne ſongerez à rien

autre, quand il n'en ſera plus tems. Je laiſſe à part ce que dira le monde, de vous voir prendre une femme en l'état où vous êtes; vous en perdrez peut-être vôtre reputation & vôtre fortune, outre vôtre repos. Qu'il vous ſuffiſe donc, pour vôtre ſatisfaction, que je vous promets de n'être jamais à perſonne, & moins à Alberic qu'à tout autre, ſi la choſe peut être en ma diſpoſition. Elle le quitta à ces mots; & pour lui tenir exactement ſa parole, elle repreſenta le jour même à Fulbert ſon inclination pour le celibat, l'averſion naturelle qu'elle avoit pour le mariage, & ſa haine particuliere contre celui qu'on lui deſtinoit: mais pour tout cela l'opiniâtre Chanoine n'en changea point d'avis, il reſolut ſeulement

d'emploier Abailard pour diſpoſer l'eſprit de ſa fille à lui obeïr ſans repugnance. Je ne dirai pas de quelle maniere Abailard reçut cette commiſſion, il eſt aiſé de s'imaginer que ce ne fut pas ſans un horrible chagrin; & quantité de Heros amoureux, à qui la même avanture eſt arrivée dans les Romans, vous repreſenteront admirablement bien l'état pitoiable auquel ſe trouve un homme en de pareilles conjonctures. Il tâcha de détourner doucement l'eſprit de Fulbert de la violence qu'il faiſoit à Heloïſe; il lui aporta des raiſons, des autoritez & des exemples, pour lui montrer combien de pareils mariages forcez étoient infortunez; mais le Chanoine étoit le plus ſouvent inſenſible aux raiſons, aux auto-

ritez & aux exemples, & se croioit toûjours mieux lui-même que le plus éclairé de ceux qui se mêloient de lui donner des avis. Cela fut cause que pour ce coup la doctrine d'Abailard fut de reste : il le vit bien, & se reduisit à profiter de l'emploi qu'il avoit pour éloigner du moins ce mariage qu'il ne pouvoit rompre.

Il se conduisit avec beaucoup d'adresse dans son dessein, & il avoit déja gagné quelques mois, quand Alberic s'impatientant de tant de delais, pressoit Fulbert de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Fulbert dit qu'il le vouloit bien ; que pourtant, s'il étoit possible, il le voudroit sans violenter sa niéce : qu'il avoit prié Abailard qui l'enseignoit, & en qui elle avoit une

grande confiance, de la porter doucement à ce mariage : qu'il attendoit...... Alberic n'en put oüir davantage ſans interrompre le Chanoine avec precipitation, pour lui dire qu'il étoit fort trompé dans le choix qu'il avoit fait ; qu'Abailard étoit fortement amoureux : bien plus, qu'il étoit fortement aimé d'Heloïſe : que cette reciproque amitié étoit tout ce qui empêchoit ſa niéce de conſentir au mariage qu'on lui propoſoit. Fulbert ſurpris & irrité de cette nouvelle, promit à Alberic toute ſorte de ſatisfaction, & le quitta d'abord pour aller donner à ſa fille des marques de ſa colere & de ſon emportement : mais l'un & l'autre firent bien peu d'effet ſur l'eſprit de cette conſtante perſonne : elle fit la fille forte, & ſans con-

traindre ses sentimens, declara qu'elle aimoit Abailard, & qu'elle l'aimeroit toûjours comme le seul qui meritoit parfaitement toute son amitié. Fulbert au desespoir de cette circonstance, qu'il apelloit opiniâtreté & rebellion, la maltraita de paroles, & prenant son humeur farouche, jura que dans trois jours elle seroit la femme d'Alberic, & lui ordonna de ne voir Abailard que pour lui dire de ne la voir jamais.

Abailard vint un moment aprés, & apprit d'Heloïse avec un chagrin inconcevable le mauvais état de leurs affaires. Jamais ces deux amans ne se sont si tendrement aimés, jamais ils ne s'en sont donnés tant de marques. Les difficultés augmenterent merveilleusement l'amour.

Abailard revenu de ſa douleur, dit, que puiſqu'il ſembloit que tout étoit perdu, il n'y avoit plus rien à mênager; que le déſeſpoir dans lequel on les avoit jettés les éxemtoit d'avoir aucunes conſiderations; que leur malheur ne pouvoit devenir plus grand; mais que la prudence tiroit ſouvent de grands biens des plus grands maux.

Comme en diſant ces choſes il avoit oublié qu'il étoit Filoſofe & Téologien, il l'oublia dans ſes actions comme dans ſes paroles pour ſonger ſeulement qu'il étoit homme, amant & malhureux. Il déroba quelques faveurs à Heloïſe, qu'elle ne lui pouvoit empêcher de prendre dans la foibleſſe & dans le déſordre où elle étoit. Elle ſe contentoit

de ſoupirer, de ſe plaindre & de pleurer, pendant que le Docteur croiant ces amuſemens indignes de lui, & ne voulant pas demeurer ſans rien faire, pouſſoit les choſes auſſi avant que l'amour & l'occaſion le lui inſpiroient. Mais Heloïſe revenant comme d'un profond aſſoupiſſement, s'aviſa de trouver mauvais le procedé d'Abailard qui avoit déja bien fait du chemin. Elle ſe plaignit à lui de ſon indiſcretion & de ſon peu de reſpect, lui reprocha qu'il ne l'aimoit guére, puiſque dans leur commun malheur il conſervoit aſſez de tranquillité pour ſonger à de pareilles choſes; lui dit que ſon honneur lui étoit plus cher que la vie: Enfin elle en vint à la derniere raiſon que les femmes emploient en ces con-

jonctures, ce fut à lui representer le crime qui se rencontroit dans son dessein. A tout cela Abailard parut intrepide; & repondant fort à propos à chaque chef, lui prouva que ce n'étoit que par amour qu'il en agissoit de la sorte, & que l'amour autorise tout ce qu'il fait faire; qu'elle devoit considerer qu'il alloit la prendre pour toûjours; qu'au fonds son mariage si promt la mettroit à couvert de tout ce qui pouvoit arriver: Aprés cela il fit des actions si passionnées, dit des paroles si touchantes, témoigna tant d'amour & de douleur, qu'Heloïse se rendit, consentit, & permit à l'ardeur d'Abailard de prendre avec elle quelque soulagement. Le tems leur étoit precieux pour n'en profiter pas bien, aussi n'en per-

dirent-ils pas un moment ; & cependant l'Amour qui n'abandonne jamais les ſiens, fit un grand miracle en leur faveur. La veille du jour auquel la ſolennité des nôces étoit concluë, Alberic au milieu de ſes plus fortes eſperances, reçut une Lettre de Rheims, qui lui aprit la maladie de ſon pere, qui étoit extrémement dangereuſe. On lui marquoit encore qu'on l'attendoit, & qu'il vint le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, pour mettre ordre à des affaires qui demandoient neceſſairement ſa preſence. Alberic fut bien fâché de cette conjoncture, qui lui enlevoit un bien qu'il ſe croioit acquis. Il ne put pourtant differer ce voiage, auquel ſon honneur & ſon propre interêt l'engageoient. Tout ce qu'il

put faire fut de prier Fulbert de lui garder la parole qu'il lui avoit donnée, de l'aſſurer qu'il viendroit épouſer Heloïſe dès que ſes affaires le lui permettroient, & de le ſuplier qu'elle ne vit aucunement Abailard, afin qu'à ſon retour elle pût ſe reſoudre à l'épouſer avec moins de repugnance. Le Chanoine promit tout, & Alberic partit auſſi ſatisfait que le peut être un Amant qui quitte une Maitreſſe amoureuſe de ſon rival.

Ses volontez furent ponctuellement executées, du moins Fulbert n'y oublia rien. Il défendit de nouveau à ſa fille de voir Abailard, & fit dire à Abailard que s'il aprenoit qu'il eût aucun commerce avec Heloïſe, il ſe porteroit contre l'un & l'autre à de dangereuſes extrémitez.

Nos Amans avertis de la resolution du trop colere Chanoine, ne penserent rien moins qu'à lui obeïr ; ils étoient trop passionnez pour n'être pas opiniâtres & entreprenans : aussi se mocquerent-ils de la severité de Fulbert ; & il n'y a jamais eu d'ordres plus mal observez que ceux qu'il leur avoit prescrits.

Pendant que le Docteur avoit frequenté Heloïse, il avoit mis dans ses interêts une vieille fille qui servoit dans cette maison, la même qui lui avoit raconté l'histoire des amours de Fulbert & de Geneviéve : Nos Amans s'y confierent en cette rencontre, ils la prierent de favoriser leurs entrevuës, de les tenir secrétes, & de leur donner des moiens pour n'être point surpris. Cette fille avoit été trop bonne

en ſon tems, pour pouvoir jamais ceſſer de l'être : elle s'étoit accoûtumée dès ſes plus jeunes ans à ne rien refuſer, & n'avoit pas encore perdu cette habitude. Elle leur dit donc que le Chanoine étoit tres-exact aux Offices divins ; qu'il n'y manquoit jamais ſans de puiſſantes conſiderations ; & que cela leur donneroit une grande commodité de ſe voir pendant qu'il ſeroit occupé au divin Service. Ils profiterent de cet avis ; les cloches (qui croiroit qu'elles fuſſent propres à de pareils uſages ?) en les avertiſſant du commencement & de la fin des Offices, les empêcherent quelque tems d'être découverts. L'heure de Matines, & celle de Veſpres, étoient celles de leur rendez-vous ; & s'il ſe trouvoit que par hazard

hazard Fulbert manquât à quelque Office, on mettoit un Surplis aux fenêtres pour en avertir Abailard. Ils se virent souvent de la sorte ; & comme vraiment ces visites étoient fort dangereuses, ils en profitoient beaucoup mieux que si elles l'eussent été moins ; ils en consideroient le prix par la difficulté ; aussi ne les employoient-ils pas à de simples bagatelles. Ce que l'Amour a de plus grand, de plus saint & de plus misterieux se traitoit dans ces perilleuses visites.

Nos Amans prenant un jour une matiere de conversation des delices qu'ils venoient de goûter ensemble, tomberent insensiblement sur une moralité ; savoir, sur le peu de confiance qu'on doit avoir aux plaisirs du monde, qui sont si courts, si fra-

giles & ſi paſſagers. En effet, dit Heloïſe, le plaiſir que nous reſſentons preſentement, ceſſera lors que nous y penſerons le moins ; & il ne faut que l'arrivée d'Alberic pour nous en priver pour toûjours. Peut-être, continua-t-elle en ſoûpirant, les faveurs que je vous ai accordées aujourd'hui, ſont veritablement les dernieres faveurs ; & peut-être un mariage auquel je ſerai forcée de conſentir, m'empêchera d'écouter vôtre amour, & de vous donner aucune preuve de la mienne. Cette reflexion les fit un peu rêver ; puis Abailard, comme le plus hardi, prenant la parole : Je ne voi pas, dit-il, comment ce mariage pourroit mettre fin à nôtre bonheur, hors que vous ſeule ne le vouliez. Ne pouvez-vous pas

me laisser ce cœur, qu'aussi bien vous ne pouvez donner à vôtre prétendu mari ? Pourquoi m'ôterez-vous vôtre affection, puisque vous êtes aussi incapable de la lui accorder, que vous le croiez incapable de la meriter ? Et si vous me laissez ce cœur & cette affection, pourrez-vous vous empêcher de m'en donner des témoignages, ni par consequent de me rendre heureux ? Ah ! répondit-elle, se rendant presque à la force de cet agreable raisonnement, que vous poussez loin vos consequences, & que je souhaiterois qu'elles s'accordassent autant avec la vertu, qu'avec mes inclinations : mais vous savez à quoi l'honneur & le devoir engagent celles de mon sexe, quand elles ont fait un choix, ou quand elles se sont

resoluës d'aprouver celui qu'on a fait pour elles. Alors Abailard oubliant, comme il avoit déja fait, qu'il étoit Theologien, s'étendit sur certaines maximes du monde, pour établir qu'une femme mariée pouvoit, sans scrupule, entretenir un commerce galant. On mettroit ici ces belles leçons, n'étoit qu'elles sont assez connuës, & qu'on n'en profite que trop, s'il en faut croire les maris. Leur entretien fut alors interrompu par le son d'une cloche, qui les avertit du retour de Fulbert; mais il fut recommencé si souvent, qu'enfin Heloïse tomba dans les sentimens du Docteur, & lui promit que quelque mari qu'elle eût, elle ne s'empêcheroit jamais de l'avoir pour ami.

Tout étoit si bien disposé entr'eux, que l'arrivée même d'Alberic ne les auroit guere incommodez ; mais la fortune changea. Un jour que nos Amans heureux étoient ensemble, à peine y avoient-ils demeuré quelques momens, que Fulbert, qu'on n'attendoit pas, vint, entra, & trouva Abailard prés d'Heloïse. Une affaire pressante l'avoit appellé chez lui, lors qu'on le croioit à Vêpres, si bien qu'il les surprit, & fut tres-surpris lui-même. Sa colere, ou plutôt sa rage, l'obligerent à faire un grand desordre, qui fut la source de bien d'autres. Il envoia sa fille à Corbeil chez Geneviéve, avec ordre de ne lui permettre de voir personne, pour des raisons dont, disoit-il, il ne pouvoit pas s'expliquer.

Comme il étoit encore plus animé contre Abailard, il rechercha les occasions de le perdre, qu'il trouva facilement, à ce qu'il crut. La reputation du Docteur lui avoit fait quantité d'ennemis considerables : Fulbert se joignit à eux, ranima leur jalousie presqu'éteinte, & fit un parti si fort contre lui, qu'il fut contraint de sortir de Paris une seconde fois. La fortune fit encore ici un coup de son caprice ; & venant de quitter le soin des affaires d'Abailard : recommença à favoriser son amour.

Heloïse l'avoit averti par un billet du lieu où elle étoit, si bien qu'il trouva dans cet éxil d'assez fortes raisons pour s'en consoler. Il quitta effectivement & la chaire & la Ville ; & fai-

ſant courir le bruit qu'il alloit à Melun, il fut à Corbeil déguiſé, aprés avoir laiſſé à Paris beaucoup de ſes amisqui travaillérent avec chaleur à ſon établiſſement. Il ne lui fut pas mal-aiſé de voir ſa Maitreſſe à Corbeil puiſqu'elle y étoit, & l'amour fait bien de plus grands miracles; il la fit avertir de ſon arrivée, & il lui àprit des moiens pour la voir.

Il y avoit derriere la maiſon où logeoit Heloïſe un grand jardin entouré de murailles aſſez baſſes pour y pouvoir entrer ſans peine, ce fut là que le Docteur eut ordre de ſe trouver: elle s'y rendit facilement, ſous prétexte d'une legére indiſpoſition qui l'obligeoit à coucher ſeule dans une chambre auprés de ce jardin.

Jamais Amans n'ont été plus

ſatisfaits l'un de l'autre que le furent Abailard & Heloïſe à cette premiere vûe. Ils avoient tous deux un ſi grand fonds de tendreſſe, & ils s'en donnoient de ſi preſſans têmoignages, qu'ils étoient tres-perſuadez de leurs mutuels empreſſemens, bien qu'ils cherchaſſent quelquefois des raiſons pour en douter.

Abailard avoit déja demeuré prés d'un mois à Corbeil pendant qu'on le croioit à Melun : quand un ſoir étant à ſon rendez-vous ordinaire, il apprit d'Heloïſe deux choſes qui ne le ſurprirent pas peu. La premiere fut, qu'Alberic, qui étoit parti il y avoit prés de quatre mois, avoit écrit à Fulbert que la mort de ſon pere avoit laiſſé de grandes affaires dans ſa famille qui le retiendroient encore cinq ou

ſix mois à Rheims, qu'il le prioit pourtant de lui conſerver ſa niéce, qu'il viendroit épouſer dés que ſes affaires y ſeroient diſpoſées. Cette premiere nouvelle n'eut rien été ſans la ſeconde, qu'Heloïſe ne lui aprit qu'aprés bien des façons. Abailard ſe ſervit de toute ſon adreſſe pour tirer d'elle ce qu'elle vouloit bien, mais ce qu'elle n'oſoit lui dire. Enfin aprés bien des grimaces, elle rougit, ſe tût quelque tems, puis baiſſant les yeux & lui parlant plus doucement qu'à l'ordinaire, elle lui dit qu'elle croioit être groſſe. A ces paroles Abailard, quoique fort étonné en revint bientôt, & aprés avoir aſſuré ſa maitreſſe que ce nouvel accident ne pouvoit point alterer ſon amour ; il la preſſa plus forte-

ment qu'auparavant de consentir qu'il l'épousât, & qu'il la fit demander au Chanoine qui ne la lui refuseroit pas, sur tout quand il seroit averti de l'état où elle se trouvoit; mais rien ne fut capable de faire changer d'avis à cette admirable fille, qui accablant le Docteur de mil caresses, lui dit qu'elle l'estimoit pour lui même, qu'elle souhaiteroit bien ne l'abandonner jamais; mais qu'elle aimeroit mieux être son esclave que sa femme, & qu'elle l'aimeroit mieux pour son Maître que pour son mari, si cette derniere qualité pouvoit porter préjudice à son cher amant. Je vous l'ai déja dit, ajouta-t-elle, & je le repete encore à present; vous, non plus que bien d'autres, ne savez ce que vous faites quand

vous ſongez au mariage : il eſt le tombeau de l'amour entre ceux qui s'aimoient auparavant, & il l'empêche de naître jamais entre ceux qui ne s'aimoient pas encore. Je ſuis belle, j'ai de l'eſprit, à ce que vous dites ; & ces deux qualités qui font aujourd'hui vôtre plaiſir, ſi la jalouſie s'en mêloit, ſeroient un jour vôtre douleur ; jugez de ce que ce ſeroit ſi vous vous trompiez aux jugemens favorables que vous faites de moi, & ſi vous ne trouviez dorénavant qu'une laide & une ſotte où vous avez crû trouver une belle & ſpirituelle perſonne. Ce changement eſt aſſez ordinaire, ne vous y trompez pas, car je ne changerois point, vos yeux pouroient changer : un mari ne voit jamais ſa femme des mê-

mes yeux dont il la voioit n'étant encore que ſon galant ; en vain vous entreprendriez de vous en deffendre, l'experience vous condanneroit, & qui pis eſt vôrre propre experience.

Heloïſe aiant prononcé ce peu de mots avec chaleur, ſe remit un peu ; puis accablant de nouveau ſon cher amant de mil faveurs nouvelles, ne le quitta qu'avec regret, & aprés qu'il lui eut juré de l'aimer toujours uniquement. Abailard ſortit de cette converſation aſſez réveur. Il aimoit vraiement Heloïſe avec excés, & ſa groſſeſſe avoit plûtôt augmenté que diminué ſa paſſion ; mais quand il venoit à penſer qu'elle ne le vouloit point, & que cependant elle alloit ſe rencontrer expoſée à la colere & à la rage du Chanoine,

cette pensée le tourmentoit cruellement. Il la communiqua à Heloïse qui le tira en partie de son embaras, en consentant qu'il mit ordre à lui faire faire ses couches secrettement & loin de la presence de Fulbert. Les affaires étoient en cet état quand on avertit Abailard que la faction de ses ennemis étoit dissipée ; que Champenu, qui l'avoit tourmenté avec plus de violence depuis qu'il s'étoit fait Moine, avoit été élû Evêque de Châlons où il s'étoit retiré. Cela l'obligea à retourner encore une fois à Paris où il fut reçû avec tout l'applaudissement imaginable. Il y demeura depuis assidument, sans qu'il lui arriva rien de singulier, jusqu'à ce qu'Heloïse se trouvant si avancée dans sa grossesse qu'elle ne pouvoit

plus la cacher, pria ſon amant de l'enlever, afin qu'elle pût faire ſes couches en ſûreté. Il l'enleva un ſoir de la maiſon de ſa mere, & la mena chez lui en Bretagne, où l'aiant miſe chez une ſœur qu'il y avoit, elle y accoucha d'un fils, qui pour ſa reſſemblance avec Abailard ſembloit porter le nom de ſon pere écrit ſur ſon viſage. Cet enlevement & ſa cauſe ne pouvoient pas être long-tems ſecrets, auſſi furent-ils bien-tôt découverts, par une avanture néanmoins aſſez particuliere. Alberic étoit arrivé à Paris le jour avant qu'Abailard eût enlevé Heloïſe; & aiant été le même jour chez Fulbert dans le deſſein d'executer ſa parole, il apprit de lui que ſa niéce étoit à Corbeil où il l'avoit envoiée pour éviter la

presence & les importunités du Docteur. Alberic fut tres-satisfait du soin qu'on avoit pris de lui conserver l'objet de son amour, & se disposa à aller le lendemain à Corbeil pour tâcher de resoudre Heloïse au choix que son oncle avoit fait en lui destinant sa niéce ; mais son amour impatient ne lui permit pas d'attendre si long-tems, & le fit partir le soir même, afin qu'il s'y trouvât plus matin le lendemain. Dès que le jour parut il fut dans la maison où elle logeoit demander de ses nouvelles. Comme on ne s'étoit pas encore aperçû de sa fuite, on lui dit que sans doute elle seroit dans sa chambre, il y alla & n'y trouva personne ; il s'y arrêta pendant qu'on la fut chercher, mais on en revint sans l'avoir

trouvée. Les uns & les autres commençoient à être en peine du lieu où elle étoit, quand on trouva un billet dans ſa chambre, adreſſant à la femme qui demeuroit dans cette maiſon, qu'Alberic ne ſavoit point être la mere d'Heloïſe : il étoit ouvert, & Alberic l'aiant lû, aprit avec un grand étonnement la naiſſance & la qualité des parens d'Heloïſe, & à même tems ſon enlevement par Abailard. La ſurpriſe de cet Amant, à la lecture de cette Lettre, ne ſe peut exprimer ; la fuite de ſa Maîtreſſe, dont il ne ſavoit ni les raiſons, ni les circonſtances, l'embaraſſa d'abord : mais venant à penſer qu'elle étoit fille du Chanoine Fulbert & de cette femme, il conçut un tel dégoût qu'il ne pouvoit ſonger à elle,

ni

ni à tout ce qu'il avoit fait pour elle ſans un furieux chagrin. Il ne demeura guéres en cette maiſon, & ſous prétexte de venir aprendre à Fulbert ce qui s'étoit paſſé, il s'en revint à Paris, où aiant d'abord apris qn'Abailard en étoit abſent, il ne douta plus que ce ne fût lui qui eût enlevé Heloïſe. Un peu de jalouſie réveilla le reſte de ſon amour, & l'un & l'autre lui fit concevoir une ſi forte haine contre Abailard, qu'elle dura autant que ſa vie. Il fit avertir Fulbert de l'enlevement de ſa fille, & témoignant y prendre grande part, lui promit de le vanger du raviſſeur. Jamais colere ne fut pareillé à celle du Chanoine à cette fâcheuſe nouvelle : S'il eût ſçû le chemin que ces deux Amans avoient pris, ſans doute qu'il

les auroit ſuivis, & auroit donné des marques de ſon reſſentiment par quelque cruelle action: mais ignorant leur route, il fut contraint de ſuſpendre l'execution de ſa vengeance. Cependant ſon humeur s'adoucit un peu: le retardement du retour d'Abailard lui permit de faire des reflexions qui le deſarmerent en partie, & lui inſpirerent des deſſeins moins violens. Abailard, dont bien lui prit, vint dans le tems de ces reflexions. Le Chanoine n'eut pas plutôt apris ſon arrivée, qu'il alla chez lui, & l'y trouvant ſeul, lui demanda froidement des nouvelles d'Heloïſe. Le Docteur ne fit pas le fin, & ſur ſa premiere queſtion, le croiant inſtruit de tout, lui dit ſans façon, qu'il l'avoit menée chez une ſœur qu'il avoit,

pour y faire ses couches plus secrettement qu'elle n'eût pû faire à Paris ni à Corbeil. Fulbert, qui n'avoit fait provision que d'autant de constance qu'il lui en faloit pour suporter le rapt de sa fille, en manqua lors qu'il aprit sa grossesse. Il ne pensa pas qu'il avoit été autrefois dans un pareil embarras. Toutes les paroles que la rage & le desespoir peuvent suggerer à une personne outrée, furent proferées par le Chanoine. Il n'est injures, reproches, ni menaces dont il n'accablât Abailard, qui s'examinant lui-même pendant qu'on le querelloit, se disposoit à faire au Chanoine toutes sortes de reparations. Il lui laissa tout dire, & quand il vit qu'il s'étoit épuisé à force de crier, il prit la parole, & lui confessa ingenû-

ment ſon crime. Cette confeſſion ingenuë réveilla les emportemens de Fulbert, qui aiant repris quelque peu de forces, les eut bien-tôt épuiſées à quereller de nouveau. Enfin s'étant tû, Abailard reprit la parole, & voiant combien le tems lui étoit precieux, il dit le plus vite qu'il pût, qu'un ardent amour étoit la ſeule cauſe de tout ce qui étoit arrivé; que cet amour duroit encore, & qu'il étoit prêt de donner à lui & à Heloïſe toutes les ſatisfactions qu'il faut à ces ſortes d'injures. Vous l'épouſerez donc, interrompit bruſquement Fulbert? Oüi, répondit Abailard, ſi vous le voulez, & ſi elle y peut conſentir. Si je le veux! dit le Chanoine; puis s'arrêtant un peu, ſi elle y conſent! reprit-il, & doutez-

vous de l'un ni de l'autre ? Il s'alloit encore emporter là-dessus en raisonnemens bilieux & coleriques, si l'impatient Docteur ne l'eût prié premierement de se taire, & ensuite de permettre que son mariage fût secret pendant quelque tems. Le Chanoine ne pouvoit consentir que le deshonneur fait à sa fille aiant été public, la reparation qu'on lui en faisoit fût secrete : Mais Abailard lui representa que puis qu'il alloit être son gendre.... Mon gendre, interrompit Fulbert, qui ne croioit pas que le Docteur sçût son histoire amoureuse, vous vous trompez, c'est mon neveu que vous allez devenir. Je m'en raporte à Heloïse, de qui je le sai, reprit Abailard, qui ne vouloit pas contester sur cet article :

Mais vôtre gendre ou vôtre neveu, puiſque je vas entrer dans vôtre famille, il me ſemble que vous devez avoir quelque égard à mes interêts, qui vont devenir communs entre nous : & vous voiez quelle confuſion ce me ſeroit, ſi mon mariage, ſur tout dans ſes circonſtances, étoit ſi-tôt ſçû dans le monde. Fulbert rougit de voir qu'Abailard n'ignoroit pas les petites galanteries de ſa jeuneſſe, & il en fut mortifié ; ce qui ne contribua pas peu à lui faire accorder ce qu'on lui demandoit. Il fut donc reſolu entr'eux que quand Heloïſe ſeroit accouchée, Abailard l'épouſeroit : que neanmoins on tiendroit l'affaire ſecrette juſques à nouvel ordre. Les choſes ainſi pacifiées, Abailard retourna en peu de jours en Bre-

tagne, pour y voir ſa femme prétenduë, & l'avertit de tout ce qui s'étoit paſſé. Le courroux de ſon pere ne l'étonna pas : la ſeule reſolution de l'épouſer où elle vid ſon Amant, la fâcha. Elle lui redit alors plus fortement que jamais, tout ce qu'elle lui avoit dit autrefois ſur ce ſujet, & ce fut là qu'Abailard admira ſon eſprit, ſon amour & ſon deſintereſſement : mais il lui repreſenta ſi bien la neceſſité qu'il y avoit qu'ils s'épouſaſſent, la parole qu'il en avoit donnée, la colere de Fulbert, s'il manquoit à ce qu'il lui avoit promis, & les dangereux effets de ſa colere contre l'un & l'autre, qu'elle conſentit enfin à tout ce qu'il voulut, avec regret neanmoins. L'amoureux Docteur voulut demeurer auprés d'elle juſques à

ce qu'elle fut accouchée, ce qui arriva bien-tôt. Je ne ſai ſi la voiant dans les douleurs, il ne lui échapa point, par pure tentation humaine, de ſouhaiter d'être veuf avant que marié. Quoi qu'il en ſoit, il n'en fit nul ſemblant ; & quand elle fut remiſe, il revint avec elle à Paris, où il tint ſa parole à Fulbert, qui de ſon côté n'en fit pas de même. Cela veut dire qu'Abailard épouſa Heloïſe, & que le Chanoine le publia d'abord par tout.

Si je n'écrivois qu'une hiſtoire ordinaire, je pourrois finir en cet endroit, le mariage étant toûjours la concluſion des Romans, des Nouvelles & des Comedies : Je ne le ferai pourtant pas encore ; & puiſque je me ſuis engagé à écrire les Amours d'A-

d'Abailard & d'Heloïſe, comme leur mariage n'a pas été la fin de leurs amours, j'aurois grand tort d'en faire celle de mon Ouvrage. Les Heros profanes ne reconnoiſſoient aucun amour au delà de l'union conjugale ; là ſe terminoient tous leurs ſoins & tous leurs empreſſemens : mais nôtre Heros étoit plus éclairé ; il étoit auſſi bon Chrêtien que le peut être un grand Philoſophe, & un grand Theologien à même tems, & n'avoit garde de n'aimer plus Heloïſe devenuë ſa femme, lui qui ſavoit & qui avoit cent fois parlé de l'obligation & de l'effet du Sacrement de Mariage.

Fulbert, comme j'ai déja dit, publia par tout celui de ſa fille, qu'il s'étoit engagé à tenir ſi ſecret. Alberic, qui avoit toûjours

entretenu un petit commerce avec le Chanoine, pour ſavoir de lui quelle ſeroit l'iſſuë des amours d'Abailard & d'Heloïſe, fut le premier à qui le miſtere fut revelé, & ne fut pas des derniers à en faire le conte. Déja tout preſque le quartier en étoit informé ; cette nouvelle ſe diſoit par tout à l'oreille : on commençoit même à la dire hautement, & ſi hautement qu'on ne ſe cachoit pas d'Abailard ni d'Heloïſe, à qui chacun en venoit parler. Abailard ſe retiroit de honte & de confuſion, il n'oſoit paroitre devant les gens, & ſon ſavoir qui l'avoit fait connoitre de tout le monde, fut en partie la cauſe qu'il fut auſſi blâmé de tous ceux qui le connoiſſoient. C'eût bien été pis, ſi Heloïſe qui aimoit cent fois

plus Abailard qu'elle-même, & plus la reputation de ſon cher Docteur que ſa propre gloire, ne ſe fût opiniâtrée à deſabuſer chacun de cette opinion : Elle ſoûtenoit par tout que c'étoit pure médiſance & calomnie que le bruit qu'on faiſoit courir de leur mariage ; qu'Abailard n'avoit jamais eu de pareilles penſées ; que quand il les auroit euës, ce n'auroit été qu'inutilement, puiſque jamais elle n'y auroit conſenti. Enfin elle parla de cette affaire ſi negativement & avec tant de chaleur, pour en ôter la creance, qu'elle en vint preſque à bout ; & l'on commençoit à dire que c'étoient les ennemis du Docteur qui avoient ſemé cette fauſſe nouvelle pour le décrier. Fulbert ſçut ce ſecond bruit, & ſçut de plus

qu'Heloïſe ſeule en étoit la cauſe, ce qui le mit dans une ſi furieuſe colere contr'elle, qu'il ne ſe contenta pas de la quereller, & de la menacer, il en vint juſques à la maltraiter cruellement. Abailard qui aimoit autant ſa femme, que lors qu'elle n'étoit que ſa Maîtreſſe, ne pouvoit ſouffrir les mauvais traitemens que ſon pere exerçoit tous les jours contr'elle, ſachant ſur tout qu'elle ne ſe les attiroit qu'à ſa conſideration, il reſolut donc d'y mettre ordre, & de la tirer de ſes perſecutions continuelles. Pour cet effet il conſulta avec Heloïſe, & ils conclurent enſemble que pour ſe tirer tous deux d'affaire, lui des contes fâcheux qu'on faiſoit par tout, & elle des mains & de la méchante humeur du Chanoine,

il faloit qu'elle ſe retirât dans un Monaſtere de Nonnains au Bourg d'Argenteüil, où elle avoit été élevée dans ſa premiere jeuneſſe, & qu'elle y prît tous les habits de Religieuſe, hormis le Voile, afin qu'elle pût en ſortir quand l'occaſion favorable s'en preſenteroit. Ce deſſein fut propoſé, approuvé & executé preſqu'à même tems, & par ce moien ils étoufferent entierement tous les bruits qui couroient de leur mariage. Mais le dangereux Chanoine n'avoit pas été apellé dans cette conſultation, & il étoit tres-mal-aiſé qu'elle pût réüſſir heureuſement ſans qu'il l'aprouvât. Il aprit la reſolution de ces deux époux, & il ne put l'aprendre ſans un renouvellement de chagrin & de colere. Cette retraite le cho-

quoit furieusement : il croioit que bien loin qu'elle mît à couvert la reputation de sa fille, elle achevoit de l'accabler de honte : ce qui fut cause qu'il délibera dès ce moment de se vanger un jour bien cruellement d'Abailard.

Avant qu'il en eût trouvé la commodité, Abailard & Heloïse passerent bien de doux & de cruels momens ensemble. Celle-ci étoit déja connuë dans ce Monastere, comme j'ai dit : si bien qu'elle y fut reçuë avec plaisir, & caressée de toutes les Religieuses, qui étoient ravies d'avoir une si aimable personne parmi elles. C'étoit par hazard dans ce même Couvent que Luce mere d'Abailard, avoit pris l'habit, lorsque son mari Berenger & elle quitterent le monde.

Elle y étoit encore quand Heloïſe y fut, elles s'y virent, & contracterent enſemble une amitié tres-particuliere. Comme Luce ne ſavoit rien des avantures de nos Amans, & qu'elle croioit que le deſſein d'Heloïſe étoit veritablement de finir ſes jours dans ce Monaſtere, elle voulut lui ouvrir la premiere ſon cœur, & lui faire une confidence de laquelle pouvoit dépendre tout le repos de ſa vie. Je ne doute pas, lui dit-elle, que le motif qui vous oblige à vous retirer dans cette Maiſon, ne ſoit des plus raiſonnables & des plus ſaints ; mais je doute ſi vous ſavez bien à quoi vous vous engagez, & ſi vous ne vous trompez point dans les douceurs que vous eſperez de trouver dans la vie Religieuſe. Comme

cette vie eſt plus retirée & plus cachée que les autres, elle eſt auſſi beaucoup plus difficile à connoître ; & il n'eſt guere que nôtre propre experience qui puiſſe nous la découvrir à fonds. Tout n'y eſt pas doux, tout n'y eſt pas ſaint, & on y trouve plus qu'on ne croit d'amertumes & de débauches. Luce qui depuis le tems qu'elle vivoit dans ce Monaſtere, en avoit découvert tous les abus, & qui s'étoit repentie plus d'une fois de s'y être imprudemment engagée, ſe preparoit à faire un long diſcours ſur cette matiere, pour détourner la reſolution d'Heloïſe : mais celle-ci qui connut ſon deſſein, la prévint, en lui racontant la veritable hiſtoire de ſa vie, & la priva ainſi du plus grand plaiſir que puiſſent recevoir les vieil-

les gens, qui eſt de parler & de s'entretenir de leurs infortunes. Elle lui aprit donc ſes amours avec Abailard dans toutes leurs circonſtances ; leur mariage, les ſuites fâcheuſes qu'il avoit eu : enfin la raiſon pour laquelle elle s'étoit retirée dans ce Couvent, ſans nulle envie pourtant de s'y enfermer pour le reſte de ſes jours.

Luce écouta cette hiſtoire avec un grand étonnement, & admirant les divers changemens arrivez en leurs amours, témoigna prendre beaucoup de part en toutes leurs avantures. Elle conſidera dés-lors Heloïſe comme ſa fille, & remarquant en elle tant d'eſprit, tant de beauté, ne put jamais deſapprouver la paſſion de ſon fils : bien loin de cela, elle voulut contribuer de

tout ſon pouvoir à leurs entre-vuës, & donner à ces Amans ſeparez la ſatisfaction qu'ils ſouhaitoient ſi fort. Cela ne lui fut pas mal-aiſé. Les grilles en ce Couvent n'étoient pas d'un difficile accés ; les Parloirs n'étoient pas des terres inconnuës, & il ne faloit pas beaucoup de miſteres pour y être reçû. Neanmoins comme Abailard n'avoit aucune habitude dans cette Maiſon, & qu'il avoit des meſures à garder, pour n'être pas découvert, il n'auroit pû voir gueres ſouvent Heloïſe ſans l'aſſiſtance de ſa mere, qui s'y trouva fort à propos pour favoriſer les empreſſemens de ces deux Amans mariez. Ils ſe virent quelquefois par ce moien, parce qu'il ne demandoit jamais ſa mere, qu'elle ne fiſt venir Heloïſe avec elle.

Ces viſites étoient pourtant ſi rares & ſi contraintes, au prix de celles qu'ils avoient accoûtumé de ſe rendre, qu'elles ne faiſoient que leur inſpirer le deſir de ſe voir plus ſouvent & avec plus de liberté. Ils ſe communiquerent leurs deſirs, & Heloïſe fut chargée du ſoin de chercher quelque invention pour les ſatisfaire.

L'eſprit d'une femme, & d'une femme qui aime, & qui outre cela ſe trouve enfermée dans un Couvent, ne manque jamais de moiens pour ſortir, & pour donner, malgré tous les obſtacles, des preuves de ſa paſſion. Heloïſe aimoit, elle avoit de l'eſprit, & un peu de cet air de grille qui entreprend tout pour la liberté. Avec toutes ces qualitez elle ne tarda guere de venir

à bout de ses desseins. Comme ces sortes de parties se peuvent difficilement faire par une seule personne, elle fit amitié avec une Religieuse qui ne cherchoit qu'une compagne, pour faire ensemble une pareille promenade. Ce n'est pas que cette Religieuse n'en eût pû trouver dans ce Couvent autant qu'il y avoit de jeunes Dames ; mais elle connoissoit leur fidelité, leur prudence & leur amitié, & n'osoit s'y confier. Ces entreprises sont dangereuses quand elles sont découvertes : elles demandent de la hardiesse & du secret, & peu de filles en sont capables. Elle crut avoir trouvé dans Heloïse ce qu'elle cherchoit. Un jour aprés lui avoir fait cent caresses, elle lui fit le recit d'une intrigue qu'elle avoit avec un

Gentilhomme qu'elle aimoit veritablement, & lui déclara qu'elle ſeroit bien-aiſe de le voir chez lui. Heloïſe lui rendit confidence pour confidence, lui parla de ſon amour pour Abailard, ſans lui rien découvrir de leur mariage, & dit auſſi qu'elle ſeroit auſſi tres-contente ſi elle pouvoit le voir en liberté. Elles commencerent à travailler à leur deſſein, par une amitié qu'elles firent naître entre Abailard & Baudoüin, c'étoit le nom du Gentilhomme. Elle fut d'abord forte, tant par l'eſtime qu'ils conçurent l'un pour l'autre, que par le raport qu'il y avoit dans leurs fortunes amoureuſes. Baudoüin avoit une belle maiſon auprés d'Argenteüil, qui ſembloit avoir été bâtie exprés pour de ſemblables parties. Elle fut

donc deſtinée à cet emploi, & ce fut là que nos avanturieres ſe rendirent environ la minuit, aprés être ſorties du Couvent à l'aide d'une échelle de ſoie que leurs amans leur tenoient. Le jour avant leur départ elles diſoient à leurs bonnes amies qu'elles avoient beaucoup affaire ce jour là, qu'elles n'auroient pas beſoin d'être détournées, puiſqu'elles avoient de l'occupation pour juſqu'à quatre heures du matin, leurs amies qui le croioient les laiſſoient en liberté; & cependant elles ſortoient de leur chambre où elles laiſſoient de la lumiére, ce qui faiſoit croire qu'elles y étoient & qu'elles travailloient véritablement toute la nuit. Pendant ce tems elles étoient chacune dans les bras de ſon Amant oc-

cupées à goûter de grandes douceurs : non de celles qu'on promet aux jeunes filles qu'elles trouveront dans un Monaſtére, mais de celles qu'elles ne trouvent jamais que quand elles en ſortent.

On avoit déja fait trois fois ce pelerinage fort hureuſement, quand au quatriéme, Baudoüin un peu dégoûté de ſa Nonnain, commença à trouver plus de charmes dans celle d'Abailard, car il croioit qu'Heloiſe étoit effectivement Religieuſe. Le Docteur ne lui avoit point dit que ce fut ſa femme, il s'étoit contenté de lui dire qu'ils s'aimoient aſſez fortement. Le Gentil-homme crut qu'Abailard ſeroit auſſi dégoûté de ſa Maitreſſe que lui l'étoit de la ſienne. Ce fut pourquoi un ſoir qu'ils étoient tous

quatre enſemble, le tirant en particulier il lui propoſa de faire un échange : & lui dit que ſans difficulté elles y conſentiroient ; qu'aprés ce qu'elles avoient déja fait elles n'étoient plus en état de leur rien refuſer; & que ce changement ne pouvoit être que bien agreable pour chacun ; que c'étoit le véritable ragoût des plaiſirs ; que ce procedé ne devoit point s'apeller infidelité auprés des voilées à qui tout homme eſt bon ; & qu'il étoit plus ſûr & plus avantageux même de leur propoſer un changement en faveur l'un de l'autre, que ſi elles-mêmes changeoient ſans leur en donner avis en faveur des gens qu'ils ne connoitroient point, ce qu'elles ne manqueroient jamais de faire. Cette propoſition fut tres-mal reçûe

reçuë par le Docteur qui n'osoit dire les raisons de sa repugnance. Il ne vouloit absolument point découvrir qu'Heloïse fut sa femme, & il voioit encore bien plus d'obstacle à laisser baiser sa femme par un autre en sa presence & quasi de son consentement ; il trouvoit quelque chose d'extraordinaire dans céte avanture, qu'un homme lui vint dire à lui-même qu'il aimoit sa femme, & qu'il vouloit la posseder sans qu'il le pût trouver mauvais, bien loin qu'il pût s'en fâcher ; cela le jetta dans un grand chagrin. Baudoüin s'en aperçut ; & croiant que la tristesse qui paroissoit dans ses yeux ne procedoit que d'une tendresse de cœur & de certaine delicatesse d'amitié, il lui en fit la guerre comme d'une foiblesse

indigne d'un grand courage. Il lui dit que de pareils ſentimens n'avoient jamais été que le partage des petits eſprits, bien loin d'avoir été du gout des honnêtes gens; qu'un homme du monde, d'eſprit & de ſavoir devoit avoir d'autres penſées plus nobles & plus fermes; que ces paſſions violentes & jalouſes n'étoient pardonnables qu'aux jeunes enfans qui commençoient ſeulement à aimer; qu'il ne falloit jamais être jaloux d'une fille, non pas même le plus ſouvent d'une femme. Ces paroles pleines de ſentences & de deciſions & prononcées d'un ton d'autorité, trouvérent quelque place dans l'eſprit d'Abailard; mais la penſée qui lui venoit là deſſus, qu'Heloïſe étoit ſa femme gâtoit tout. Enfin il chercha un

expedient qui pût l'empêcher & d'être deshonoré & aussi de passer pour un fat dans l'esprit de Baudoüin. Il lui dit donc qu'il étoit entré dans son sens, qu'il goutoit parfaitement toutes ses propositions ; que neanmoins si dans leurs Maitresses ils trouvoient de la repugnance à cet échange, il ne faudroit pas les pousser à bout ni en venir à la violence avec elles. Ah ! lui repondit Baudoüin, nous ne serons pas en ces peines, & je vous en repons. Mais Abailard se seroit bien passé pour lors d'un pareil repondant. Les choses se disposoient à ce plaisant échange quand le Docteur se rencontra avec Heloïse ; & s'aprochant d'elle lui dit tout bas que son compagnon d'intrigue voudroit peut-être badiner avec

elle & même pousser la fleurette un peu plus avant ; qu'il s'en doutoit, & qu'il la suplioit d'y prendre garde, & de se ressouvenir de ce qu'ils étoient l'un à l'autre : que le Mariage étoit le premier & le plus grand de tous les Sacremens, ou du moins le plus délicat : qu'elle tâchât de détourner Baudoüin de son dessein, par de belles raisons, ou par priere, ou par adresse, ou par fuite : sur tout qu'elle ne lui parlât point de son mariage. Les affaires se ménageoient de la sorte quand Baudoüin s'approchant d'Heloïse, en fit retirer Abailard malgré lui. D'abord il la caressa, & riant toûjours avec elle, la mena insensiblement dans un petit cabinet, où il se mit en devoir d'executer le projet qu'il avoit fait : mais elle dit

& fit tant de choses pour s'en défendre, du moins à ce qu'elle a voulu faire accroire depuis à son mari, que Baudoüin la quitta mal satisfait de voir ses esperances perduës. Pendant tout ce tracas le triste & jaloux Abailard avoit beaucoup souffert, & en avoit bien eu du sujet. Il entendoit parler Heloïse, & ne savoit si c'étoit pour accorder ou pour refuser : elle soûpiroit de tems en tems, & il ne savoit dequoi, ni pourquoi ; si c'étoit de chagrin ou de plaisir : elle crioit même quelquefois, mais c'étoit si peu & si bas, qu'il en enrageoit, croiant qu'elle ne crioit ainsi que de peur d'être entenduë, & par consequent d'être secouruë. Toutes ces differentes pensées firent un si funeste effet sur son esprit, que

ſon corps s'en reſſentit : il devint froid & pâle, & fit aprehender pour ſa ſanté, quand on le vid en ce pitoiable état. Il reprit pourtant ſes forces dès qu'il vid ſa chere Heloïſe de retour ; & aprés l'avoir longtems queſtionnée, grondée, & querellée, il fit paix en mari, & chacun ſe retira chez ſoi.

Le départ de Baudoüin mit bien-tôt fin à ces agreables parties, dequoi le Docteur ne fut gueres fâché, à cauſe que cette maniere de faire l'amour ſi cavalierement, lui déplaiſoit. Pour nos Amans, ils chercherent pluſieurs autres moiens de ſe voir, dont beaucoup leur réüſſirent heureuſement : mais helas ! non pas tous, & le moment fatal à leurs plaiſirs étoit arrivé, qui devoit les précipiter dans le plus

grand de tous les malheurs. Voici comment.

Abailard étant une fois introduit dans le Monaſtere ſecrétement, fut aſſez hardi pour oſer paſſer deux jours dans la chambre d'Heloïſe. Il n'y fut point reconnu, & tout ſeroit bien allé ſi la ſortie eût repondu à l'entrée & au ſejour; mais une Religieuſe qui avoit quelque deſſein dans l'eſprit pareil à celui d'Heloïſe, les aperçut, vid qu'une Sœur à la faveur de la nuit faiſoit ſortir un homme par une porte de derriere; comme cette voilée étoit là pour en faire entrer par la même porte un autre qui l'atendoit, de chagrin de voir ſa partie rompuë, de jalouſie & de méchanceté elle fut avertir ſes Sœurs de cet accident ſcandaleux. Cependant Abailard ſe

diſpoſoit à ſortir ſans lumiere, comme on peut croire, & Heloïſe ſe retiroit ſans bruit. L'Amant qu'attendoit cette autre Nonnain ſe trouvant à la porte, dès qu'Abailard l'eut ouverte la pouſſa & entra dans le Couvent. Comme ce n'étoit pas un lieu à éclairciſſemens, le Docteur ſe contenta de ſortir ſans mot dire, & de ſe retirer pendant que celui qui étoit entré cherchoit & apelloit doucement ſa Nonnain, & entendant marcher doucement Heloïſe qui ſe retiroit dans ſa chambre, croioit que c'étoit ſa Maitreſſe & la prioit de l'attendre ; ce qu'elle ne fit point, aucontraire elle redoubla le pas de peur d'être ſurpriſe. Sur cela fort à propos arrivérent cinq ou ſix Reverendes pour s'éclaircir de ce que c'étoit, à la tête deſquelles

quelles marchoit la Religieuſe outrée, qui leur exaggeroit la grandeur & l'énormité du crime, d'introduire un homme dans leur Maiſon. Sa plainte fut trouvée juſte, & ſon raport veritable. En effet, elles aperçurent bien-tôt un homme, & criant toutes ſur lui, l'inveſtirent : Mais la Religieuſe eſpionne fut bien étonnée, quand elle vid que cet homme étoit ſon Amant, auquel elle avoit donné rendez-vous ce ſoir même. Cet homme ne fut pas moins ſurpris de voir que ſa Maîtreſſe conduiſoit cette ſainte Brigade qui venoit de le découvrir. Il fut d'abord reconnu pour Alberic, ce même Alberic qui avoit été rival d'Abailard,

& qui depuis quelque tems avoit une étroite familiarité avec la Religieuſe zelée pour l'honneur de l'Ordre. Ils furent tellement confus & déconcertez l'un & l'autre, qu'il ne falut point d'autre preuve pour leur entiere conviction. Toute la peine où étoient les autres Dames, étoit de ſavoir pourquoi cet homme avoit été découvert par celle qu'il aimoit, & pour qui apparemment l'avanture avoit été entrepriſe : mais elles ne demeurerent gueres dans cette incertitude, & s'aperçurent bientôt que c'étoit l'effet de quelque mépriſe. Elles s'en éclaircirent pleinement en les interrogeant, & découvrirent par leur bouche la verité de tout

ce qui s'étoit paſſé. Malgré l'obſcurité Alberic avoit connu Abailard, il le dit à ces Religieuſes, pour l'enveloper dans ſon malheur; elles furent dans la chambre d'Heloïſe pour s'en aſſurer. On l'étonna d'abord, en lui diſant qu'Abailard avoit été ſurpris comme il ſortoit: même pour tirer ſon cher époux de l'embarras fâcheux où cette affaire l'auroit pû jetter, elle leur raconta toute l'hiſtoire de leur mariage. Toutes ces choſes ne ſe paſſerent point ſans faire un grand deſordre dans cette Maiſon. On s'y aſſembla pour ſavoir ce qu'on feroit d'Alberic; il fut reſolu qu'on le mettroit dehors ſans bruit, pour éviter le ſcandale qu'une pareil-

le action auroit causée si elle avoit été sçuë. Elles promirent même de tenir cette affaire fort secrette : mais il étoit impossible, trop de filles la savoient. Sugger Abbé de Saint Denis, en fut averti, il vint faire sa visite dans ce Couvent, où non seulement il aprit ce qui venoit d'arriver, mais encore il découvrit tant d'intrigues amoureuses, tant de débauches, tant de prostitutions, qu'il resolut dés-lors d'aneantir entierement ce Monastere, dont les débordemens étoient si excessifs : ce qu'il executa bien peu d'années aprés, en chassant toutes les Religieuses qui étoient dans ce Couvent d'Argenteüil, & en le repeuplant de Moines de son Abbaïe. Ce desordre fut bien-

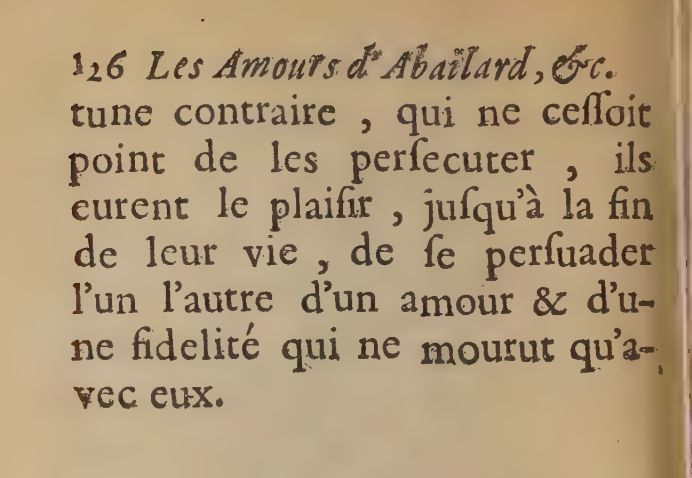
tôt ſçû dans tous les environs du païs , avec toutes ſes circonſtances , par leſquelles on faiſoit paſſer Abailard & Heloïſe pour les Heros de cette fâcheuſe avanture. Cela vint bien-tôt aux oreilles de Fulbert ; & le vindicatif Alberic, qui ſembloit n'être au monde que pour la ruine du Docteur, eut grand ſoin de le lui confirmer. Le furieux Chanoine voiant que l'honneur de ſa fille n'étoit pas même à couvert dans une Maiſon qui étoit deſtinée au ſervice de Dieu, reſolut de ſe vanger d'une terrible maniere, qui le mettroit en état de n'avoir jamais rien à craindre d'Abailard. Il executa ce qu'il avoit reſolu ; & par l'entremiſe d'un valet du

Docteur, qu'on ſuborna, & qui ouvrit la chambre de ſon Maître la nuit pendant qu'il dormoit, on le punit dans la partie qui avoit peché, & on le mit en état de ne pouvoir jamais devenir pere : Enfin on exerça ſur lui cette horrible cruauté dont les ſiecles ſuivans ont tant parlé ; & Fulbert par ce moien trouva le ſecret de ſe vanger à même tems, & par même coup d'Abailard & d'Heloïſe. Ce crime ne demeura pas long-tems impuni, la Juſtice le fit prendre avec le valet d'Abailard qui l'avoit ſi lâchement trahi, & l'un & l'autre furent condannez à ſouffrir la même peine qu'ils avoient fait ſouffrir, & outre cela à perdre les yeux.

Ce funeste accident fit un grand bruit dans le monde, & donna matiere de parler à bien des gens. Pour Abailard il étoit inconsolable de ce malheur : la honte le fâchoit bien davantage que la perte qu'il avoit faite ; & le genre du suplice beaucoup plus que le suplice même. Il crut qu'il n'oseroit jamais paroître dans le monde, & resolut dès ce moment de se bannir lui-même de la compagnie des hommes : Ce qui l'obligea à passer le reste de ses jours en des retraites, éloigné de toutes sortes de personnes, & du commerce du monde, hors de celui de sa chere Heloïse, qui s'étoit aussi jettée en même tems dans un autre Cloître,

& que la nouvelle de cet accident mit dans une affliction inconcevable, & dont il lui a été impossible de pouvoir jamais se consoler, ainsi qu'il paroit dans toutes les Lettres qu'elle écrivoit à son cher Abailard, qui font assez connoître combien elle étoit sensiblement touchée de son malheur. Elle ne pouvoit suporter cette sorte d'infortune; elle ne pouvoit comprendre les raisons de la Justice divine, qui avoit laissé leur amour impunie, avant leur mariage, quoi qu'alors elle fût criminelle, & que les plaisirs qu'ils prenoient alors ensemble, fussent autant de débauches & de pechez : & depuis que leur mariage rendoit leur passion hon-

honnête & permiſe ; que leurs plaiſirs étoient devenus chaſtes & innocens, Dieu ne les avoit pû ſouffrir, & avoit ainſi voulu punir leur mariage des peines qui ne ſont duës qu'à l'adultere. C'eſt là le ſujet de ſa plainte & de ſon étonnement, dans la pluſpart des Lettres qu'elle écrivoit à Abailard, & qui étant parvenuës juſques à nous, nous font admirer chaque jour l'eſprit & la tendreſſe de celle qui les a écrites. C'étoit dans ces Lettres que nos Amans s'écrivoient fort ſouvent depuis leur accident, qu'ils trouvoient la ſeule & unique ſatisfaction dont ils étoient capables ; & que malgré tous les cruels caprices d'une for-



tune contraire, qui ne ceſſoit point de les perſecuter, ils eurent le plaiſir, juſqu'à la fin de leur vie, de ſe perſuader l'un l'autre d'un amour & d'une fidelité qui ne mourut qu'avec eux.

F I N.

LETTRE
D'HELOÏSE
A
ABAILARD.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE CHAYER.

M. DC. XCV.

AU LECTEUR.

POUR bien entendre cette Lettre, il faut sçavoir qui étoit Abailard, & qui étoit Heloïse, & en quel commerce ils étoient l'un avec l'autre.

Abailard vivoit l'an 1170 sous le Regne de Loüis le Jeune. Cet homme fut fameux par son esprit & par sa galanterie. On le dit Inventeur de la Philosophie Scholastique, qui est un fort difficile amusement : & d'autres lui attribuent le Roman de la Rose, qui est une description fort agreable de l'amour. Ce Roman, qu'on lit encore, & cette Philosophie, qu'on professe aujourdhui, pourroient nous en donner une assez belle idée. Si une netteté d'esprit surprenante,

une grandeur d'ame que rien ne pouvoit abattre, une capacité qui s'étendoit à tout, de la délicateſſe dans les paſſions, de la fermeté dans les malheurs. Si enfin toutes ces choſes, qui ſont la meilleure partie des grands hommes, ne faiſoient le portrait d'Abailard.

Heloïſe étoit une fille de bonne maiſon, âgee de dix-huit ans, vive, d'un eſprit ſolide, brillant & enjoué & d'une beauté à toucher les plus inſenſibles. Ses Parens qui étoient riches voulurent ſoûtenir des avantages ſi conſiderables par une éducation extraordinaire; & comme Abailard étoit dans ce tems-là en reputation d'être le plus habile homme de l'Europe, on le pria de lui vouloir donner ſes ſoins. Il y conſentit, & ſi-tôt qu'il la vid il en devint amoureux. Il auroit

été dificile de s'en deffendre, suivant le portrait qu'il en fait lui-méme, sous le nom de la Beauté dans le Roman de la Rose.

Cette Dame avoit nom Beauté,
Qui point n'étoit noire, ne brune,
Mais aussi claire que la Lune,
Etoit vers les autres Etoilles,
Qui semblent petites chandelles,
Tendre chair eût comme rosée,
Simple fut comme Epousée
Et blanche comme fleur de lys,
Le visage eut bel, doux & charmant alis;
Et étoit gréle & alignée,
Fardée n'étoit ne peignée,
Car elle n'avoit pas métier
De soy farder & neteyer,
Cheveux avoit blonds & si longs,
Qu'ils luy battoient jusqu'aux talons,
Beaux yeux avoit, nez & la bouche,
Moult grand douleur au cœur me touche,
Quand de sa beauté me remembre,
Pour la façon de chacun membre,
Si belle Femme n'est au monde,
Jeune soit & de grande façonde,
Saige, plaisante, gaye, & cointe,
Gréle, gente, frisque, & acointe.

L'Amour est aisé à persuader à

une fille, sur tout à l'âge de dix-huit ans. Le Maitre en parla si bien à son Ecoliere, qu'il n'eût pas de peine à lui inspirer sa passion. Un Philosophe amoureux n'est pas plus sage qu'un autre, & quelque envie qu'il ait de ne se point commettre, pour conserver sa reputation, il fait souvent des fautes que tout le monde blâme, & que tous les hommes feroient comme lui.

Fulbert, Chanoine de l'Eglise de Paris, Oncle d'Heloïse, dont l'étroite amitiè avec Abailard n'avoit pas peu contribué à reduire ce sçavant homme à enseigner sa Niéce, sçut des premiers que l'esprit de cet habile Maitre n'occupoit plus toutes leurs conferences, & qu'on y parloit si naturellement de tendresse, que cette Philosophie auroit bientôt des suites.

Outré d'un malheur qu'il avoit

innocemment suscité à sa famille, il resolut de s'en vanger avec éclat. Pour prevenir ses menaces, Abailard épouse Heloïse clandestinemẽt, & promet de l'épouser publiquement quand sa famille y consentira. Ces precautions, ni ces promesses n'adoucirent point la vangeance de l'Oncle. Il corrompt un Domestique d'Abailard pour laisser entrer dans la Chambre de son Maitre endormi un assassin, qui le rasoir à la main, s'approchant de son lit, separa tout d'un coup l'Homme du Galant. Cette action étoit trop tragique pour demeurer impunie. Par Arrest l'Oncle en perdit ses biins, l'Assassin fut condanné à perdre les yeux, & à souffrir sur lui, par les mains du Bourreau, ce qu'il avoit osé faire sur un autre. Aprés un tel malheur nôtre Philosophe, pour prendre des mesures conformes au pitoiable état

où il se trouvoït , se retire parmi des Moines & fait entrer Heloïse dans un Couvent. Soit par jalousie ou par amour, il l'engagea de faire profession avant qu'il se fut determiné lui-méme à faire des vœux. Cependant pour soûtenir sa reputation il expliquoit les Actes des Apôtres aux Moines de l'Abbaye de S. Denis où il s'étoit enfermé : & par accident ou par caprice il lui échapa de soûtenir que S. Denis l'Areopagite n'étoit point venu en France. Alors pour un sentiment contraire aux interêts des Moines on passoit pour apostat, pour heretique ou pour Albigeois. La Science n'autorisoit rien, & les gens d'un esprit un peu éclairé, ou de quelque étenduë, sitôt qu'ils étoient decouverts, n'avoient d'autre parti à prendre que celui d'un exil volontaire pour se soustraire à la persecution

publique des gens de Communauté. S. Bernard ſe declara auſſi contre Abailard, non pas par la même raiſon; mais parce que tant d'eſprit lui fut ſuſpect avec une conduite ſi mondaine. Il l'éclaira de prés, plûtôt par charité que par emulation, croiant que cet eſprit devoit être gâté, le cœur n'en étant pas pur. Rien ne contribuant plus ſelon les Saints, à la corruption de la Doctrine, que la corruption du cœur.

Durant cet orage, Abailard qui avoit tout ce qu'il faut pour faire un grand homme, mais qui n'étoit pas aſſez parfait pour être un Saint, aigri de tant de malheurs, fuit les Moines, & ſe retire dans un deſert proche de Nogent. Les Sçavans étoient rares en ce Siecle, & le deſir de ſçavoir commençoit à ſe faire ſentir. On chercha noſtre Exilé,

on le decouvrit ; & on le coubla de liberalitez pour ecouter ses leçons. Ces presens furent assés considerables pour lui donner moien de bâtir une Maison & une Chapelle, qu'il dedia sous le nom de Paraclet, qui est la premiere en France qui ait porté ce nom, ce qu'on voulut faire passer depuis pour une nouveauté qui pouvoit avoir des consequences, quoi que ce ne fût dans la verité qu'un têmoignage comme Dieu l'avoit consolé dans cet endroit, par une application plus serieuse à l'etude, & par un detachement plus entier de sa Maitresse. Mais les gens de merite pour estre retirez ne sont pas à couvert de l'envie. A peine étoit-il établi dans sa Solitude, qu'on l'accusa d'y cabaler. Pour se justifier il demanda à en sortir, & suplia l'Evesque de Troies de trouver bon qu'il y mit quelques Filles, pour

leur abandonner ſon Oratoire & ſes biens. Cet etabliſſement permis, il y appella Heloïſe pour gouverner ce Monaſtere; & le lui aiant confié il ſe retira, heureux s'il avoit pû toûjours la fuir. Durant cet eloignement, une Lettre qu'il écrivoit à un de ſes amis proche le Paraclet, tomba par hazard entre les mains de noſtre nouvelle Abeſſe. Comment n'auroit elle pas été curieuſe, elle aimoit. Elle l'ouvrit, & de là elle prend occaſion de lui ecrire, & de lui demander, s'il eſt d'un Amant delicat de la laiſſer en proie aux fauſſes idées qu'un long ſilence peut lui donner.

LETTRE.

C'est à son Maître, c'est à son Pere, c'est à son Frere; c'est à son Mari;

Qu'une Servante, qu'une Fille, qu'une Sœur, qu'une Femme:

Et pour renfermer en un mot tout ce que ces noms ont de soûmis, de respectueux, de tendre, & de libre, c'est

A SON ABAILARD QU'HELOISE ECRIT.

ON m'aporta par hazard, il y a quelques jours, une Lettre que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en reconnus le caractere, & que j'en aimois

la main, mon cœur d'intelligence avec ma curiofité, me força à l'ouvrir. Pour me raffurer dans la liberté que je prenois, je me flatai du droit fouverain que je dois avoir fur tout ce qui vient de vous, & je fis fcrupule de croire qu'il y eût des loix de bienfeance que je duffe obferver, quand il s'agiffoit d'aprendre des nouvelles de ce que vous faifiez. Mais que ma curiofité me coûta de larmes, & que je fus furprife de ne trouver dans cette Lettre qu'un trifte & long détail de vos malheurs. J'y vis cent fois mon nom. Je ne le trouvois qu'avec crainte. Toûjours quelque infortune le fuivoit. J'y lûs le vôtre qui n'étoit pas plus heureux. Ces funeftes & cheres idées m'agiterent fi violemment, que je crûs que c'étoit trop confoler un

ami, à qui vous écriviez pour quelques legeres diſgraces, que lui dépeindre vôtre fortune & vos traverſes. Quelles reflexions ne fis-je point! Tous les malheurs de ma vie ſe preſenterent à moi dans ce moment; je me ſentis ſaiſie de la même douleur qui m'accabla lors que nous commençâmes à être malheureux: & quoique le tems eût dû m'avoir adouci ces choſes, c'étoit aſſez de les lire écrites de vôtre main pour les ſentir, comme la premiere fois, paſſer juſqu'au fond de mon cœur. Non, rien ne pourra jamais effacer de mon eſprit ce que vous avez ſouffert pour défendre vos ſentimens. Je me ſouviendrai de toute l'envie d'Alberic & de Lotulphe. Je verrai tous les momens de ma vie un Oncle cruel, un Amant maltraité. Je n'oublierai point

combien vôtre esprit vous attiroit d'ennemis, & vôtre gloire de jaloux. Je me representerai sans cesse cette haute reputation si justement acquise, en proie aux demi-Sçavans, genre d'hommes cruel & inexorable. On condannoit vos livres de Theologie au feu. On vous menaçoit d'une prison perpetuelle. Vous protestiez en vain qu'on vous suposoit des choses ausquelles vous n'aviez jamais pensé, & que vous condanniez vous-même. On vous vouloit heretique. Que n'avancerent point ces deux Prophetes qui déclamerent si fort contre vous au Concile de Sens. Quel scandale ne fit-on point sur le nom de Paraclet que vous donnâtes à la Chapelle que vous faisiez bâtir? Quelle tempête n'exciterent point contre vous ces

traîtres Religieux, que vous honorez du nom de Freres dans vôtre Lettre? Cette longue ſuite de tant de malheurs, que la verité & des termes naturels rendoient ſenſibles, m'a tiré du ſang du cœur. Mes larmes ont effacé quelques lignes de vôtre Lettre. Il eſt vrai, & je vous le confeſſe, qu'avant que de l'avoir lüë j'étois plus tranquille. Aux Amans tout le mal viendra toûjours des yeux. Si-tôt que je l'eus parcouruë, ma douleur ſe réveilla. C'eſt trop, dis-je, avoir été ſans me plaindre; & puiſque la rage de vos ennemis eſt encore vivante, que le tems qui deſarme les chaînes les plus mortelles, ne les adoucit point; puiſqu'il faut que vôtre vertu ſoit perſecutée juſqu'à ce que vôtre cercueil lui ſerve d'azile, où peut-être cette fureur aveu-

gle ira encore agiter vos paisibles cendres, je veux avoir sans cesse devant les yeux vos disgraces ; je les publierai par tout, pour faire honte à ce Siecle ingrat qui ne vous a pas connu : je n'épargnerai rien, puisque rien ne se veut déclarer pour vous, & qu'on ne veut point se lasser d'accabler un innocent. Quoi, sans cesse la memoire pleine de mes malheurs passez, j'en craindrai encore de nouveaux ? On ne parlera plus chez nous de mon cher Abailard que la larme à l'œil ; & son nom ne se prononcera-t-il jamais qu'avec un soûpir ? Vous voiez l'état où vous m'avez reduite, triste, affligée, & sans aucune consolation, si elle ne vient de vous. Ne me refusez pas, je vous en conjure, & faites-moi un détail fidelle de tout ce qui vous regarde.

Quelque douloureux qu'il ſoit, peut-être qu'en confondant mes ſoûpirs avec les vôtres, vous en ſouffrirez moins ; s'il eſt vrai, comme on le dit, que les peines que l'on partage deviennent plus legeres. Ne nous dites point pour excuſe que vous voulez ménager nos pleurs. Des larmes de Filles renfermées dans ces aziles plaintifs de la penitence, ſont-elles à ménager ? Et d'ailleurs, ſi vous vouliez attendre à nous mander des choſes agreables, vous attendriez trop. La fortune ſe range difficilement du parti des hommes vertueux. Elle eſt ſi aveugle, que dans une foule de peuple où il n'y a qu'un ſage, il ne faut pas attendre qu'elle l'aille démêler. Ecrivez-nous ſans attendre de ces miracles, ils ſont trop rares. Ce me ſera, je vous l'avoüerai toute

ma vie, quelque chose de bien doux d'ouvrir une de vos Lettres: Et c'est de cette espece de joie que ce Seneque, que vous m'avez fait lire, tout stoïque qu'il fût, se laissoit toucher quand il en ouvroit une de Lucile. Il assure qu'il ressentoit les mêmes plaisirs en en recevant, que s'ils êtoient ensemble: & j'ai remarqué, depuis vôtre absence, que nous sommes plus attachez aux portraits des personnes que nous aimons, lors qu'un long voiage les êloigne de nous, que lors qu'ils sont proches. Il semble, durant leur absence, que cette peinture en devienne meilleure; du moins nôtre imagination, qui se les peint sans cesse, dans le desir de les revoir, la rend plus ressemblante; & par un effet de l'amour, on trouve comme vivant ce qui ne

ſera que de vaines couleurs & un peu de toile, quand l'objet aimé ſera de retour. J'ai vôtre Portrait, je ne paſſe jamais devant ſans m'y arréter ; & quand vous étiez ici, à peine y arrétois-je la vûë. Si la peinture, qui n'eſt qu'une repreſentation muette des objets, donne tant de plaiſirs, quelle joie n'inſpirent point des Lettres? Elles ſont animées, elles parlent, & portent avec elles cet eſprit qui explique les mouvemens du cœur : elles renferment en elles le feu de nos paſſions, qui ſe rend ſenſible quand on ſe voit. Elles diſent tout ce qu'on peut ſe dire quand on eſt enſemble ; & quelquefois plus hardies, elles en diſent davantage. Nous pouvons nous écrire, un plaiſir ſi innocent ne nous eſt point interdit. Ne perdons pas par nôtre

negligence le ſeul bien qui nous reſte. Je lirai que vous êtes mon Mari, vous me verrez parler en Epouſe; & malgré tous vos malheurs vous ſerez dans une Lettre tout ce que vous voudrez être. C'eſt pour ſoulager des perſonnes enfermées comme moi, que les Lettres ſont inventées. Aiant perdu le plaiſir effectif de vous poſſeder, je l'y retrouverai en quelque maniere. J'y lirai vos ſentimens les plus ſecrets. Je les porterai ſans ceſſe ſur moi ces aimables Lettres, & je les baiſerai à tous momens. Enfin ſi vous êtes capable de quelque jalouſie, que ce ſoit ſeûlement pour les careſſes que je leur ferai; & ne ſoiez rival que du bonheur de vos Lettres. Pour ne vous point faire de peine, écrivez-moi ſans aplication & avec negligence. Je

veux que vôtre cœur me parle, & non pas vôtre esprit. Je ne saurois vivre si vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être si naturel, que je ne croi pas que vous m'en puissiez tenir un autre sans vous faire beaucoup de violence : & d'ailleurs il est bien juste que vous refermiez avec quelques nouvelles marques d'un amour constant, les plaies que vous avez r'ouvertes dans mon ame, par le détail que vous faisiez à vôtre ami. Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent artifice dont vous vous êtes servi pour consoler un affligé, en comparant sa misere à une plus grande. La charité est ingenieuse & loüable dans ses pieux détours. Mais ne nous devez-vous point quelque chose de plus qu'à cet Ami ? On nous apelle vos Sœurs ;

nous nous diſons vos Filles : & s'i-
y avoit dans la Nature des terme-
qui nous pûſſent attacher plus à
vous, nous nous en ſervirions pou
vous marquer nôtre dévoüement
& ce que vous nous devez. Quand
un lâche ſilence couvriroit nos
juſtes reconnoiſſances, cette Egli-
ſe, ces Autels, ces lieux en di-
roient aſſez. Mais ſans laiſſer par-
ler ni les pierres, ni les marbres,
je confeſſe que vous êtes le ſeul &
l'unique Fondateur de cette Mai-
ſon. Tout ce qui eſt ici eſt vôtre
ouvrage. C'eſt vous qui avez ren-
du celebre par vôtre abord un
lieu qui ne l'étoit que par des vols
& des meurtres ; & qui, contre la
parole de l'Evangile, avez fait une
maiſon de prieres, d'une retraite
de voleurs. Ces Cloîtres ne doi-
vent rien aux aumônes publiques,
ni les uſures ne ſont point appen-

duës à nos voutes, ni enſevelies dans leurs fondemens; & le Dieu que nous y ſervons, n'y voit que vos innocentes richeſſes, & de ſimples Filles, dont vous avez rempli ces lieux. Ainſi c'eſt à vous que ces jeunes Plantes doivent tout ce qu'elles ſont; c'eſt à vous auſſi à y donner tous vos ſoins. Quoique la grace de la vocation ſemble être ici aſſurée de toutes parts par une Clôture & des Vœux; quoique les pointes de nos grilles, comme des épines, en défendent les aproches, il n'y a que l'écorce qui ſoit couverte en nous. Cette ſeve d'Adam, qui monte imperceptiblement juſques au cœur, produit des maladies qui rongent & qui deſſechent les arbres qui promettoient le plus, ſi on ne les cultive ſans ceſſe. La vertu parmi nous reſte toûjours

entée ſur la nature & ſur la femme : l'une eſt bien foible, & l'autre bien changeante. Planter la vigne du Seigneur n'eſt pas un petit ouvrage. Il y faut donner plus d'un jour. L'Apôtre, tout grand Ouvrier qu'il fût, ne dit-il pas ; j'ai planté, Apollon a arroſé, & Dieu a donné l'accroiſſement. Paul par ſa prédication avoit planté la Foi parmi les Corinthiens. Apollon, le Diſciple zelé de ce grand Maître, continuoit par de ſimples & de frequentes exhortations à entretenir cette foi ; & la grace de Dieu ſollicitée par ſes ſoins continuels de deſcendre ſur ce peuple, ne trompoit point l'eſperance de l'Apôtre ni du Diſciple. Cet exemple ne doit-il pas régler la conduite que vous devez tenir à nôtre égard? Je ſai que vous n'êtes point oiſif; mais ſi vous travaillez,

ce n'eſt pas pour nous. Vos ſoins ſont pour des gens qui ſont à terre, & qu'une molle langueur y tient attachez ; & vous refuſez la main à des perſonnes délicates, qui chancellent, & qui combattent pour reſter debout. Vous jettez devant des pourceaux les richeſſes de l'Evangile, en parlant à des gens que le ſuc & le ſang de la terre font ſi vermeils, & que la moëlle des meilleurs bleds rendent ſi épais ; & vous negligez des Brebis innocentes & dociles qui vous ſuivroient ſur le haut des Montagnes. Pourquoi tant de peines pour des ingrats, & ne pas ſonger à vos Filles. Mais pourquoi dire ſeulement vos Filles ? Eſt-ce que je dois craindre de parler en mon nom, & dois-je emploier, pour vous toucher, d'autres prieres que les miennes ? Les Au-

guſtins, les Tertulliens, les Jerômes ont écrit à des Paules, à des Eudoxes, & à des Melanies; & quand vous liſez ces noms, quoiqu'ils ſoient ſaints, oubliez-vous celui d'Heloïſe, qui n'eſt qu'une pechereſſe? Seroit-ce un crime pour vous de m'entretenir dans l'Ecriture avec S. Jerôme? de me prêcher la Mortification avec Tertullien? de me parler de la Grace avec S. Auguſtin? Vôtre ſcience ne doit pas être un bien ſtérile & ſans fruit. En m'écrivant vous écrivez à une Epouſe. Un Sacrement a rendu ce commerce ſans ſcandale; & ſi je ne ſuis pas aſſez liée par des Vœux, qu'on peut quelquefois negliger, j'ai eu un Oncle, un barbare, dont l'inhumanité ſert maintenant de rempart à tout ce que la tendreſſe & le ſouvenir de nos plaiſirs pouroient nous

nous inſpirer. Vous n'êtes plus à craindre ; ne me fuiez point pour vaincre : vous pouvez me voir, écouter mes ſoûpirs, en être le témoin ; vous n'avez que des larmes & des paroles à me donner. Je ſuis dans un Cloître par raiſon, perſuadez-moi d'y demeurer par devotion. Vous faites tout mon mal, un autre pouroit-il le ſoulager ? Si vous vous ſouveniez (hé ! dequoi ne ſe ſouviennent point ceux qui ont aimé ?) comme je paſſois les journées à vous attendre ; comme je me dérobois à tout le monde pour vous écrire, quelles inquietudes me coûtoit un billet, juſqu'à ce qu'il fût venu entre vos mains, que de ménagemens il falloit avoir pour vous voir, & pour mettre des gens dans nôtre intrigue. Ce détail vous ſurprend, vous craignez d'en entendre la ſuite ;

mais je n'en rougis plus depuis que ma tendresse n'a plus eu de bornes pour vous. J'ai plus fait que tout cela aujourd'hui. Je me suis haïe pour vous aimer. Je suis venuë ici me perdre pour vous laisser vivre sans inquietude. Il n'y a que la vertu jointe à un amour dégagé du commerce des sens, qui puisse produire de tels effets. Le vice ne les inspira jamais, il est trop attaché au corps. Quand on aime le plaisir, on aime les vivans & non pas les morts ; & l'on cesse de brûler pour ceux qui ne sont plus en état de brûler pour nous. Mon cruel Oncle l'avoit ainsi pensé. Il s'imaginoit que, semblable aux autres femmes, j'aimois vôtre sexe plutôt que vôtre personne. Son crime a été inutile. Je vous aime, & pour me vanger de lui, je vous aimerai

toute ma vie, en continuant de vous accabler de toute ma tendresse. Si autrefois l'affection que j'ai euë pour vous n'a pas été aussi pure qu'elle est presentement ; si en ce tems l'esprit & le corps partageoient en moi le plaisir de vous aimer, (je vous l'ai dit mille fois,) j'ai toûjours été plus contente de posseder vôtre cœur que tout ce qui fait la felicité de nôtre sexe ; & dans vous l'homme n'étoit pas ce qui me flattoit le plus. Vous en devez être assez persuadé par cette repugnance que je vous témoignai pour le mariage. Quoique je connusse bien que le nom de femme étoit auguste parmi les hommes, & saint dans la Religion, je trouvois plus de charmes à porter celui de vôtre Maîtresse, parce qu'il étoit plus libre. Les chaînes du Maria-

ge, quelques honorables qu'elles ſoient, entraînent avec elles un attachement neceſſaire, dont les nœuds indiſſolubles ſemblent ravir la gloire d'aimer; & je voulois éviter la neceſſité d'aimer un homme qui peut-être ne m'aimeroit pas toûjours. Ainſi je mépriſois ce nom de femme, pour vivre heureuſe avec celui de Maîtreſſe. Ces délicateſſes d'une Fille qui vous aimoit avec tant de tendreſſe, & moins encore qu'elle ne ſouhaitoit, ne vous ſont pas échapées, puiſque vous en entretenez vôtre Ami dans cette Lettre que j'ai ſurpriſe. Vous lui diſiez ſi bien que je trouvois inſipides ces engagemens publics qui forment des nœuds que la mort ſeule peut rompre, & qui font une triſte neceſſité de la vie & de l'amour. Mais vous n'ajoûtiez pas que cent

fois je vous ai proteſté qu'il m'étoit plus doux de vivre avec Abailard comme ſa Maîtreſſe, que d'être Imperatrice avec Auguſte ; & qu'il y avoit pour moi plus de bonheur à vous obéïr, qu'à captiver legitimement le Maître de toute la terre. Les richeſſes & les grandeurs ne ſont point le charme de l'Amour. La veritable tendreſſe fait ſeparer de l'Amant tout ce qui n'eſt pas lui-même, & met à part ſa fortune, ſon rang, & ſes emplois, pour le conſiderer ſeul. Ce n'eſt pas aimer que de vouloir trouver du bien & des dignitez dans les embraſſemens tiédes d'un mari indolent. C'eſt chercher dans un mariage ſi médité, dequoi contenter ſon ambition plutôt que ſon cœur. Je veux que cet atachement mercenaire ſoit ſuivi de quelques hon-

neurs & de quelques biens ; mais je ne croirai jamais qu'on goûte ainſi les plaiſirs ſenſibles d'une douce union, ni qu'on ſente ces émotions ſecrettes & charmantes de deux cœurs qui ſe ſont long-tems cherchez pour s'unir. Ces Martirs du mariage ſoûpirent ſans ceſſe pour de meilleurs établiſſemens qu'ils croient leur être échapez. La femme voit des maris plus riches que le ſien ; le mari des femmes plus riches que la ſienne. Ces vûës intereſſées font naitre des regrets, & ces regrets la diſcorde. On veut ſe quitter, du moins on le ſouhaite. Ce deſir inquiet & dévorant eſt le vangeur de l'amour qu'on a offenſé, en croiant trouver par l'amour d'autres biens que l'amour même. S'il y a quelque aparence de felicité ici-bas, je ſuis perſua-

dée qu'on ne la trouve que dans l'aſſemblage de deux perſonnes qui s'aiment avec liberté, qu'un ſecret panchant a joint, & qu'un mérite réciproque a rendu ſatisfaits. Alors il n'y a point de vuide dans leur cœur, tout y eſt en repos, parce que tout y eſt content. Si je vous croiois auſſi perſuadé de mon merite, que je la ſuis du vôtre, je vous dirois qu'il a été un tems qu'on pouvoit vous mettre de ce nombre. Et comment n'aurois-je pas été perſuadée de vôtre merite? Quand j'en aurois voulu douter, l'eſtime univérſelle m'auroit déterminée en vôtre faveur. Y a-t-il un Païs, une Province, une Ville, qui ne vous ait ſouhaité? Vous retiriez-vous ſans qu'on vous ſuivît du cœur & des yeux? Tout le monde ſe faiſoit un plaiſir de pouvoir dire,

j'ai vû aujourd'hui Abailard. Les femmes même, malgré les loix de bien-séance qu'un monde Tiran leur a inposées, témoignoient assez qu'elles sentoient pour vous quelque chose de plus qu'une simple estime. J'en ai connu qui se louoient fort de leurs maris ; qui néanmoins étoient jalouses de mes joies, & qui marquoient assez que rien ne vous auroit été impossible auprés d'elles. Aussi qui auroit pû tenir contre vous ? Vôtre reputation, qui flatoit la vanité de nôtre sexe, vôtre air, vos manieres, ces yeux vifs, où le dedans de vôtre ame étoit admirablement dépeint ; vos entretiens, dont une simplicité facile & délicate rendoient le tour insinuant, tout en vous parloit en vôtre faveur. Bien different de ces Savans qui pour en savoir trop,

trop, n'en ſavent pas aſſez pour badiner agreablemẽt, & qui avec tout leur eſprit, ne ſauroient ſe faire aimer de bien des femmes qui en ont beaucoup moins qu'eux. Avec quelle facilité ne faiſiez-vous point des vers? Cependant ces bagatelles ſavantes, qui ne ſervoient qu'à vous délaſſer d'une étude plus ſerieuſe, faiſoient tout le plaiſir & les délices des gens du meilleur goût; & parmi eux, il n'y en a point qui ne vous juge digne de céte Roſe que vous nous avez ſi ingénieuſement expliquée. Il n'y a pas juſqu'aux moindres chanſons & juſqu'aux petites pieces que vous avez faites pour moi, qui n'ait des agrémens & des charmantes beautés à les faire durer tant qu'il y aura des Amans & des Maitreſſes. Ainſi,

on chantera pour d'autres ce que vous avez crû ne faire que pour moi ; & ces paroles naturelles & meſurées, qui étoient le têmoignage de vôtre amour dans ces petits vers, ſerviront à d'autres pour s'expliquer beaucoup mieux qu'ils n'auroient pû faire. Que ces galanteries m'ont fait de Rivales ! Combien de belles ont voulu ſe les aproprier, en faiſant ſoupçonner qu'elles étoient faites pour elles ? C'étoit un hommage que leur amour propre rendoit à leur beauté. Que j'en ai vû ſe déclarer pour vous par un ſouris, lorſqu'on leur diſoit, aprés une ſimple viſite que vous leur aviez renduë, qu'elles étoient la Silvie de vos vers ? Et d'autres par deſeſpoir m'ont reproché que je n'avois de beauté que celle que vos

vers me donnoient, ni d'autres avantages ſur elles que celui d'être aimée de vous. Le croirez-vous? Malgré le fond d'amour propre qui eſt dans toutes les femmes, je m'eſtimois hureuſe d'avoir un Amant à qui je devois toute ma beauté; & je me faiſois un plaiſir ſecret d'être ſervie par un homme qui, quand il lui plaiſoit, de ſa Maitreſſe pouvoit faire une Déeſſe. Flattée de vôtre propre gloire, je liſois avec complaiſance tout ce que vous me donniez d'attraits; & ſouvent, ſans me conſulter, je me croiois telle que vous me dépeigniez, pour pouvoir plus ſûrement vous plaire. Mais, où eſt le tems dont je parle? je pleure à preſent mon Amant, & de toutes mes joies, il ne me reſte plus qu'un ſouvenir qui

m'accable. Vous qui futes jalouſe de mon bonheur, aprenez que celui que vous m'enviez n'eſt plus ni pour vous ni pour moi. Je l'ai aimé, mon amour a fait ſon crime & cauſé ſon ſuplice. Ces foibles attraits que je poſſede l'avoient charmé. Contens l'un de l'autre, nous vivions hureux, & nous paſſions tranquillement les plus beaux de nos jours. Si ç'a été un crime de vivre ainſi, ce crime me plaît encore, & je n'ai d'autre déſeſpoir que d'être devenue innocente malgré moi. Mais que dis-je? mon malheur eſt d'avoir eû des parens injuſtes, dont la haine & la rage ont troublé le calme où nous étions. Si ces barbares euſſent rapellé leur raiſon, je ſerois preſentement en paix auprès de mon Epoux. Qu'ils furent

cruels, lorſque leur aveugle fureur preſſa un Aſſaſſin de vous ſurprendre dans le ſommeil ; Où ètoit vôtre tres-aimée Heloïſe ? Quelle joie pour moi de deffendre mon Amant ; mes cris, mes ſeuls cris auroient ſuffit pour arrêter ce bras qui vous alloit perdre. Mais où m'emporte l'excés de ma paſſion, en cet endroit l'amour eſt offenſé. Ma pudeur & mon deſeſpoir m'ôtent la parole : auſſi bien y a-t-il une éloquence à ſe taire, quand la grandeur des malheurs ne peut être exprimée : Dites-moi ſeulement pourquoi vous avez commencé à me negliger aprés ma Profeſſion, où vous ſavez que je n'ai apporté d'autre diſpoſition que celle de vos malheurs, ni d'autre conſentement que celui que vous donniez. Ecoutons le ſu-

jet de vôtre tiedeur, ou bien permettez que je vous découvre ma pensée; Ne seroit-ce point que la seule vûë du plaisir vous auroit approché de moi; & que ma tendresse qui ne vous laissoit plus rien à souhaiter, auroit ralenti vos feux? Tu as seulement plû, malhureuse, quand tu ne voulois plaire. Tu meritois des soins quand tu osois les rejeter, & de l'encens quand tu éloignois le bras qui te l'offroit. Mais depuis que ton cœur s'est laissé toucher, qu'il s'est amoli, qu'il s'est rendu; depuis que tu t'es sacrifié immolée, une fâcheuse experience m'a fait connoître qu'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, & que le comble des faveurs attiroit plutôt la froideur d'un homme que sa reconnoissance. Aussi, ce lâche

cœur s'étoit trop mal deffendu pour vous être cher long-tems. Vous l'avez pris ſans peine, vous le rendez de même. Ma conduite a contribué à vôtre éloignement. Mais ingrat, je n'y conſens pas ; & quoique je ne doive plus avoir ici de volonté, j'y ai conſervé ſecrétement celle de vouloir être aimée de vous. En prononçant mes triſtes vœux, j'avois ſur moi le dernier billet que vous m'aviez écrit, par lequel vous me proteſtiez que vous ſeriez toûjours tout à moi, & que vous ne viviez que pour m'aimer. Ainſi, je me ſuis offerte avec vous. Vous aviez mon cœur, j'avois le vôtre. Ne me redemandez rien, & ſouffrez ma paſſion comme une choſe qui eſt à vous, & dont vous ne pouvez plus vous défaire. Helas ! quelle

lâcheté de parler de la ſorte ! On ne voit ici qu'un Dieu, & je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel infidéle que vous êtes. Falloit-il tout d'un coup ne m'aimer plus ? Que ne me trompiez-vous quelque tems ? Si vous m'euſſiez donné du moins quelques foibles témoignages d'une amitié mourante, j'aurois aidé à me tromper moi-même. En vain je veux vous croire capable de quelque conſtance ; vous m'ôtez toute ſorte de moiens de vous excuſer. On veut vous voir. Si cela eſt ſi difficile, on ſe contentera de quelques lignes de vôtre main. Eſt-ce une ſi grãde peine d'écrire à ce qu'on aime ? On ne vous demande point de ces lettres que vous chargez de vôtre reputation & de vôtre ſcience. On

ne ſouhaite que de ces billets qui échapent au cœur & que la plume a peine à ſuivre, bien loin que l'eſprit ſe mêle d'y reflechir. Que je me ſuis trompée quand je vous ai crû tout à moi en prenant le voile, & en m'engageant à vivre éternellement ſous vos loix; car en faiſant profeſſion j'ai pretendu n'en point faire d'autre que d'être à vous, & je me ſuis fait volontairement une néceſſité du deſir que vous aviez de me voir enfermée! Il n'y a donc plus que la mort qui me puiſſe faire abandonner un lieu où vous m'aiez placée. Encore mes cendres y reſteront-elles pour attendre les vôtres, ou pour vous marquer plus longtems mon obéïſſance. Que ſert de cacher le ſecret de ma vocation? Vous le ſavez; ce n'eſt ni

mon zele ni ma devotion qui m'ont tranſportée dans un Cloître. Vôtre conſcience vous en eſt un têmoin trop fidéle pour oſer en diſconvenir. Oüi, la chair m'a tranſplantée ici, & non pas l'eſprit. J'y ſuis, j'y demeure, j'y reſte. Un amour malhureux & des parens cruels m'y condannent. Si je n'ai pas la continuation de vos ſoins, ſi je perds vôtre amitié, quel eſt le fruit de ma priſon? Quelle recompenſe y a-t-il à eſperer pour moi? Car les reſtes infortunez d'un peché peu hureux, & vôtre malheur particulier m'ont revetuë d'un habit chaſte, & non pas comme il le falloit ce deſir ſincere d'une veritable penitence. Ainſi, je combats & je travaille en vain. Je ſuis parmi les Epouſes d'un Dieu la ſervante d'un homme,

parmi les genereuſes eſclaves de la Croix la foible captive d'un amour humain. Je ſuis à la tête d'une Communauté Religieuſe dévoüée ſeulement à Abailard. Quel monſtre ! m'éclairez-vous, mon Dieu ? Vôtre grace me fait-elle prononcer ces paroles, ou ſi mon deſeſpoir me les arrache ? Du moins je me ſens dans le Temple de la chaſteté, couverte des cendres du feu qui vous a brûlé. Je m'y vois, je l'avoüe, comme une pechereſſe ; mais qui, bien loin d'y pleurer ſes pechez, n'y pleure que ſon Amant ; qui bien loin de deteſter ſes crimes, en ſollicite encore de nouveaux ; & qui par une foibleſſe indigne de l'état où je ſuis, rapelle ſans ceſſe la memoire de ſes actions paſſées, ne pouvant en commettre d'autres. Quel

détail ! Je me reproche mes fautes ; je vous accuſe des vôtres : pourquoi tout cela, voilée comme je ſuis ? En quel deſordre me jettez-vous ? Qu'il eſt dur de combatre toûjours pour ſon devoir contre ſon inclination ! Je ſai tres-bien ce que je dois au voile qui me couvre ; mais je ſens encore mieux ce qu'une longue habitude d'aimer peut ſur une ame ſenſible. Je ſuis vaincuë, je ſuis ſurmontée par mon penchant, mon amour jette le trouble juſqu'au fond de mon eſprit & de ma volonté. J'écoute un moment les ſentimens de pieté qui s'élevent en moi, & dans un autre, je laiſſe regner dans mon imagination tout ce que ma tendreſſe a de plus doux. Je vous dis aujourd'hui tout ce que j'avois reſolu de ne vous pas dire

hier. Je ne voulois plus vous aimer; je ſongeois que j'avois fait des vœux, que j'étois voilée, enſevelie, & comme morte. Mais du fond de mon cœur il s'éleve peu à peu un trouble, un nuage qui ſurmonte tous ces ſentimens & qui offuſque ma raiſon & ma pieté. Vous regnez dans des endroits ſi cachez & ſi imperceptibles de ce cœur, que ne puis-je vous y attaquer; & quand je ſonge à rompre les nœuds qui m'attachent à vous, je me flatte, & tous les efforts que je puis faire ne ſervent qu'à les reſſerrer davantage. Hé! par pitié, aidez à une miſerable à renoncer à ſes deſirs, à ſoi-même, & juſqu'à vous, s'il ſe peut. Si vous êtes un Amant, ſi vous êtes un Pere, ſecourez une Maitreſſe, conſolez une Fille. Ces

noms ne ſauroient-ils vous émouvoir ? Rendez-vous ou à la pitié, ou à l'amour. Si vous le faites, je vais me reconnoitre Religieuſe, ſans plus profaner ma vocation. Me voilà prête à m'humilier avec vous devant les richeſſes de la Providence de mon Dieu, qui ſe ſert de tout pour nôtre ſantification ; qui par un effet de ſa grace, purifie ce qui étoit vicieux dans ſon principe ; qui par une abondance de miſericorde inconcevable, & digne de lui ſeul, nous fait grace preſque malgré nous, & qui nous deſſille inſenſiblement lés yeux, pour nous faire entrevoir tant de bontez que nous ne voulions pas connoître. Je croiois finir, mais pendant que je ſuis en querelle avec vous, il faut que mon cœur épanche tous ſes ſoupçons

& tous ſes reproches. Ce me fut, je vous l'avouë, une choſe bien dure de voir que dans le deſſein que nous avions pris de nous donner à Dieu, vous m'engagcâtes à le faire avant que vous euſſiez pris parti vous-même. Quoi, aprehendiez-vous de voir renouveller en moi l'exemple de la femme de Lot, qui regarda derriere elle en fuiant Sodome! Si ma jeuneſſe & mon ſexe vous faiſoient craindre mon retour vers le ſiecle, ſur tout, Paris n'étant point encore ni en feu ni en cendres, mes manieres, ma fidélité, & ce cœur que vous deviez connoître, pouvoient vous guérir de toutes ſortes de ſoupçons. Cette prévoiance injuſte me toucha ſenſiblement. Quoi, diſois-je, autrefois il s'aſſuroit ſur ma ſimple parole, & il faut

à cette heure un Dieu & des Vœux pour lui répondre de moi? Quel ſujet lui ai-je donné dans tout le cours de ma vie, qui pût lui faire ſoupçonner la moindre legereté? J'aurois pû me trouver à ſes rendez-vous, & je balancerois à le ſuivre dans des Maiſons de ſainteté! Quoi, moi qui m'étois faite la victime du plaiſir pour le ſatisfaire, j'aurois refuſé d'être une holocauſte d'honneur pour lui obéïr! Le vice a-t-il donc tant de charmes pour des ames bien nées, que depuis qu'on a bu dans la coupe des pecheurs, on ne puiſſe prendre qu'à regret le calice des Saints? Ou bien, avez-vous crû vous-même être un meilleur Maître pour le vice que pour la vertu? Croiez-vous qu'il fût plus aiſé de me perſuader l'un que l'autre? Non, ce doute

doute ſeroit injurieux à tous les deux. La vertu eſt trop belle pour ne pas l'embraſſer quand vous la découvrez. Tout a des charmes pour moi, quand vous le voulez. Rien ne m'eſt affreux ni difficile où vous paroiſſez. Je ne ſuis foible que quand je ſuis ſeule, & je ne doute que lorſque vous ne m'éclairez pas. Plût à Dieu que vous fuſſiez moins abſolu ſur moi. Vous ſeriez moins négligent ſi vous aviez quelque choſe à craindre : mais que pouvez-vous craindre ? J'en ai trop fait, & c'eſt aujourd'hui qu'il faut que je triomphe de vôtre ingratitude. Lorſque nous vivions heureux, vous pouviez douter ſi c'étoit le plaiſir qui me lioit à vous plutôt que l'amitié. Mais à cette heure, le lieu d'où je vous écris en fait la déciſion.

Je vous aime ici du moins autant que dans le Siécle. Si j'euſſe aimé la volupté, lorſqu'on attenta ſur vous je n'avois que vingt ans. Quel âge : & qu'il reſtoit encore d'hommes au monde pour moi, Abailard n'y étant plus ? Cependant que fais-je, je me jette toute vive dans un Monaſtere, & je triomphe de l'amour dans un âge le plus propre à ſentir cette paſſion dans toute ſon étenduë. C'eſt à vous que je donne ces reſtes d'une beauté qui flétrit, ces nuits veuves & ces jours ſi longs que je paſſe ſans vous voir : & comme vous n'en pouvez joüir, je les reprend de vous pour les offrir à Dieu, & je lui fais un ſecond preſent de mes jours, de mon cœur & de ma vie. Je m'étés un peu trop en cet endroit, & je devois moins vous parler de vôtre malheur

& de ce que je souffre. On ternit l'éclat d'une action lorsqu'on en fait soi-même le Panegyrique. Il est vrai, mais quand on a affaire à des ingrats, on ne peut trop parler de ce qu'on a fait pour eux. Si vous étiez de ce nombre, ce reproche vous diroit bien des choses; La crainte que j'ai que vous n'en soiez m'empêche de vous le faire? Irresoluë que je suis, je m'apperçois que j'aime encore? Je ne dois neanmoins plus rien esperer. J'ai renoncé à la vie, au monde, & dépouillée de tout je sens seulement que je n'ai pas renoncé à Abailard. En perdant mon Amant, je garde avec jalousie mon Amour. Vœux, Monastere, je n'ai pas perdu l'humanité sous vos impitoiables regles. Vous ne m'avez pas fait un marbre en me changeant. Mon cœur ne s'est

point endurci en s'aprochant de vous. Je ſuis encore ſenſible à ce qui m'a touché ; & ſi je ne dois plus l'être, ſouffrez, ſans bleſſer vôtre empire, que mon Amant m'exhorte à vivre ſous vos ſeveres Loix. Vôtre joug me ſera leger, ſi ſa main le ſuporte. Vos exercices me deviendront aimables, s'il veut m'en montrer l'utilité. Retraite, Solitude, vous n'avez rien d'affreux, ſi je puis aprendre que j'aie quelque part dans ſon ſouvenir. Un cœur qui a été auſſi touché que le mien, ne ſe détermine pas ſi-tôt à l'indifference. On haït, on aime bien des fois, avant qu'on puiſſe venir à bout d'être tranquille ; & l'on ſe fait toûjours de loin quelque eſperance de n'être pas tout à fait oubliée. Oüi, Abailard, je vous conjure par ce mê-

me Dieu qui me tient ici attachée, de vous unir à moi en eſprit. Je vous conjure par ces liens que je traîne, d'en relever les poids, & de me les rendre aimables. Donnez-moi des ſaintes maximes pour l'Amour divin : aprés vous avoir quitté, je fais gloire d'être l'Epouſe d'un Dieu : mon cœur adore ce titre, & dédaigneroit tout autre. Faites-moi connoitre comment l'amour de la créature s'éleve & ſe purifie. Quand nous étions tous deux dans la mer du ſiecle, on n'entendoit que des chanſons de vôtre veine, qui aprenoient à tout le monde nos joies & nos plaiſirs. Preſentement que nous ſommes dans le Port de la grace, n'eſt-il pas juſte de parler avec moi de mon bonheur, & de m'aprendre ce qui peut l'entretenir ?

Aiez pour moi, dans l'état où je ſuis, les mêmes complaiſances que vous aviez dans le Siécle. Sans changer de cœur, changeons d'objet. En quittant nos chanſons, chantons des Hymnes. Tournons nos cœurs à Dieu, & n'aions de tranſports communs que pour ſa gloire. J'attens cela de vous. Dieu a un droit particulier ſur le cœur des grands Hommes, qu'il a pris plaiſir de former comme le vôtre. Quand il les touche il les ravit, & fait qu'ils ne parlent & ne reſpirent plus que lui. Juſqu'à ce que ce moment de grace arrive, penſez à moi. Ne m'oubliez pas. Souvenez-vous de ma tendreſſe, de ma fidélité, de ma conſtance. Aimez une Maîtreſſe, cheriſſez une Fille, une Sœur, une Epouſe. Songez que je vous ai aimé, que

je vous aime encore, que je combats pour ne vous plus aimer. Adieu. Quel mot! Quel dessein! Je frissonne, & mon cœur se revolte contre ce que je dis. Prêt à l'effacer, je finis cette grande Lettre, en vous disant, si vous voulez, (& plût à Dieu que je le pûsse,) pour jamais. Adieu.

FIN.

REPONSE

D'ABAILARD

A LA LETTRE

D'HELOÏSE.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE CHAYER.

M. DC. XCV.

AVERTISSEMENT.

POUR bien juger de cette Lettre, il faut savoir l'état où se trouvoit Abailard lors qu'il l'écrivit. Aprés la Profession d'Heloise, voulant se faire une necessité de vaincre sa passion, & fatigué d'aimer inutilement, il entra dans une Maison de S. Benoît, prit l'habit & y fit des vœux. Il y avoit six mois qu'il étoit Profés, & qu'il tâchoit d'éteindre par ses larmes les restes de sa passion : il sembloit malgré sa profession ne profiter guére de sa solitude & de sa fuite. Sa naissante vertu & sa foible pieté se trouvoient comme étouffées sous la multitude des idées qui se levoient de son cœur, comme d'un fond dont l'amour s'étoit emparé, lorsqu'il reçut une Lettre d'Heloise, qui ne servit qu'à l'embarasser davantage. Le Duc de Bretagne, dont il étoit né sujet, jaloux de la gloire de la

France, qui possedoit alors tout ce qu'il y avoit de Savans dans l'Europe, le nomma dans ce tems à l'Abaie de sainte Gildaise, pour le revendiquer par ce bienfait, & l'engager par cette marque d'estime, à venir passer le reste de ses jours dans ses Etats. Il reçut cette grace avec joie; il crut qu'en quittant la France, il y laisseroit sa passion, & qu'avec sa nouvelle dignité, il prendroit un nouvel esprit; mais il se trompa. Le Ciel permet quelquefois, pour punir nôtre vanité, que le plaisir d'un moment soit comme l'écueil & le malheur de toute nôtre vie. L'Abaie de sainte Gildaise est située sur un rocher que la mer bat de ses flots. Ce lieu si sauvage étoit propre pour nourrir un noir chagrin, ou pour faire naitre une pieté extraordinaire. Il n'y put tenir long-tems contre une si violente passion: aussi foible qu'Heloise, il est aussi à plaindre qu'elle: & s'il est le premier à gouter les douceurs

de la grace, comme il paroist par quelques-uns de ses discours, c'est par intervalle; & cet attrait n'a pas de suite. Ce n'est donc pas ici un maitre ni un Directeur pour Heloise, c'est un homme qui a aimé, qui aime encore, qui ouvre son cœur, & qui pour consoler une fille dont il est aimé, lui fait voir ce qu'il souffre, & les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle. Les grands hommes sont souvent des tableaux des plus grandes foiblesses; & c'est dans l'emportement de l'amour que la nature est la plus à plaindre, & que la volonté est la plus dereglée. C'est ainsi qu'il faut prendre le caractére d'Abailard, dans le tems qu'il a écrit cette Lettre; puisqu'il est constant qu'il a donné sur la fin de ses jours des marques d'un retour sincere & d'un parfait détachement. Mais on ne vient à être vertueux que par degrez. La grace imite la nature; c'est peu à peu qu'elle forme les Saints. Un homme

nourri de la lecture de tous les Poëtes dont l'esprit étoit rempli des idées d'un Roman qu'il avoit fait, & de celles d'une grande passion qu'une catastrofe violente venoit de rompre, ne change pas aisément de cœur & de langage. Il faut qu'il desaprenne beaucoup de choses. L'Amant qui fuit n'est pas maître de l'amour. Pour faire des vœux, on n'en est pas plus parfait: Pour être savant, en est-on plus sage? Il est au moins à remarquer que le venerable Abbé Pierre de Clugni a rendu un témoignage autentique de la longue patience de ce grand homme dans l'éxacte observation de sa Regle. Nous nous apercevons bien déja que ses expressions ne sont pas si tendres, si fortes, ni si animées que celles d'Heloïse, quoiqu'elles le soient encore trop. Je veux croire que cette difference vient de ce que la pieté commence à l'emporter sur l'amour. Quoiqu'il en soit, je puis assurer que la traduction est fidelle & conforme à la pensée de l'Auteur.

LETTRE

A HELOISE,

SA TRES-CHERE SOEUR

en JESUS-CHRIST.

ABAILARD,

SON FRERE

dans le même Jesus-Christ.

SI j'avois eû lieu de croire qu'une Lettre, qui ne s'adressoit point à vous, dût tomber entre vos mains, je me serois bien donné de garde d'y mêler la moindre chose qui eût pû

vous rappeller le ſouvenir de nos avantures paſſées. Je traçois confidemment à un ami le cours de mes diſgraces, pour le rendre moins ſenſible à une perte qu'il venoit de faire. Si par cet artifice je vous ai offenſée, je viens eſſuier des larmes que cette triſte peinture vous fait encore verſer. Je viens mêler ma douleur avec la vôtre, & repandre mon cœur devant vous. Je vais découvrir à vos yeux le trouble & le ſecret de mon ame, que ma vanité m'avoit juſques ici fait cacher au reſte du monde, & que vous m'arrachez vous-même malgré moi. Il eſt vrai qu'affligé par les malheurs que nous avons reſſenti, voiant qu'il n'y avoit plus de changement à attendre dans nos conditions, & que ces jours hureux qui nous ont ſe-

duits, étant paſſés, il ne nous reſtoit plus que le penible exercice d'en effacer de nôtre eſprit la trace profonde, je ſouhaittai trouver dans la Philoſofie & dans la Religion un remede à ma diſgrace. Je cherchai un azile pour me deffendre de l'amour: je ſuis venu juſqu'à cette triſte épreuve, que de faire des vœux, pour endurcir mon cœur. Mais qu'ai-je gagné? Si ma paſſion a été contrainte, mes idées & mes ſentimens me demeurent. J'ai beau me dire que je veux vous oublier, je ne peux y penſer ſans vous aimer encore; & c'eſt avec plaiſir que j'y penſe. Ma paſſion ne s'affoiblit pas par les retours que je fais ſur moi-même pour m'en delivrer. Le ſilence qui m'environne me la rend plus ſenſible; déſoccupé

de tout, c'eſt l'affaire de toute mon oiſiveté ; juſqu'à ce que rebuté par des efforts inutiles, je commence à me perſuader que c'eſt un ſoin ſuperflu de travailler à m'en deffaire, & que c'eſt aſſez de ſageſſe pour moi, que de ne découvrir qu'à vous mon deſordre & mes foibleſſes. Je m'éloigne de vous dans le deſſein de vous fuïr comme mon ennemie, & je cherche inceſſamment à vous retrouver dans mon eſprit & dans ma penſée. Je rappelle vôtre image dans mon ſouvenir, & dans ces inquietudes differentes, je me trahis & me contredis moi-même de la maniere la plus ſenſible. Je vous haïs, je vous aime : la honte me preſſe de tous côtés : je crains dans ce moment de vous paroitre plus indifferent que vous ne l'êtes,

& j'ai honte en même tems de découvrir mon trouble. Que nous ſommes foibles ! Si nous nous appuïons ſur la Croix de JESUS-CHRIST, aurions-nous ſi peu de courage ; & l'incertitude qui agite vôtre cœur, pour vouloir ſervir à deux maîtres, ſe feroit-il ſentir au mien ? Vous voiez quelle eſt ma confuſion, ce que je me reproche & ce que je ſouffre. La pieté me redemande pour la vertu, puiſque je n'ai rien à eſperer pour l'amour : mais l'amour a ſes droits encore dans nôtre imagination ; ſon commerce s'entretient par les plaiſirs paſſez : nôtre memoire nous tient lieu de maîtreſſe. La pieté & le devoir ne ſont pas toujours les fruits de la retraite. On aime dans les deſerts, quand la roſée du Ciel n'y tombe point, ce qu'on ne

devroit plus aimer. Les paſſions dans les hommes, irritées par la ſolitude, occupent ces regions de la mort & du ſilence ; & il eſt rare qu'on y faſſe veritablement ce qu'on y devroit faire, y aimer Dieu ſeul & le ſervir. Si j'avois toûjours eû de pareils ſentimens, je vous aurois mieux inſtruite. Vous m'appellez vôtre maitre, il eſt vrai, on vous confia à mes ſoins : je vous vis, je ne me connus plus, je m'empreſſai de vous enſeigner des ſiences vaines, il vous en couta vôtre innocence, & j'en perdis la liberté. Vôtre Oncle, à qui vous étiez chere, devint mon ennemi, & ſe vangea. Encore ſi en ceſſant de pouvoir me ſatisfaire dans ma paſſion, j'avois pu ceſſer de vous aimer ? j'aurois de quoi me conſoler dans mon

indifference. Mes ennemis m'auroient donné ce repos, qu'Origene acheta par un crime, & ce que le Ciel refusa à l'Apôtre aprés beaucoup de larmes. Que je suis à plaindre : mon malheur ne rompt pas mes chaines, ma passion s'irrite de ma foiblesse ; & le penchant que je conserve pour vous parmi tant de disgraces, me rend plus malhureux que mes maux mêmes. Je me reconnois cent fois plus coupable avec vôtre idée au milieu de mes larmes, que je ne l'etois avec Heloïse étant en liberté : sans cesse je pense en vous, sans cesse je rappelle cette journée où vous commençâtes de me donner des marques de vôtre tendresse. Dans cet état, Seigneur, si je cours me prosterner aux pieds de vos Autels, si je vous prie

d'avoir pitié de moi, pourquoi le feu de vôtre eſprit pur ne conſume-t-il pas l'holocauſte qui vous eſt preſenté ? Pourquoi laiſſez-vous recommencer le ſuplice qui m'accable ? Cet habit de Penitent dont je me ſuis revétu, ſembloit devoir intéreſſer le Ciel à me traiter plus favorablement ; mais il eſt inflexible, parce que nôtre paſſion vit encore en nous : elle eſt couverte d'une cendre trompeuſe, & ne peut s'éteindre que par une grace particuliere. Nous trompons les hommes, mais rien n'eſt couvert à Dieu. Vous dites que c'eſt pour moi que vous vivez ſous ce voile qui vous charge, pourquoi par ces mots profaner vôtre vocation ? A quoi bon irriter par un blaſphéme un Dieu jaloux ? J'eſperois qu'en m'éloignant de

vous, vous changeriez de ſentimens ; j'eſperois à mon tour, que Dieu me délivreroit du tumulte de mes ſens, & de la contradiction qui regne en moi. On meurt dans le cœur de ceux qu'on ne voit plus, comme ils meurent dans le nôtre : L'abſence eſt le tombeau de l'amour. Mais pour moi, l'abſence eſt un ſouvenir inquiet de ce que j'aime, qui m'en rapproche ſans ceſſe. Je me flattois qu'en ne vous voiant plus, vous occuperiez ma memoire, ſans troubler mon eſprit : que la Bretagne, que la Mer m'inſpireroient d'autres penſées : que mes jeûnes, que mes études vous pourroient effacer peu à peu : Mais malgré ces jeûnes ſeveres & ces études redoublées ; en dépit du climat & de deux cens lieües qui nous ſéparent, vôtre

image telle que vous me la peignez ſous vôtre Voile, confond toutes mes reſolutions. Que n'ai-je pas tenté ; J'ai armé mes propres mains contre moi ; j'ai épuiſé mes forces par des exercices continuels ; je commente S. Paul, je combats Ariſtote ; je fais tout ce que je faiſois lors que je ne vous aimois pas, en vain: rien ne me veut ſervir contre vous. N'ajoûtez pas à mes chagrins vôtre conſtance : oubliez, s'il ſe peut, vos faveurs, & le droit qu'elles vous ont acquiſes ſur moi ; ſouffrez que je ſois indifferent : j'envie le bonheur de ceux qui n'ont jamais aimé ; quel eſt leur repos ! Que les plaiſirs ont de retours amers ! Je n'en ſuis que trop perſuadé; mais pour être détrompé de l'amour, je n'en ſuis pas guéri; tandis

tandis que mes reflexions le condamnent, mon cœur se déclare pour lui. Je suis à plaindre, de ne pouvoir me défaire d'une passion que tout aide à détruire : le lieu, ma personne, mes disgraces. Je cede, sans songer que ma resistance effaceroit mes fautes passées, & me procureroit en leur place des merites & du repos. Qu'est-il besoin que vôtre éloquence se déploie pour me reprocher ma fuite & mon silence : épargnez-vous les descriptions de nos rendez-vous, & vôtre exactitude à vous y trouver : sans ces idées seditieuses, j'ai assez à souffrir. Que la Philosophie nous donneroit d'avantages sur les autres hommes, si par cette étude nous apprenions à gouverner nôtre cœur au milieu de nos passions : mais qu'on

doit être humilié quand on n'en eſt plus le maître. Combien d'efforts ? combien de rechutes? quelles agitations ? quel tems conſiderable ſe paſſe durant cette confuſion, ſans être maître de ſa raiſon, ſans joüir de ſon eſprit, de ſon cœur. Quelle importune occupation que d'aimer ; & que la vertu eſt precieuſe, même par raport à nôtre repos. Retracez-vous vos emportemens, jugez de mes folies ; contez, ſi vous le pouvez, nos ſoins, nos chagrins, nos inquietudes ; mettez à part ces choſes, & laiſſez à l'amour ce qu'il a de douceur & de plaiſir, qu'il lui en reſte peu. Et cependant, pour l'ombre de ces plaiſirs qui ont paru d'abord, on eſt ſi foible toute ſa vie, que nous ſommes forcez aujourdhui de nous écrire tout

couverts que nous ſommes de ſac & de cendre : Plus heureux cent fois, ſi par nos humiliations & par nos larmes, nous pouvions rendre nôtre pénitence aſſurée. L'amour du plaiſir ne s'arrache pas de l'ame par des efforts extraordinaires : Il a tant de Partiſans chez nous, qu'il eſt difficile de ſe plaindre à ſoi-même comme un crime. Quelle averſion aurai-je jamais de mon peché, ſi les perſonnes qui en ſont le ſujet me ſont toûjours precieuſes ? Par quel moien ſeparer d'elles cet amour que je dois déteſter? Mes larmes ſeroient-elles aſſez ameres, quand elles couleroient en abondance, pour me le rendre odieux. Il y a toûjours je ne ſçai quel goût à pleurer pour un objet aimable. On ne diſtiugue pas aſſez en pleurant, ce

qui eſt penitence ou amour- La memoire du crime, & la memoire de l'objet qui nous a enchanté, ſont bien proches pour ſe diviſer ſi-tôt : & l'amour de Dieu, quand il commence, n'aneantit pas celui de la creature. Quelles excuſes ne trouverrois-je point en vous, ſi les crimes s'excuſoient : inutils honneurs, embaraſſantes richeſſes, vous ne m'avez jamais tenté : mais ces graces, cette beauté, cet air que je vois encore, ont été cauſe de ma chute : vos premiers regards firent mes premiers crimes : vos yeux, vos diſcours penetroient juſqu'au fond de mon cœur ; & malgré la gloire & l'ambition qui l'envelopoient, & qui ſembloient le défendre, l'amour fut le maître. Dieu pour me punir, m'y abandonna. Sa Providence

a permis enſuite les changemens qui ſont arrivez. Vous n'êtes plus du monde, vous y avez renoncé ; je ſuis un Religieux, un ſolitaire, ne profiterons-nous point de l'état où nous nous trouvons ? En voulez-vous à ma pieté, elle ne fait que de naître ? Faut-il abandonner mon Couvent ? je n'y fais que d'entrer ? Sont-ce mes vœux qu'il faut abjurer, je viens de les faire entre les mains de Dieu ? Où fuirois-je ſa colere en les violant ? Laiſſez-moi trouver mon repos dans mon devoir. Qu'il eſt difficile d'en venir là. Moi ſeul dans ce Cloître, agité de mes chagrins, je paſſe des jours & des nuits ſans fermer l'œil. Mon amour devient plus cruel parmi l'heureuſe indifference de ceux qui m'environnent ; &

mon ame eſt toute à la fois penetrée de ſa douleur & de la vôtre. Quelle perte n'ai-je pas fait, quand j'enviſage vôtre conſtance ; quelles douceurs n'aurois-je point goûté. Je ne devrois pas vous avoüer ces foibleſſes, je ſens que je fais une faute. Si je vous avois montré plus de force d'eſprit, je vous aurois peut-être irritée contre moi, & vous auriez donné à vôtre dépit ce que vôtre vertu ne ſauroit obtenir. Si dans le monde j'ai rendu mes foibleſſes publiques par de petits vers & par de legéres chanſons, les antres obſcurs de cette Maiſon ne devroient-ils pas les couvrir au moins par une pieté apparente. Je ſuis encore le même : ſi j'évite le mal, je n'y fais pas le bien. Il faudroit joindre ces deux

choſes pour rendre cette demeure heureuſe. Qu'il eſt difficile, dans le trouble où je ſuis! La bienſeance, le devoir, la raiſon, qui ſur d'autres ſujets me font garder quelques meſures, ſe montrent ici inutilement. L'Evangile eſt un langage que je n'entens plus, dés qu'il combat mon attachement. Ces ſermens que j'ai fait à la face des Autels, me ſont d'un foible ſecours, quand il faut que je m'oppoſe à vous. Je n'écoute parmi tant de voix qui m'appellent à mon devoir, que le ſecret chagrin d'une paſſion deſeſperée, ſans goût pour la vertu, ſans attention pour mon état, ſans application pour l'étude, mon imagination me rranſporte ſans ceſſe où je ne devrois pas être, & ſe revolte, quand je veux l'en détourner.

Je sens une contestation éternelle de mon inclination & de mon devoir. Je ne trouve en moi qu'un Amant insensé, & plus de raison : inquiet au milieu de ce silence, agité dans la paix où nous vivons, & dans ce lieu de repos. Que cette situation est honteuse ! Ne me traitez plus, je vous prie, de Fondateur ni de grand homme ; tant de foiblesses ne s'accordent pas avec vos éloges. Je suis un miserable pecheur, qui prosterné devant mon Juge, la bouche colée à terre, mêle dans la poussiere mes soupirs avec mes larmes, dans les momens que la grace & la raison m'éclairent. En cette posture, venez me solliciter à vous aimer : venez, si vous l'osez, vétuë comme vous l'êtes, vous mettre entre Dieu & moi, & servir

ſervir de muraille de ſeparation. Venez m'ôter des penſées, des ſoûpirs, des Vœux que je ne dois qu'à lui. Soiez le ſecours des démons, & l'inſtrument de leur fureur. Que ne pouvez-vous point ſur un cœur dont vous connoiſſez le foible & les retraites ? Mais plûtôt contribuez en vous retirant, à me ſauver. Laiſſez-moi éviter ma perte ; je vous en conjure par cette amitié autrefois ſi chere, & par nos maux communs. Il y aura toûjours de l'amour à ne m'en plus témoigner. Je vous remets toutes vos promeſſes & tous vos ſermens. Soiez toute à Dieu, à qui vous vous êtes engagée, je ne m'oppoſerai point à ce deſſein : Heureux ſi je vous perds ainſi ! On verra dans ce moment un Religieux en moi, & en vous le modéle

d'une Abbesse. Dédommagez-vous par un choix si glorieux. Préparez un nouveau spectacle aux Anges & aux hommes par vôtre vertu. Humble parmi vos Filles, assiduë dans vôtre Chœur, exacte dans vôtre Régle, appliquée à la lecture, mettez à profit tout vôtre loisir. Avez-vous acheté si peu cher vôtre vocation, pour ne vouloir pas vous en servir à vous rendre heureuse? Aprés vous être laissée tromper par une doctrine fausse, & par des instructions criminelles, ne résistez pas à ces conseils que la Grace & la Religion m'inspirent. Je vous l'avoüerai, je me suis crû jusqu'ici un meilleur Maître pour inspirer le vice, que pour exciter à la vertu: Ma fausse éloquence n'a brillé que pour de faux biens: mon cœur enyvré de la volupté,

n'a eu des termes propres & touchans que pour le faire sentir. La coupe des pecheurs répand sur ses bords une douceur si trompeuse ; on se panche si naturellement pour en goûter, qu'il ne faut que l'offrir. Le Calice des Saints au contraire, se boit avec amertume ; il afflige & révolte la nature : Vous me reprochez cependant ma timidité à vous le presenter ; je souffre volontiers ces plaintes. J'admire l'impatience que vous avez témoignée de vous charger de l'habit de la Religion : Portez avec fierté ce poids sacré de cette coupe precieuse, que vous avez receuë si hardiment ; beuvez ce Calice de salut jusqu'à la lie, sans détourner des yeux incertains sur moi. Laissez-moi, en m'éloignant de vous, obéir à l'Apôtre, qui me

dit, Fuiez. Quand vous me conjurez de revenir, ſous prétexte de pieté, vôtre empreſſement m'eſt ſuſpect, & le ſentiment que j'aurois d'y répondre. Mes paroles auroient à rougir, ſi l'on peut ainſi parler, aprés l'hiſtoire de ma vie. L'Egliſe jalouſe de ſa gloire, veut qu'on apelle ſes enfans à la vertu, par la vertu même; & quand on eſt prés de Dieu par une conduite irréprochable, on eſt en droit d'y attirer les autres. Oublier Heloïſe, ne plus la voir, eſt ce que le Ciel demande d'Abailard. N'attendre rien d'Abailard, en perdre juſqu'à l'idée, eſt ce que le Ciel demande d'Heloïſe. L'oubli eſt en amour la pénitence la plus neceſſaire, & celle qui coûte le plus: Il eſt aiſé de raconter ſes fautes; combien d'indiſcrets

s'en font un ſecond plaiſir, loin de s'en accuſer avec humilité. Le ſeul moien de retourner à Dieu, eſt de négliger la créature qu'on a adorée, & d'adorer Dieu qu'on a negligé. Quelle violence ! il faut ſe la faire, & ſe ſauver par cet effort. Pour faciliter ce projet, apprenez pourquoi je vous preſſai de faire des Vœux avant que je me fuſſe engagé. Pardonnez à ma ſincerité, & au deſſein que j'ai de meriter vôtre indifference & vôtre haine; ſi je ne vous cache rien d'un détail que vous avez ſouhaité. Quand je me vis accablé de mon malheur, ma foibleſſe me rendit jaloux, de tous les hommes je me fis des rivaux; l'amour a plus de ſoupçons qu'il n'a de confiance. Je craignois beaucoup de choſes, parce que j'avois beaucoup

à m'en reprocher ; & tourmenté de la crainte de mon exemple, il me ſembloit que vôtre cœur, dans l'habitude d'aimer, ne ſeroit pas long-temps ſans prendre un nouvel engagement. Un jaloux croit aiſément les choſes les plus fâcheuſes. Je voulois me voir bien-tôt hors d'état de douter de vous. Je me preſſai de vous faire connoître qu'il étoit de la bienſeance de vous dérober aux regards envieux, que vôtre pudeur le demandoit, que nôtre amitié pouvoit l'exiger, que vôtre ſeureté le vouloit ; que vous aviez tout à craindre aprés mon châtiment, & qu'il ne vous reſtoit que l'azile d'un Couvent. Je vous fais juſtice, rien ne fut plus aiſé que de vous le perſuader. Ma jalouſie triomphoit en ſecret de vôtre

innocente facilité ; & tout triomphant que j'étois, je ne vous donnois pas à Dieu de bon cœur. Je retenois autant que je pouvois mon present, & je ne le laiſſois échaper que par le deſir que j'avois de l'ôter tout entier aux hommes. Je ne vous portois pas en Religion pour y trouver vôtre bonheur, je vous y condannois comme un barbare qui veut perdre ce qu'il ne peut emporter avec ſoi. Cependant vous écoutiez mes diſcours avec douceur, vous m'interrompiez même par quelques larmes ; & moüillée de vos pleurs, vous me preſſiez de vous marquer laquelle de ces Maiſons avoit le plus mon eſtime. Que je me ſentis ſoulagé de vous y voir enfermée ! Je reſpiray alors, & j'eus la conſolation de penſer que vous n'é-

tiez pas reſtée long-tems dans le monde aprés ma diſgrace, & que vous n'y rentreriez jamais. Cet état étoit encore douteux. Il me ſembloit qu'il n'y avoit de reſolutions éternelles pour des femmes, que celles que la neceſſité a fixées par des Vœux. Il me faloit ces Vœux & un Dieu pour caution, pour me répondre de vous. Demeures ſaintes, demeures aſſurées, aziles impenetrables, que vous m'avez ôté d'inquietudes! La Religion, la Pieté font une garde exacte autour de vos hauts murs & de vos portes heriſſées. Quel repos pour un jaloux! & que je l'attendois avec impatience. Chaque jour j'allois timidement vous exhorter à ce ſacrifice. J'admirois, ſans vous en parler, un certain éclat de beauté que je n'avois pas encore

trouvé en vous ; ſoit que ce fût la fleur d'une vertu naiſſante, ou le preſſentiment de la perte que j'allois faire. Je n'en examinay point la cauſe par deſeſpoir, je me hâtois ſeulement d'avancer vôtre Profeſſion. Je fis entrer de part dans mon crime vôtre Prieure, par une dot criminelle, dont j'achetay chez elle le droit de vôtre ſepulture. Les Profeſſes de cette Maiſon, que je pratiquois auſſi, pour avoir leurs ſuffrages, que je venois de paier, vous cachoient, par mon ordre, leurs ſcrupules & leurs chagrins. Je ne negligeois rien, ni les petites choſes, ni les grandes. Si vous euſſiez échapé à toutes nos embuſches, je ne m'étois pas engagé, je voulois avoir la liberté de vous ſuivre par tout; & mon ombre attachée à vos

pas, vous auroit jetté dans une confusion ou dans une crainte, qui auroit été pour moi une consolation sensible. Mais, graces au Ciel, vous vous resolûtes à prononcer des Vœux, je vous accompagnay avec effroy jusqu'au pied des Autels. Lors que vous y eûtes porté vôtre main, & touché la nappe sacrée, je vous entendis de mes propres oreilles prononcer distinctement ces mots tranchans, qui vous separoient d'avec tous les hommes. Je vous entendis prononcer ces paroles meurtrieres, qui coupent des deux côtez, & qui portent par tout également la mort. Jusques-là vôtre beauté, vôtre âge m'avoient semblé s'oposer à vôtre dessein, & me menacer de quelque retour. Une petite tentation ne pouvoit-elle point vous

changer ; un Demon du Midy n'étoit-il point à craindre ? A l'âge de vingt-deux ans, peut-on s'oublier entierement soi-même ? A cet âge qui est le régne de la liberté, où tout semble permis ? Le monde ne meritoit-il plus un de vos regards ? Que je vous ay fait d'injustices ! Que je vous ay donné de foiblesses ! Vous n'étiez dans mon imagination que legereté, qu'inconstance : mais une fille au bruit des flammes & de la chute de Sodome, ne pouvoit-elle point tourner la tête, & regretter quelqu'un ? J'observois vos yeux, vos mouvemens, vos démarches, tout me faisoit trembler. Vous pouvez appeller trahison, perfidie, assassinat, une conduite si interessée, & qui ne regardoit que ma propre satisfaction. Un

amour qui reſſemble ſi fort à la haine, doit irriter le dernier mépris, & exciter vôtre colere. Oüi, je veux que vous ſçachiez que dans ce moment où je fus convaincu de tout vôtre dévoüement; où je vous trouvay même la plus digne de toute ma tendreſſe & de ma reconnoiſſance, je penſay que je ne pourrois plus vous aimer; qu'il étoit tems de ceſſer de vous donner des ſoins & des marques d'amitié; que vous étiez deſormais le ſoin de Dieu, par la qualité de ſon Epouſe. Ma jalouſie sembla s'éteindre; Dieu pour rival, n'eſt point à craindre: plus tranquille que je n'avois été juſqu'ici, j'oſay lui faire des prieres, pour lui demander de vous ôter de devant mes yeux; & de vous arracher de mon cœur: mais il

n'étoit pas tems de les faire ces prieres precipitées ; j'étois de trop mauvaiſe foi devant lui pour être exaucé : lui qui voit l'abîme & le ſecret des cœurs, trouva que le mien n'étoit pas d'intelligence avec mon eſprit ; la neceſſité & le deſeſpoir étoient l'ame de mon action ; ſans y penſer j'inſultois au Ciel, bien loin de faire un veritable ſacrifice : Il rejetta ſur moi & mon offrande & ma priere, & ſa juſtice continua mon ſuplice, en m'abandonnant à l'amour. Ainſi coupable de vos Vœux, coupable de l'amour qui les a precedez, je dois être tourmenté toute ma vie. Si Dieu parloit à vôtre cœur, comme il parle à celui d'une Religieuſe dont la premiere innocence l'engage à la combler de mille douceurs, j'aurois dequoi me conſoler :

Mais nous voir tous deux les victimes d'un amour criminel, voir cet amour nous insulter, & se couvrir de nos habits même, comme d'étendarts qu'il a enlevez à la sainteté de nos Vœux, c'est ce qui me fait fremir. Est-ce un abandonnement de la part de Dieu, ou sont-ce les suites de cette longue yvresse d'un amour profane ? Pour dire que l'amour est une yvresse, un poison, il faut être éclairé de la Grace ; cependant c'est un mal qu'on aime. Mais dans cet égarement le sentiment de nôtre misere est le commencement de nôtre guerison. Qui ne sait qu'il est de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de sa misericorde, que la foiblesse même de l'homme. Lors qu'il nous laisse voir cette

foibleſſe, que nous en ſoûpirons, il eſt prêt de faire éclater ſa Toute-puiſſance pour nous en relever. Diſons pour nôtre conſolation, que ce que nous ſouffrons eſt une de ces tentations longues & terribles qui troublent quelquefois les meilleures vocations. Dieu ſait ſe prêter aux hommes, pour adoucir leur miſere, quand il eſt à propos. Il voulut, lorſque vous prîtes le voile, vous attirer par de certains mouvemens de ſa grace, & vous accoûtumer à lui. Je vis vos yeux, en me diſant adieu, s'attacher à un Crucifix: vous fûtes plus de ſix mois ſans m'écrire un billet, je ne vis durant ce long-tems perſonne de vôtre part; j'admirois ce ſilence, que je n'oſois blâmer, & que je ne pouvois imiter. Je vous écrivis, vous ne me fîtes point de

réponſe. Vôtre cœur étoit fermé, ce jardin de l'époux étoit ouvert, il s'en eſt derobé, vous êtes reſtée ſeule ; en s'éloignant de vous il vous éprouve, rapellez-le, & travaillez à le poſſeder. Il faut le ſecours d'un Dieu pour rompre nos chaînes. Nous avons trop aimé pour nous quitter de nous mêmes. Nos folies ont penetré juſques dans les les lieux les plus ſaints. Nos liaiſons ont ſcandalizé tout un Roiaume. On les lit, on s'y plaît, l'amour les a décrites comme il les a fait faire. Nous ſommes la conſolation de la mauvaiſe conduite de la jeuneſſe; qui peche aprés nous, croit moins pecher. Nous ſommes des coupables, dont la pénitence eſt tardive, mais qu'elle ſoit ſincere. Reparons autant qu'il eſt poſſible les maux que nous

nous avons faits. Et que la France, qui a été témoin de nos égaremens, s'étonne de la rigueur de nôtre pénitence. Confondons ces imitateurs de nos crimes. Prenons le parti de Dieu contre nous-mêmes, & prévenons par là ſes jugemens. Nos déreglemens paſſez demandent des larmes, de la honte, de la triſteſſe, pour être expiez. Tirons ces victimes de nôtre cœur. Rougiſſons, pleurons; ſi dans ces foibles commencemens nôtre cœur n'eſt pas entierement à vous, Seigneur, qu'il ſente au moins qu'il y doit être. Arrachez-vous, Heloïſe, aux reſtes honteux d'une paſſion qui s'eſt trop établie. Songez que la moindre de vos penſées pour un autre que pour un Dieu eſt un adultere. Si vous me voiez ici avec mon viſage decharné, l'air

ſombre, environné d'un nombre importun de Moines, que la qualité qu'on me donne de ſavant allarme, que ma maigreur offenſe, comme ſi je projettois une reforme. Que diriez vous de mes lâches ſoûpirs, & de ces inutiles larmes qui trompent ces hommes credules. Je ſuis abbatu ſous l'amour, & non pas ſous la croix; plaignez moi & vous en dégagez. Si c'eſt mon ouvrage, comme vous le dites, que vôtre vocation, ne m'en ôtez point le merite par vos inquietudes continuelles. Dites-moi que vous voulez honorer cet Habit qui vous couvre, par le plaiſir d'une retraite interieure. Craignez Dieu, pour vous défaire de vos foibleſſes. Aimez-le, ſi vous voulez avancer dans la vertu; ne vous ennuiez point dans le Cloître, C'eſt la

demeure des Saints ; embraſſez vos liens, ce ſont les chaînes de Jeſus-Chriſt, il les porte avec vous, ſi vous les portez avec reſpect. Sans être farouche d'une paſſion qui vous poſſede encore, apprenez de vôtre miſere à ſecourir la langueur de vos Sœurs, ayez compaſſion d'elles en enviſageant vos dèfauts ; & ſi quelques ſentimens trop naturels vous importunent, allez au pied du Crucifix demander miſericorde, il a des playes ouvertes, ce ſont les retraites de la Colombe ; gemiſſez auprés de ce Dieu mourant ; à la tête d'une Communauté ne ſoiez pas eſclave, & commandant à des Reines, commencez ſur vous à vous faire obeïr. Rougiſſez de la moindre revolte de vos ſens. Sachez qu'au pied des Autels on ſacrifie en bien des manie-

res aux Anges prévaricateurs, & que l'encens le plus agreable qui puiſſe leur être offert, eſt celui qui dans ces lieux redoutables brûle ſur le cœur d'une Religieuſe, quand il eſt ſenſible à la paſſion & à l'amour. Si dans le monde vôtre ame s'eſt fait une habitude & une occupation de ſa tendreſſe, n'en reſſentez deſormais que pour Jeſus-Chriſt, regretez tous les momens d'une vie que vous avez abandonnée au monde & au plaiſir. Redemandez-les moi, c'eſt un vol dont je ſuis chargé. Soiez plus hardie, venez juſqu'à me les reprocher. J'ai été vôtre Maître, ce n'a été que pour vous enſeigner le crime, vous m'appellez vôtre pere, avant cet éloge j'ai merité celui de parricide; je ſuis vôtre Frere, c'eſt par la ſocieté de nos crimes que cet avantage

m'eſt dû. On me dit vôtre mari, c'eſt aprés un ſcandal public. Si vous avez abuſé de la ſainteté de tant de noms auguſtes dans la ſuſcription de vôtre Lettre, pour flatter vôtre paſſion & me faire honneur, effacez-les pour mettre ceux de parricide, de ſcelerat, d'ennemi, qui a conſpiré contre vôtre reputation, troublé vôtre repos, ſeduit vôtre innocence. Vous periſſiez par mes ſoins, ſans un effet ſingulier de la grace, qui pour vous ſauver m'abbat au milieu de ma courſe. Voilà l'idée que vous devez avoir d'un transfuge, qui cherche à éloigner de vous l'aſſurance de ne vous voir jamais. Quand l'amour a été ſincere, que l'on a de peine à ſe déterminer à n'aimer plus ! Il eſt plus aiſé mil fois de renoncer au monde qu'à l'amour. Je l'haïs ce

monde trompeur, infidele. Je n'y penſe plus. Mais ſans ceſſe dans l'erreur mon cœur me fera ſentir la douleur de vous avoir perduë, & m'y attachera malgré toutes les lumieres de mon eſprit. Cependant quand je ſerois aſſez lâche pour me dédire de ce que vous avez lû, ne ſouffrez plus que je m'offre à vos penſées qu'avec ces dernieres couleurs. Songez que mes premiers ſoins ont été de ſéduire vôtre raiſon, que j'ai mis en doute vôtre ſalut. Vous periſſiez par moi, je periſſois avec vous. Les mêmes flots, un même naufrage nous engloutiſſoit. Nous attendions la mort indifferemment, & une même mort nous portoit avec rapidité aux mêmes ſuplices. La Providence a détourné ce coup. Que ce ſoit par un naufrage que nous arri-

vions au port, que nous importe. Il y a des perſonnes que la bonté de Dieu ne ſauve que par un malheur. Que mon ſalut ſoit le fruit de vos prieres. Que je le doive à vos larmes ou à vôtre pieté. Quelque rempli qu'on ſoit, Seigneur, de l'amour d'une de vos creatures, vôtre main ſait tirer du cœur, quand il lui plait, ces idées qui en occupent toute l'étenduë. C'eſt aimer plus véritablement Heloïſe que de la laiſſer par mon détachement & par mon ſilence dans le repos, que donnent la retraite & la vertu. Je l'ai reſolu. Cette Lettre ſera ma derniere faute. Adieu.

Si je meurs ici, j'ordonnerai que mon corps ſoit porté au Paraclet. Vous me verrez en cet état, non pour vous demander des larmes, il n'en ſera plus le

tems ; verſez-en aujourd'hui pour éteindre le feu qui me brûle : Vous me verrez alors pour fortifier votre pieté de l'horreur de ce cadavre ; & ma mort plus éloquente que moi , vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. J'eſpere que vous voudrez bien, quand vous aurez accompli le tems de vôtre vie, être inhumée auprés de moi, vos froides cendres ne ſeront pas à craindre , & mon tombeau en ſera plus riche & plus connu.

F I N.

LETTRE
SECONDE
D'HELOISE
A
ABAILARD.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE CHAYER.

M. DC. XCV.

AVERTISSEMENT.

LA premiere Lettre d'Heloïse, & la Réponse d'Abailard ont fait assez connoître qui étoient ces deux Amans. Tous ceux qui savent le commencement de leur infortune, sont touchez de leurs plaintes, & souhaitent aprendre la suite de cette Histoire : cela fait esperer que cette Lettre sera reçûë favorablement.

Heloïse paroît plus que jamais emportée par sa passion. Dans les commencemens de sa retraite au Paraclet, le vœu solennel qu'elle venoit d'y faire,

les hauts murs , les grilles d'un Couvent inaccessible , l'éloignement d'Abailard , & sur tout la cruauté de Fulbert avoit, en l'accablant , fait taire son amour. Elle reçoit une Lettre d'Abailard , ce feu devient plus ardent que jamais. Irritee par les obstacles que la fortune a mis à son bonheur , elle ne garde plus aucune mesure dans cette seconde Lettre. Elle se plaint de l'état malheureux où elle est. Ce n'est plus une Religieuse timide qui combat un panchant dangereux , c'est une Amante éperdüe qui dit tout ce qu'un amour violent lui inspire. Elle s'abandonne à ses

transſports , & fait quelque-fois des retours ſur elle-même. Ingenieuſe dans l'une & dans l'autre , elle repete quelquefois des choſes qu'elle a déja dites dans ſa premiere Lettre. Il eſt pardonnable à ceux qui ont bien aimé de redire ce qui les a le plus vivement touchez , & on ne doit pas me blâmer d'avoir fait une Traduction fidelle.

Quelques ſentimens qu'Heloïſe faſſe ici paroitre , il eſt certain qu'enfin elle fit une penitence ſincere de ſes fautes paſſées. Ce qu'elle craignoit ſi fort arriva , elle eut le malheur de ſurvivre à Abailard : mais

aiant épuré toutes ses pensées; si elle conserva le souvenir de son Amant, ce fut dans les prieres qu'elle faisoit incessamment au Ciel. Plusieurs Auteurs dignes de foi ont porté ce témoignage. Je pourrois citer ce qu'ils en ont dit, mais je crains d'ennuier le Lecteur.



LETTRE SECONDE

A

ABAILARD,

SON BIEN-AIME'
en JESUS-CHRIST.

HELOISE,

SA BIEN-AIME'E
dans le même Jesus-Christ.



'Ai lû avec empressement la Lettre qu'on m'a renduë de vôtre part : j'esperois, malgré tout mon malheur, n'y trouver que des sujets de consolation : Mais que les Amans

ſont ingenieux à s'affliger ! Jugez de la délicateſſe & de la force de mon amour, par ce qui cauſe le trouble & la douleur de mon ame. L'inſcription de vôtre Lettre m'a allarmée. Pourquoi, en me l'adreſſant, avez-vous placé le nom d'Heloïſe avant celui d'Abailard ? Pourquoi cette diſtinction injuſte & cruelle ? C'eſt vôtre nom, c'eſt le nom d'un pere & d'un époux que mes regards curieux vouloient trouver : Je ne cherchois pas le mien, je voudrois l'oublier, comme la cauſe de vôtre infortune. Les loix de la bien-ſeance, la qualité de Maître & de Directeur que vous avez ſur moi, s'opoſera à ces manieres reſpectueuſes, & l'amour vous commande de les bannir : vous ne le ſavez que trop. Eſt-ce ainſi

que vous m'écriviez avant que la fortune jalouſe eût traverſé mon bonheur ? Je le vois, vôtre cœur m'échape, vous avancez dans le chemin de la pieté plus que je ne voudrois, vous faites de trop grands progrés. Helas ! je ſuis trop foible pour vous ſuivre : daignez au moins m'attendre & m'animer par vos conſeils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner ? Cette crainte penetre mon cœur : Mais les préſages affreux que vous ſemblez me donner de vôtre mort, la peinture que vous faites ſur la fin de vôtre Lettre, me met hors de moi-même. Ah, cruel Abailard, vous deviez arrêter mes larmes, & vous les faites couler : vous deviez calmer l'agitation de mon cœur, & vous y jettez le deſeſpoir. Vous voulez qu'aprés

vôtre mort je prenne ſoin de vos cendres, & que je vous rende les derniers devoirs: helas, dans quel eſprit avez-vous conçû ces triſtes penſées, & comment avez-vous pû nous les tracer? La crainte de me cauſer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main? Vous ne ſongiez pas, ſans doute, à tous les tourmens où vous m'alliez livrer? Le Ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé ſur moi, ne me haït pas aſſez pour me laiſſer vivre un moment aprés vous avoir perdu: voudroit-il en me conſervant la vie, me faire mourir mille fois? Le jour ſans mon cher Abailard, m'eſt un ſuplice inſuportable, & la mort me paroît un bien, pourvû qu'elle m'uniſſe avec lui. Si le Ciel exauce les vœux que nous fai-

ſons inceſſamment pour vous, vos jours ſeront conſervez, vous nous enfermerez dans le tombeau. Quoi, n'eſt-ce pas à vous à nous reſoudre par vos touchantes exhortations, à ce grand & penible trajet, qui doit effraier les plus fermes courages ? N'eſt-ce pas à vous à recevoir nos derniers ſoûpirs, à prendre ſoin de nos funerailles, à rendre compte de nos mœurs & de nôtre foi ? Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu, & conduire à lui par la ferveur & le merite de ſes prieres, ces ames que vous avez attachées à ſon culte par des nœuds ſolennels ? Nous attendons de vôtre charité paternelle ces pieux devoirs ; vous ſerez libre aprés cela des inquietudes que nous vous cauſons, vous quit-

terez la vie avec moins de peine, lorſque le Seigneur voudra vous apeller à lui. Content de vôtre ouvrage, & aſſuré de nôtre bonheur, alors vous pourez nous ſuivre. Mais juſques-là, ceſſez, je vous conjure, de nous écrire des choſes ſi terribles. Ne ſommes-nous pas aſſez malheureuſes ? Faut-il que vous augmentiez nôtre infortune ? Nôtre vie n'eſt plus qu'une langueur, voulez-vous nous l'arracher ? Nos diſgraces preſentes nous occupent ſans ceſſe, eſt-il neceſſaire de chercher dans l'avenir des ſujets d'affliction ? Que les hommes, dit Seneque, ont peu de raiſon, de rendre des maux éloignez, preſens à leur memoire, & de chercher même avant la mort, à perdre la vie. Lorſque vous aurez ici bas fini vôtre carriere,

vous voulez que vôtre corps ſoit porté au Paraclet, afin que toûjours expoſé à nos yeux, vous ne ſortiez jamais de nôtre eſprit, & que vôtre cadavre fortifie nôtre pieté, & anime nos prieres. Nous avez-vous cruës capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs, & de perdre le ſouvenir de vos bien-faits ? Quel tems trouverons-nous pour ces prieres que vous nous demandez ? Helas, je ſerai alors en proie à d'autres ſoins. Un malheur ſi funeſte me permettra-t-il un moment de tranquilité ? Ma raiſon affoiblie reſiſtera-t-elle à de ſi fortes attaques ? lorſqu'éperduë & furieuſe, & d'un eſprit ſoûlevé, ſi je l'oſe dire, contre Dieu même, je le fléchirai moins par mes prieres, que je ne l'irriterai par mes

cris & par mes reproches. Mais comment prier ? helas, miserable que je ſuis, pourai-je ſuffire à ma douleur. Je m'empreſſerai plus à vous ſuivre qu'à vous rendre les triſtes honneurs de la ſepulture. C'eſt pour vous, c'eſt pour Abailard, que j'ai reſolu de vivre : ſi vous m'êtes ravi, que ferai-je de ces jours infortunez ? Ah, que je ſerois à plaindre, ſi le Ciel, par une pitié cruelle, me conſervoit juſqu'à ce funeſte moment ! Quand je ſonge à cette ſeparation, j'éprouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrois-je, grand Dieu ! ſi j'étois condannée à voir vôtre preſſentiment juſtifié ? Ceſſez donc, ceſſez de porter dans mon ame des atteintes ſi douloureuſes : ſi ce n'eſt par amour, que ce ſoit au moins par un

motif de vôtre pitié. Vous voulez que je me donne à mes devoirs, vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me ſuis conſacrée ; & comment puis-je le faire, tandis que vous m'annoncez des choſes qui occupent nuit & jour toutes mes penſées ? Lorſqu'un malheur nous menace, & qu'il eſt impoſſible de le détourner, pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile, & plus rigoureuſe que les maux mêmes que nous craignons ? Que n'imitons-nous un fameux Poëte, qui faiſoit cette priere à ſes Dieux.

Si de quelques malheurs ma vie
eſt menacée,
Grands Dieux, ſans differer, faites-les moi ſentir.
On doit, pour vivre heureux, bannir de ſa penſée

Les maux dont on voudroit en vain ſe garantir.
D'un avenir fâcheux, la triſte prévoiance,
Nous fait, avant le tems, reſſentir ſa rigueur;
Qu'il me ſoit donc permis de vivre ſans fraieur,
En me flatant toûjours d'une douce eſperance.

Mais de quelle eſperance me pourois-je flater aprés vous avoir perdu : Qui pouroit m'arréter ſur la terre, aprés que la mort m'auroit enlevé tout ce qui m'y attache ? J'ai renoncé ſans peine à tous les enchantemens de la vie, je ne garde que mon amour, je ne me reſerve que le plaiſir ſecret de penſer ſans ceſſe à vous, & de ſavoir que vous vivez ; quoique, helas ! vous ne viviez plus pour moi; quoi-

quoique je n'oſe me flatter de joüir encore de vôtre veuë. Ah, ſans doute, c'eſt le plus grand de mes maux. Fortune impitoiable, m'as-tu aſſez perſecutée ? Tu ne me laiſſes pas reſpirer. Tu as épuiſé contre moi tous tes traits, tu n'en as plus qui te faſſent craindre du reſte des hommes. Tu t'es laſſée à me tourmenter, les autres n'ont plus lieu d'aprehender ton couroux. Mais que te ſerviroit-il d'avoir contre moi des armes ? le grand nombre des bleſſures dont tu m'as couverte, ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis-je te contraindre à vouloir me donner la mort ? Tu crains, cruel, parmi tous les tourmens dont tu m'accables, tu crains qu'un promt trépas ne me délivre. Tu me conſerves

la vie, & tu ne ceſſes pas de me faire à tous momens mourir. Cher Abailard, plaignez mon deſeſpoir. Vit-on jamais rien de ſi malheureux que moi? Plus vous m'avez élevée au deſſus des autres femmes, qui m'envioient vôtre tendreſſe, & plus je ſuis ſenſible à la perte de vôtre cœur. Je ne ſuis montée au faiſte du bonheur que pour éprouver une chûte plus terrible. Rien ne pouvoit autrefois ſe comparer à mes plaiſirs, rien ne ſauroit à preſent égaler mes peines. Ma gloire faiſoit mille jalouſes, mon malheur excite la compaſſion de tous ceux qui me voient. La fortune pour moi a toûjours été d'un excés à un autre. Elle m'a comblée de ſes plus charmantes faveurs, afin de m'accabler de ſes diſgraces les plus

grandes. Ingenieuſe à me tourmenter, elle vouloit que le ſouvenir des biens que j'aurois perdus, fût la ſource inépuiſable de mes larmes ; que l'amour que j'avois pour ſes preſens fût, quand elle m'en auroit privée, tout le ſujet de ma douleur. Enfin elle n'a que trop bien réüſſi ; la triſteſſe dont je me vois accablée eſt auſſi amere, que je trouvois délicieux les tranſports qui m'avoient charmée. Mais ce qui m'irrite davantage, nous avons commencé d'être malheureux dans un tems où nous ſemblions moins le meriter. Tandis que nous nous ſommes livrez l'un & l'autre au panchant d'un amour criminel, rien ne s'eſt opoſé à nos coupables delices. Si quelquefois la crainte des jaloux venoit

nous troubler dans nòs amoureux larcins, elle ne ſervoit qu'à donner un nouveau charme à nos plaiſirs. A peine avons-nous retranché ce qu'il y avoit d'illegitime dans nôtre paſſion, à peine avons-nous cherché dans le mariage un azyle contre les remords qui auroient pû nous ſuivre, que toute la colere du Ciel eſt tombée ſur nous. Mais de quel ſuplice avez-vous été puni ? Le ſeul ſouvenir me fait fremir. Un époux outragé & jaloux de ſes droits, peut-il faire ſouffrir un plus rude tourment à un temeraire qui détruit la fidelité dûë au mariage : Hé, quel droit un Oncle cruel pouvoit-il avoir ſur vous ? Nous nous étions engagez l'un à l'autre au pié des Autels, cela ſeul devoit vous mettre à couvert de

la fureur de vos ennemis. Faut-il qu'un épouſe ait attiré ſur vous un châtiment qui ne doit tomber que ſur un Amant adultere? encore étions-nous ſeparez. Occupé à vos éxercices, vous découvriez à une troupe ſavante & curieuſe de vous entendre, des miſteres que les plus grands genies n'avoient pû penetrer; & moi contente d'obeïr à ce que vous deſiriez, je m'étois retirée dans un Cloitre. J'y paſſois les journées entieres à penſer à vous, & quelquefois à mediter ſur des lectures ſaintes que je tâchois de faire. C'eſt dans ce tems même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malhureux. Vous expiâtes un crime qui nous étoit commun. Vous fûtes ſeul puni, & nous

étions tous les deux coupables. Celui qui l'étoit le moins fut l'objet de toute la vangeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter contre vos aſſaſſins ? C'eſt moi malhureuſe, c'eſt moi qui vous ai perdu. Je ſuis l'origine de vos malheurs. Ah Dieu ! devois-je naître pour être la cauſe d'un évenement ſi tragique. Qu'il eſt dangereux à un grand homme de ſe laiſſer charmer par nôtre ſéxe ! Il devroit dés l'enfance ſe former un cœur inſenſible à tous nos attraits pernicieux. Ecoute, mon fils (diſoit autrefois le plus ſage des hommes) ecoute & retiens mes leçons : ſi quelque beauté par ſes regards, cherche à te ſeduire, ne te laiſſe point entrainer à un penchant trop fâ-

cheux. Rejette le poiſon qu'elle te preſente, & ne ſuis pas les ſentiers qu'elle te montre. Sa maiſon eſt la porte de la perdition & de la mort. J'ai longtems examiné toutes choſes, & j'ai trouvé que la mort même eſt un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'eſt l'écueil de vôtre liberté, c'eſt un lien fatal qui nous attache & dont on ne peut jamais s'affranchir. C'eſt une femme qui a precipité le premier des hommes de l'état glorieux où Dieu l'avoit formé. Celle qui avoit été creée afin de partager ſon bonheur, fut la ſeule cauſe de toute ſa ruine. Samſon, que ta gloire ſeroit éclatante ſi ton cœur avoit eû autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il

en avoit contre les armes des Philiſtins ; vainqueur de leurs armées nombreuſes, une femme te deſarme & te trahit. Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis, tu es privé de ces yeux qui avoient laiſſé entrer l'amour dans ton ame, confus & ſans aucune eſperance, tu meurs avec la ſeule conſolation de pouvoir enveloper tes ennemis dans ta ruine. C'eſt pour plaire à des femmes que Salomon perd le ſoin de plaire à Dieu. Ce Roi dont on venoit de tous côtés admirer la ſageſſe, que le Seigneur avoit choiſi pour bâtir ſon Temple, abandonne le culte des Autels dont il s'étoit montré le deffenſeur, & porte ſa folie juſqu'à encenſer des Idoles. Job n'eût point de plus cruel ennemi que ſa propre

propre femme, quels aſſauts ne lui falut-il pas ſoutenir? L'eſprit de tentation qui s'étoit declaré ſon perſecuteur ſe ſervit d'une femme pour ébranler ſa conſtance; & c'eſt ce même eſprit qui ſe ſert d'Heloïſe pour perdre Abailard. Tout ce qui me reſte, c'eſt la foible conſolation de n'être point la cauſe volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi, c'eſt ma fidelité & mon amour qui vous ont été funeſtes. Si je ſuis criminelle de vous avoir aimé trop conſtamment, je ne ſaurois jamais me repentir de mon crime. Il eſt vrai, je me ſuis trop livrée aux douces erreurs que ma paſſion naiſſante me faiſoit faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu; j'ai par là mérité les

peines que je reſſens. Mes coupables tranſports ne pouvoient avoir qu'une fin malhureuſe & tragique. Sitôt que je fus perſuadée de vôtre amour, helas, je ne differai gueres à croire vos proteſtations. Il m'étoit trop glorieux d'être aimée d'Abailard, & je ſouhaitois trop ardemment cet avantage pour vouloir en douter un moment. Je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendreſſe. Je ne me fis point un rempart d'une ſevere fierté & d'une raiſon importune. Ces tirans de nos plaiſirs qui captivent nôtre ſexe ne firent qu'une foible & inutile reſiſtance. Je ſacrifiai tout à mon amour, & je fis ceder au deſir de rendre hureux le plus galant & le plus ſavant de tous les hommes. Si

quelque confideration avoit pû m'arrêter, ah fans doute ç'auroit été l'interêt de mon amour. Je craignois que n'aiant plus rien à defirer, vôtre paffion ne devint languiffante, & que vous ne cherchaffiez ailleurs le contentement que donne une nouvelle conquefte. Mais il vous fut facile de me guérir d'un fcrupule que j'avois malgré moi. Je devois prévoir des malheurs plus certains, je devois prévoir que l'idée qui me refteroit de mes plaifirs feroit contraire au repos de ma vie. Que je ferois hureufe de pouvoir effacer par mes larmes le fouvenir qui me refte de ces plaifirs, & que je me plais à conferver. Je veux faire au moins quelque effort genereux fur moi-même. Je veux, en

étouffant dans mon cœur les desirs qu'une nature fragile y fera naître, éxercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir. Je tâcherai par là de vous satisfaire, si je ne satisfais pas à un Dieu irrité. Car enfin je vous decouvre l'état pitoiable où je suis, mon repentir pourroit-il le désarmer, j'ose à tout moment l'accuser de cruauté, de vous avoir livré aux embuches qu'on vous avoit preparées. Mes murmures allument le feu de sa colere, au lieu que je devrois songer à l'éteindre. Ce n'est pas assez pour expier un crime que d'en suporter la peine; tout ce qu'on souffre n'est compté pour rien, si les passions sont encore vivantes, & si le cœur brûle des mêmes de-

tirs. Il eſt facile d'avoüer la foibleſſe & de s'en punir, mais qu'il faut ſe faire de violence pour oublier des plaiſirs qu'une douce habitude a rendu maîtres abſolus de nôtre eſprit ! Combien voions-nous de perſonnes qui font ouvertement l'aveu de leurs fautes, mais qui loin de les pleurer, ont un nouveau plaiſir à les dire. L'amertume du cœur doit ſuivre l'aveu de la bouche, c'eſt ce qui ſe rencontre rarement ? Pour moi qui ai trouvé tant de plaiſir à vous aimer, je ſens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté, ni ceſſer d'en joüir autant qu'il m'eſt poſſible, en les rapellant dans ma memoire. Quelques efforts que je faſſe, de quelque côté que

je me tourne, une chere idée me ſuit, tout retrace à mes yeux & à mon eſprit ce que je devrois oublier. Pendant le calme de la nuit où mon cœur devroit être tranquille, au milieu du ſommeil qui ſuſpend les plus grandes inquietudes, je ne ſaurois éviter les illuſions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abailard. Je le vois, je l'entens & je lui parle. Charmez l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la Philoſofie pour nous entretenir plus agreablement de nôtre paſſion. Quelque fois auſſi je m'imagine être têmoin de l'entrepriſe ſanglante de vos ennemis, je m'opoſe à leur fureur, je remplis nôtre apartement de cris effroiables, & dans ce tems

je me réveille toute noiée de mes larmes. Dans les lieux les plus ſaints, juſques au pié des Autels, je porte le ſouvenir criminel de nos plaiſirs paſſez, j'en fais toute mon occupation; & loin de gemir de m'être laiſſée ſeduire, je ſoûpire de les avoir perdus. Je me ſouviens, eſt-il quelque choſe qui échape à ceux qui aiment, du moment & du lieu où vous me déclarâtes pour la premiere fois vôtre tendreſſe, où vous me jurâtes de m'aimer juſqu'à la mort. Vos paroles, vos ſermens, tout eſt gravé dans mon eſprit. On voit dans mes diſcours le trouble qui m'agite; mes ſoûpirs me trahiſſent, & vôtre nom m'échape à tous momens. Dans cét état, mon Dieu, que n'avez-vous com-

paſſion de ma foibleſſe , que ne me fortifiez-vous de vôtre grace ? Vous êtes heureux , Abailard , cetre grace vous a prévenu. Vôtre malheur vous a fait trouver le repos. Le ſuplice que vôtre corps a ſouffert , a gueri les plaies mortelles de vôtre ame. La tempête vous a conduit dans le port ; & Dieu qui ſembloit apeſantir ſa main ſur vous , ne cherchoit qu'à vous ſecourir : c'eſt un Pere qui châtie , & non pas un ennemi qui ſe vange. C'eſt un ſage Medecin qui vous fait ſouffrir , afin de vous conſerver la vie. Je ſuis plus à plaindre que vous , j'ai mille paſſions à combattre ; il me faut reſiſter à ces feux que l'amour allume dans un jeune cœur. Nôtre ſexe n'eſt que foibleſſe ; j'ai d'au-

d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît : j'aime le peril qui me menace, comment pourois-je n'y pas ſuccomber. Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces Filles que vous avez confiées à mes ſoins ; toutes celles qui m'environnent, admirent ma vertu : mais ſi leurs yeux penetroient juſques dans mon cœur, que n'y découvriroient-il pas ? Mes paſſions y ſont revoltées ; je commande aux autres, & je ne peux me commander à moi-même. Je n'ai qu'un faux dehors, & cette vertu en aparence, eſt un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de loüanges, mais je ſuis condannable aux yeux penetrans d'un Dieu, à qui rien

n'eſt caché ; & qui lit dans les replis les plus ſecrets d'une ame. Je ne peux me dérober à ſa connoiſſance ; c'eſt encore beaucoup pour moi, de couvrir mes foibleſſes d'une pieté aparente. Cette feinte penible eſt en quelque façon loüable. Je ne cauſe point de ſcandale aux gens du ſiecle, ſi ſuſceptibles des mauvaiſes impreſſions ; je n'alarme point la vertu de ces foibles Colombes dont j'ai la conduite ; le cœur plein de l'amour des hommes, je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu : charmée de la pompe & des plaiſirs du monde, je tâche à leur découvrir qu'il n'eſt que tromperie & que vanité. J'ai aſſez de force pour leur cacher mon panchant, & je regarde cela en moi comme

un effet puiſſant de la grace. Si elle ne me porte pas à embraſſer la vertu, au moins elle m'empêche de commettre le mal. C'eſt en vain cependant qu'on voudroit ſeparer ces deux choſes : on eſt coupable, ſi l'on ne merite pas ; & on s'éloigne de la vertu, ſi l'on ceſſe d'en aprocher. Encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu ſeul. Helas ! que puis-je donc eſperer ? je l'avouë, à ma confuſion, je crains plus d'offenſer un homme, que d'irriter un Dieu. Je n'ai de ſoin que celui de vous croire. Oüi, c'eſt vôtre commandement, & non pas, comme on le penſe, une vocation ſincere qui m'a enfermée dans ces demeures de la penitence. J'ai cherché à procurer vôtre

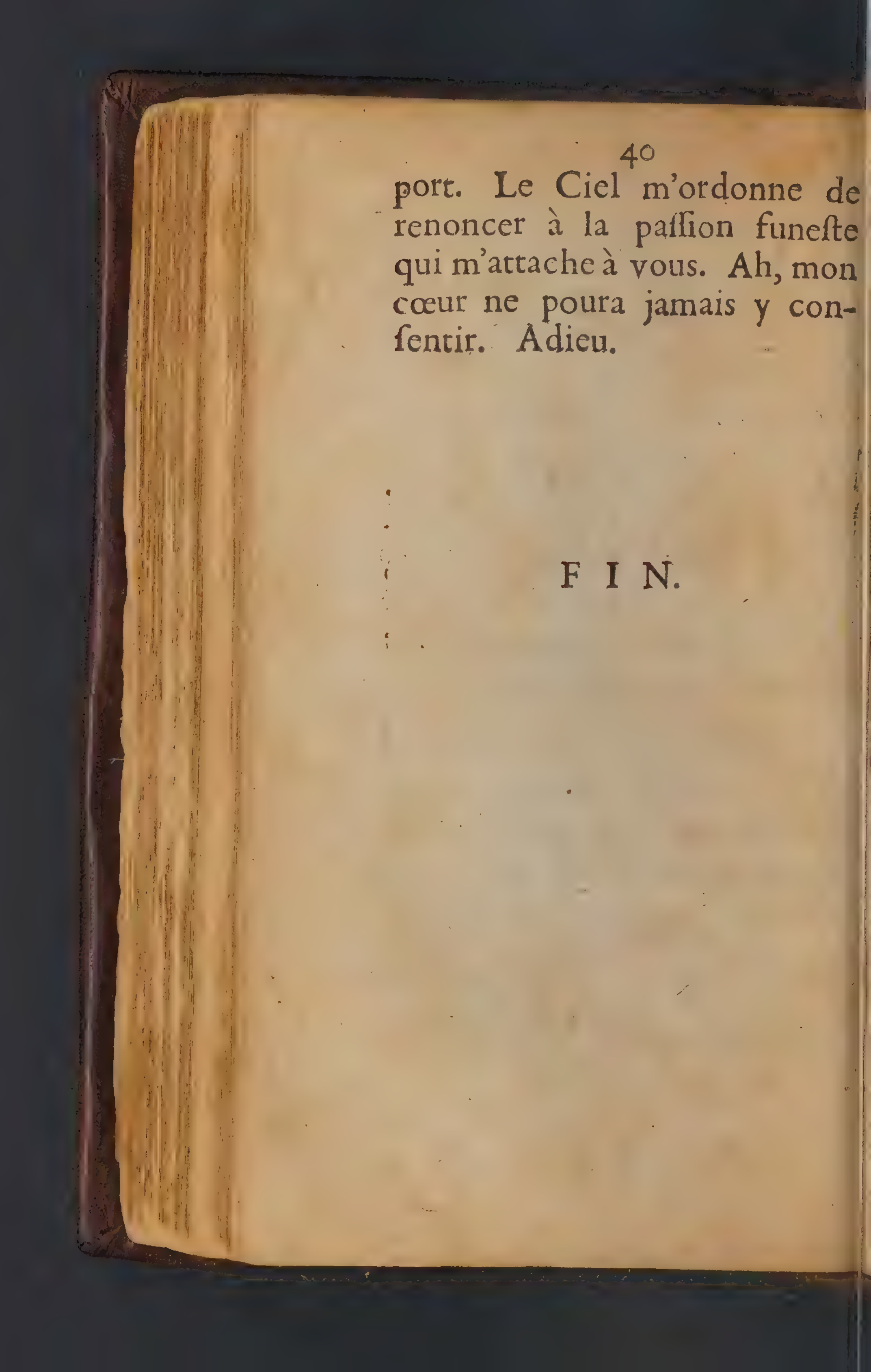
repos, & non pas à me ſanctifier. Quel eſt mon malheur? Je m'arrache à tout ce qui me pouvoit plaire, je m'enſevelis toute vivante, j'exerce ſur moi des jeûnes & des cruautez que des loix ſeveres m'impoſent, je ne me nouris que de pleurs & d'inquietudes, & cependant je ne merite aucune recompenſe des maux que je ſouffre. Ma fauſſe pieté vous a long-tems trompé auſſi bien que les autres: Vous m'avez cruë tranquile, & j'étois plus agitée que jamais. Vous vous êtes perſuadé que j'étois attachée à mes devoirs, & je n'avois d'autre occupation que celle que l'amour me donnoit. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prieres, c'eſt de vous que je les dois at-

attendre. Ne préſumez point trop de ma vertu & de ma gueriſon. Je ſuis chancelante, c'eſt à vous à me raffermir par vos prieres : je ſuis encore foible, vous devez me ſoûtenir & me conduire par vos conſeils. Quel ſujet avez-vous de me loüer ? La loüange eſt ſouvent nuiſible à celui à qui on la donne. Une vanité ſecrete s'éleve du cœur, nous aveugle, & nous cache des plaies mal gueries. Un ſeducteur nous flatte & cherche même à nous perdre. Un ami ſincere ne nous déguiſe rien ; & loin de paſſer legerement la main ſur le mal, il nous le fait ſentir vivement en y apportant le remede. Que n'agiſſez-vous de la ſorte avec moi ? voulez-vous paſſer pour

un flateur injuſte & dangereux, ou, ſi vous voiez en moi quelque choſe de louable, ne craignez-vous pas que la vanité qui eſt ſi naturelle à tous les hommes ne l'efface? Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines aparences, elle ſe trouve dans les reprouvez auſſi bien que dans les élûs. L'adreſſe d'un impoſteur habile ſait bien s'en parer, & ſe fait ſouvent plus admirer que le zele véritable des plus grands Saints. Le cœur de l'homme eſt un labirinte dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées. Vos loüanges me ſont dautant plus dangereuſes que j'aime celui qui me les donne. Plus je deſire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous m'attribuez de merite.

Ah, ſongez plûtôt à ſoutenir mes foibleſſes par des remontrances ſalutaires. Aiez plus de crainte que de confiance de mon ſalut, & ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que nôtre foibleſſe, & que celui-là ſera couronné qui aura combatu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le peril. Il eſt plus ſûr de ſe deffendre que de livrer le combat. Il y a pluſieurs degrez dans la gloire, je ne ſouhaite point les plus éclatantes, je les laiſſe à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire. Heureuſe ſi je puis m'échaper du naufrage, & arriver enfin au

port. Le Ciel m'ordonne de renoncer à la paſſion funeſte qui m'attache à vous. Ah, mon cœur ne poura jamais y conſentir. Adieu.



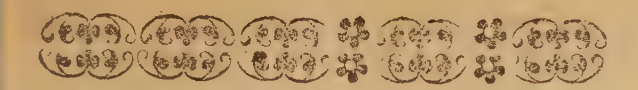
FIN.

LETTRE TROISIEME D'HELOÏSE A ABAILARD.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE CHAYER.

M. DC. XCV.



AVERTISSEMENT.

C'Est une choſe ſurprenante que la paſſion d'Heloïſe pour Abailard. Le tems n'en put jamais diminuer la vivacité. Heloïſe eut une grande maladie pendant ſon ſejour au Paraclet. A peine eut-elle recouvré ſa ſanté qu'elle écrivit à Abailard

cette Lettre ; il ſemble qu'elle ſe ſoit détachée de lui, & qu'elle ait pris une ferme reſolution de ne ſonger qu'à faire péniten-ce, elle laiſſe pourtant voir des mouvemens qui font douter ſi la grace a triom-fé de ſa paſſion.



LETTRE TROISIE'ME D'HELOISE A ABAILARD.



CHer Abailard, vous attendez peut-être que je vous reproche vôtre negligence. Vous n'avez point fait reponſe à ma derniere Lettre, & j'en rends graces au Ciel: dans l'état où je me trouve, c'eſt un bien pour moi de vous vous voir inſenſible à la funeſte

paſſion qui m'attachoit à vous: car enfin, Abailard, vous avez perdu pour jamais Heloïſe. Malgré tous les ſermens que je vous ai fait, de ne ſonger qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma penſée, je vous ai oublié; vous ne ferez plus ma felicité, delicieuſe idée d'un Amant que j'adorois! Chere image d'Abailard, qui me ſuiviez partout, je ne veux plus me ſouvenir de vous. Merite éclatant d'un homme, qui eſt malgré ſes ennemis l'admiration de ſon ſiécle! Plaiſirs enchanteurs auſquels Heloïſe ſe livroit ſans reſerve, vous faites le tourment de ma memoire. Abailard je vous avouë, ſans rougir, mon infidelité. Que mon inconſtance apprenne à l'univers qu'on ne doit pas

conter ſur les promeſſes des hommes, ils ſont tous ſujets au changement. Vous vous troublez Abailard! Cette nouvelle ſans doute vous ſurprend, vous ne pouvez vous imaginer qu'Héloïſe ſoit infidelle. Elle étoit prévenuë pour vous d'un panchant ſi fort, que vous ne pouvez comprendre comment le tems l'a pû détruire. Sortez de vôtre erreur, je vais vous reveler ma perfidie, & au lieu de me la reprocher, je ſuis perſuadée que vous en verſerez des larmes de joïe. Quand je vous aurai nommé le Rival qui vous a ravi mon cœur, vous louërez mon inconſtance, & vous prierez le Rival de la vouloir fixer. Vous devez juger par là que c'eſt Dieu qui vous enleve Heloïſe. Oüy, mon cher Abailard,

c'eſt lui qui rend à mon eſprit la tranquillité qu'un vif ſouvenir de nos malheurs paſſez ne me permettoit point de goûter. Juſte Ciel ! quel autre Rival pouvoit m'arracher à vous ; avez vous ſoupçonné qu'un mortel pouvoit vous avoir effacé de mon cœur ; avez-vous eſté aſſez injuſte pour me croire capable de ſacrifier le vertueux & le ſavant Abailard à un autre que Dieu. Non, je me flate que vous m'avez rendu juſtice. Je ne doute pas que vous ne ſouhaitiez d'apprendre de quel moien Dieu s'eſt ſervi pour me toucher. Je vais vous le dire. Admirez les ſecrets reſſors de ſa Providence. Quelques jours aprés vous avoir envoié ma derniere Lettre, je tombai dans une dangereuſe maladie, les

Medecins m'abbandonnerent, & je crus ma mort certaine. Ce fut alors, vous le dirai-je, que ma paſſion, que j'avois crû innocente, me parut criminelle; ma memoire me repreſenta fidellement toutes les actions de ma vie, & je vous avouë que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort que je n'avois jamais regardée que de loin, s'offrit alors à mon imagination, comme elle ſe preſente aux pecheurs. Je commençai à craindre la colere de Dieu lorſque j'allois l'éprouver, & je me repentois de n'avoir point profité de ſes graces, quand j'allois ceſſer de vivre. Les Lettres tendres que je vous ai écrites, & les entretiens paſſionnez que j'ai eûs avec vous, me faiſoient

autant de peine en cet inſtant, qu'ils m'avoient auparavant fait de plaiſir. Ah! malhûreuſe Heloïſe, diſois-je en moi-même, ſi c'eſt un crime que de s'abbandonner à de ſi doux tranſports, & ſi aprés la vie un infaillible châtiment les ſuit, pourquoi ne combattois-tu un penchant ſi dangereux. Vois les ſuplices qui te ſont deſtinez, contemple avec fraieur cet apareil épouventable de tourmens, & rapelle en même tems les plaiſirs que ton ame abuſée trouvoit delicieux. Hé bien, pourſuivis-je, n'es-tu pas au deſeſpoir de t'être enivrée de ces fauſſes douceurs. Quelle folie de vivre comme j'ai fait juſqu'ici. Enfin Abailard imaginez-vous, ſi vous pouvez, tous les remors dont j'ai été la proie, &

vous ne ferez point étonné de mon changement.

La retraite eſt inſuportable pour un cœur qui n'eſt pas tranquile, ſes ennuis croiſſent dans le ſilence, la ſolitude les entretient. Depuis que je ſuis enfermée dans ces murs je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs : Le Paraclet a retenti de mes regrets ; & comme une eſclave condannée à une éternelle ſervitude, j'ai pouſſé des ſoupirs, & paſſé mes jours dans la douleur. Au lieu de remplir le deſſein que Dieu a ſur moi, je l'offenſois ; je regardois cet azile ſacré comme une priſon affreuſe, & je portois à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me ſantifier par la vie pénitente que je menois, j'aſſurois ma reprobation.

Quel égarement! C'en eſt fait, Abailard, j'ai déchiré le bandeau qui m'aveugloit; & ſi je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent, je ſerai bien-tôt digne de vôtre eſtime. Vous n'êtes plus cet Abailard amoureux, qui pour ſe ménager une converſation particuliere avec moi la nuit, imaginoit tous les jours de nouveaux moiens de tromper la vigilance de ceux qui nous obſervoient. Le malheur qui vous arriva aprés tant d'hûreux momens, vous donna de l'horreur pour le vice, vous conſacrâtes dès cet inſtant le reſte de vos jours à la vertu; vous parûtes vous ſoûmettre à cette neceſſité ſans violence. Pour moi, plus tendre que vous & plus ſenſible aux molles voluptés, j'ai ſouf-

fert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me ſont échappées contre nos perſecuteurs. Vous avez vû tout le reſſentiment que j'en ai conçû par les lettres que je vous ai écrites : c'eſt ſans doute ce qui m'a ôté l'eſtime d'Abailard. Vous avez été alarmé de mes emportemens, & ſi vous le voulez avoüer de bonne foi, vous avez peutêtre deſeſperé de mon ſalut. Vous n'avez pû prévoir qu'Heloïſe vaincroit une paſſion ſi forte ; vous vous trompez Abailard, ma foibleſſe ſoutenuë de la grace ne ſauroit empêcher que je remporte une victoire complete. Rendez-moi vôtre eſtime, je vous en conjure, vôtre pieté vous doit ſolliciter en ſecret à me l'accorder.

Mais quel trouble ſecret s'éleve dans mon ame. Quel mouvement inconnu s'oppoſe à la reſolution que j'ai formée de ne ſoupirer plus pour Abailard. Juſte Ciel, n'aurai-je pas encore triomfé de mon amour! Malhûreuſe Heloïſe, tant que tu reſpireras, ton ſort eſt d'aimer Abailard; pleure, tu n'eus jamais un plus juſte ſujet de t'affliger! c'eſt maintenant que je dois mourir de douleur. La grace m'avoit prévenuë, j'avois promis d'être fidelle à la grace. Je me parjure, & je ſacrifie la grace à Abailard. Ce ſacrifice ſacrilege met le comble à mes iniquitez. Aprés cela puis-je encore eſperer que Dieu m'ouvrira ſes treſors de miſericorde. N'ai-je pas laſſé ſa clemence. J'ai commencé à l'offenſer dès

que j'ai vû Abailard, une funeste simpatie nous engagea tous deux dans un commerce criminel; Dieu nous suscite une main ennemie qui nous separe. Je m'en afflige, je déteste le malheur qui nous arrive, & j'en adore la cause. Ah! je devois plûtôt expliquer ce sinistre accident comme un ordre secret du Ciel, qui reprouvoit nôtre engagement, & m'apliquer dèslors à détruire ma passion. Ah, qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étois préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours & à mon salut. Grand Dieu, Abailard occupera-t-il toûjours ma pensée, ne pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui! Mais peutêtre que

je m'alarme mal à propos, la vertu regle tous mes mouvemens, & ils ſont tous ſoumis à la grace. Ne craignez point, cher Abailard, je n'ai plus ces ſentimens, qui, tracez dans mes Lettres, vous ont cauſez tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le recit des plaiſirs que nôtre amour naiſſant nous faiſoit goûter, de recueillir cette tendreſſe criminelle que vous aviez pour moi, & qui vous étoit ſi chere. Je vous dégage de tous vos ſermens. Oubliez les noms d'Amant & d'Epoux; mais conſervez toûjours celui de pere. Je n'attends plus de vous ces proteſtations tendres & ces billets ſi propres à entretenir le commerce de l'amour. Je ne vous demande que de pieuſes exhortations & des conſeils ſa-

lutaires

lutaires. Le chemin du ſalut, tout épineux qu'il puiſſe être, me paroîtra agreable quand je marcherai ſur vos pas. Vous me trouverez toûjours prête à vous ſuivre. Je lirai avec plus de plaiſir les lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où avec tant d'artifice vous cachiez le poiſon funeſte des paſſions que vous m'inſpiriez. Il ne vous eſt pas permis de garder le ſilence deſormais ſans être coupable. Lorſque toute remplie d'un amour violent je vous preſſois avec tant d'ardeur de m'écrire, de combien de lettres falloit-il vous accabler avant que de pouvoir vous en arracher une. Vous me refuſiez dans mon malheur la ſeule conſolation qui me reſtoit. Vous la croïiez per-

nicieuſe. Vous vouliez à force de rigueurs me contraindre à vous oublier, & je ne pouvois vous blâmer : mais à-preſent vous n'avez rien à craindre. Une maladie hureuſe que la Providence ſemble m'avoir envoié pour me ſantifier, a fait ce que tous les efforts humains & que vôtre cruauté n'auroit pû faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous joüiſſions comme ſi nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes, combien d'inquiétude nous faloit-il ſouffrir ? Non, Seigneur, il n'eſt point de plaiſir véritable ſur la terre que celui que donne la vertu. Le cœur au milieu des délices du monde reſſent une certaine amertume, il eſt inquiet & agité juſqu'à ce qu'il ait trouvé ſon re-

pos en vous. Que n'ai-je point ſouffert, Abailard, tandis que j'ai conſervé dans ma retraite les feux qui m'avoient brûlé dans le monde. Je ne pouvois ſans horreur voir les murailles qui me renferment, les heures me paroiſſoient de longues années. Je me repentois cent fois le jour de m'être ainſi enſevelie toute vivante. Depuis que la grace a deſillé mes yeux, tout eſt changé. Ma ſolitude me paroît toute charmante. La tranquillité que j'y vois entre juſques dans le fond de mon cœur. Contente de remplir mes devoirs, je ſens une douceur que les richeſſes, les grandeurs & les plaiſirs du monde n'ont jamais pû donner. Que le repos m'a coûté cher, que j'ai eû de peine à l'acquerir. Il faut l'a-

voüer, je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un ſacrifice violent, & qui paroiſſoit au deſſus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur, n'en ſoiez pas jaloux, j'y ai placé un Dieu qui devoit l'avoir toûjours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon eſprit, vous n'en ſortirez jamais. Je me ferai toûjours un plaiſir ſecret de penſer à vous, & une gloire de remplir les régles de pieté que vôtre main me tracera.

On m'aporte dans ce moment une lettre de vôtre part. Je vais la lire, & je prétens vous faire reponſe ſur le champ. Vous connoîtrez du moins par mon éxactitude à vous écrire que vous m'êtes toûjours cher. . . . . Vous me faites des reproches obligeans ſur le tems que j'ai

laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier. Je ne laisse point échaper d'occasion de vous dõner des marques de mon souvenir. „ Je vous remercie „ des inquietudes que vous di-„ tes que vous cause mon silen-„ ce, & de la crainte obligeante „ que vous me témoignez sur „ ma santé. La vôtre, dites-vous, „ est delicate, & vous avez ces „ jours passez pensé mourir: avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger. Je vous marquai dans ma derniere Lettre l'état où je serois reduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chere vous modererez les rigueurs de vôtre vie austére. Je vous representai le besoin que nous avions de vos conseils

& la néceſſité indiſpenſable où vous étiez de vous conſerver. Je ne veux pas vous repeter les mêmes choſes de peur de vous ennuier. „ Vous nous recom-„mandez de ne vous pas ou-„blier dans nos prieres. Ah, mon cher Abailard, vous devez compter ſur le zéle de nôtre Communauté. Elle vous eſt parfaitement devoüée, & vous ne ſauriez ſans injuſtice l'accuſer de vous avoir mis en oubli. Vous êtes nôtre pere, nous ſommes vos filles. Vous êtes nôtre guide, nous nous abandonnons avec confiance à vôtre pieté. Vous nous ordonnez, nous vous obéïſſons; attentifs à nos devoirs, nous éxécutons avec fidélité ce que vous nous avez préſcrit avec prudence. Nous ne nous impoſons point

de pénitence ſans vôtre conſentement, de peur de ſuivre plus un zéle indiſcret qu'une vertu ſolide ; en un mot rien n'eſt bien fait ſi Abailard ne l'a approuvé. Vous me mandez une choſe qui m'embaraſſe. „ On „ vous a dit que quelcunes de nos „ Sœurs donnoient de mauvais „ exemples, & qu'il y avoit du „ relâchement parmi elles. Cela vous doit-il étonner, vous qui avez de l'experience, & qui ſavez comment les Monaſtéres ſe rempliſſent aujourd'hui. Les peres conſultent-ils preſentement les inclinations de leurs enfans pour les établir. La politique & l'interêt ſont tout ce qui regle les établiſſemens. Voilà pourquoi il ſe trouve quelquefois dans les Couvens des Religieuſes qui font l'op-

probre des Communautez. Mais je vous conjure de m'aprendre ce qu'on vous a dit du Paraclet, & de m'enſeigner le remede que vous jugerez à propos d'y apporter. Le relâchement dont vous parlez n'a point encore frapé mes yeux, & dés que je m'en appercevrai, j'y donnerai bon ordre. Je fais la ronde toutes les nuits, & je fais bruſquement r'entrer dans leurs celules les Sœurs que je trouve qui prennent le frais. Je me ſouviens de toutes les avantures qui ſont arrivées dans les Monaſtéres voiſins de Paris. Vous finiſſez vôtre Lettre par vos plaintes ordinaires contre la fortune, & vous implorez la mort comme la fin d'une vie ennuieuſe & traverſée. Sera-t il poſſible qu'un génie auſſi beau

que

que le vôtre ne ſe conſolera jamais de ſes malheurs paſſés. Que diroit le monde s'il liſoit comme moi vos létres ; Il s'imagineroit que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer vôtre impuiſſance. Le noble motif qui vous a engagé à vivre dans la ſolitude ſeroit avec un déplaiſir ridicule que vous avez de vous voir dans l'état où vous a mis la malice de mes parens. Que diroit de vous céte foule de jeunes gens qui courent ſi loin pour vous entendre, qui preférent vos ſevéres leçons aux douceurs de la vie civile, s'ils vous voioient en ſecret eſclave de vos paſſions, & reſſentir toutes les foibleſſes dont vos préceptes les garantiſſent. Cet Abailard, ſans doute qu'ils admirent, ce rare per-

ſonnage qui les conduit perdroit une ſi belle reputation, & ſeroit même mépriſé de ſes diſciples. Si ces raiſons ne ſont pas capables de vous donner de la fermeté dans vôtre infortune, jettez les yeux ſur moi ; admirez la réſolution que j'ai priſe de m'enfermer à vôtre éxemple. J'étois jeune quand on nous déſunit ; & ſi je dois ajouter foi à ce que vous me diſiez tous les jours , je n'étois pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. Si je n'euſſe aimé dans Abailard que le plaiſir des ſens, mil jeunes gens aimables m'auroient conſolée de vôtre perte. Vous ſavez ce que je fis, diſpenſez-moi de vous le repeter. Souvenez-vous des aſſurances que je vous donnai de vous aimer avec la même ten-

dreſſe. J'eſſuiois vos pleurs par mes baiſers ; & comme vous n'étiez plus ſi redoutable, j'avois beaucoup moins de retenuë. Ah, ſi vous m'euſſiez aimé avec délicateſſe, les ſermens que je vous faiſois, les tranſports dont ils étoient accompaguez, les careſſes innocentes que je vous prodiguois, tout cela ne devoit-il pas vous conſoler. Si vous m'euſſiez vû devenir inſenſiblement indifferente, vous auriez eû raiſon de vous déſeſperer ; mais non, jamais vous ne reçûtes plus de têmoignages de ma paſſion. Que je ne voie plus dans vos Lettres, mon cher Abailard, ces murmures contre la fortune ; vous n'êtes pas le ſeul qu'elle perſecute, vous devez oublier les outrages que vous

en avez reçû. Quelle honte pour un Filosofe de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes. Reglez-vous sur moi, je suis née avec des inclinations violentes ; je combas même encore tous les jours des mouvemens trop tendres, & il est glorieux pour moi d'en triomfer, de les assujetir à l'empire de la raison. Faut-il qu'une ame foible rassure un esprit fort, un jugement solide. Mais où m'emporte une aveugle erreur ? Est-ce à vous, cher Abailard, que mon discours s'adresse ! Je ne songe pas que je parle à un nouveau Pere des deserts. Vous pratiquez les vertus que vous enseignez ; & si vous vous plaignez de la fortune, c'est moins par un ressentiment des coups qu'el-

le vous a porté, que par le déplaisir de ne pouvoir faire connoître à vos ennemis qu'ils ont tort de ſonger à vous nuire. Laiſſez-les, Abailard, laiſſez-les épuiſer leurs traits, & continuez de charmer tous ceux qui vous écoutent. Découvrez ces précieux treſors que le Ciel ſembloit avoir reſervez pour vous. Vos ennemis frapez de l'éclat de vos lumiéres vous rendront juſtice. Que j'aurois de plaiſir ſi je voiois tout le monde auſſi bien inſtruit de vôtre probité que je le ſuis. Vôtre merite eſt connu par toute la terre, & vos plus grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'eſprit humain peut ſavoir. Ah, mon cher époux, je me ſers de cette expreſſion pour la derniere fois,

ne vous reverrai-je jamais, n'aurai-je pas avant ma mort la satisfaction de vous embrasser! Que dis-je, malhûreuse! Sais-tu bien Heloïse ce que tu souhaites. Pourrois-tu voir ces yeux vifs, sans rapeller tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes? Pourrois-tu regarder ce port majestueux d'Abailard, sans être jalouse de tout ce qui verroit comme toi un homme si charmant. Cette bouche qu'on ne peut regarder sans desirs, ces mains si propres à piller les tresors de l'amour, enfin toute la personne d'Abailard ne peut être envisagée par une femme sans peril. Ne souhaite donc plus, Heloïse, ne souhaite plus de voir Abailard, puisque son image, le souvenir qui t'en reste te trouble, que ne feroit

ſez de vous rendre hureux, point ſa préſence. Quels deſirs n'éxciteroit-elle pas dans ton ame ? Comment pourrois-tu demeurer maitreſſe de tes ſens à la vûë d'un homme ſi aimable. Il faut que je vous avoüe, Abailard, ce qui fait mon plus ſenſible plaiſir dans ma retraite, aprés avoirpaſſé tout le jouràſonger à vous, pleine d'une ſi chere idée, je me livre la nuit au ſõmeil qui vient me ſurprendre. C'eſt alors qu'Heloïſe qui n'oſe qu'en tremblant penſer le jour en vous, s'abandonne au plaiſir de vous parler & de vous entendre. Je vous vois Abailard, & je repais mes yeux d'une ſi belle vûe. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins ſecrets, & vous m'affligez. Quelquefois auſſi, oubliant l'éternel obſtacle qu'on a mis à nos deſirs, vous me preſ-

& je cede ſans reſiſtance à vos transports. Le ſommeil pour nous ſervir, vous préte ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, & nos ames animées de la même ardeur, reſſentent le même plaiſir. Agreables illuſions, douces erreurs que vous paſſez vîte ! A mon reveil j'ouvre les yeux, & je ne trouve plus Abailard. J'étens mes bras pour le retenir, il m'échappe. Je l'apelle, il ne m'entend pas. Que je ſuis folle de vous entretenir de ces ſonges, vous qui êtes inſenſible à ces plaiſirs. Me trompé-je, Abailard. Voiez-vous quelquefois Heloïſe en ſonge ? En quel état ſe preſente-t-elle à vous ? Lui tenez-vous un langage auſſi tendre que celui que vous lui teniez quand Fulbert la confia à vos ſoins. A

vôtre reveil en avez-vous de la joïe ou de la douleur. Excuſez, Abailard, excuſez une Amante qui s'égare. Je ne dois plus atendre de vous cette vivacité qui animoit vos ſoins. Ce n'eſt plus le tems d'éxiger de vous une parfaite correſpondence de déſirs. Nous nous ſommes aſſervis à des régles auſtéres, nous devons les ſuivre, quoiqu'il nous en puiſſe couter. Contemplons nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, & faiſons s'il ſe peut un bon uſage de cette néceſſité qui nous retient éloingez l'un de l'autre. Pour vous Abailard, vous achéverez hureuſement vôtre carriere, vos deſirs & vos mouvemens ne métont point d'obſtacles à vôtre ſalut. Heloïſe ſeule eſt à plaindre. Toûjours la triſte Heloïſe verſera

des torrens de larmes ſans être aſſurée qu'elles ſerviront à l'ouvrage de ſon ſalut.

J'allois finir cette lettre ſans vous rendre compte de ce qui s'eſt paſſé ici depuis peu de jours. Une jeune Religieuſe qui étoit du nombre de celles à qui on fait épouſer un Couvent ſans éxaminer ſi ce ſéjour leur eſt propre, par une adreſſe qui m'eſt inconnuë, a trouvé moien de ſe ſauver ; & l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle étoit aimée, elle s'eſt en allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la Communauté en particulier de garder le ſecret ſur cette avanture. Hé bien, Abailard, s'il vous étoit permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces déſordres. Toutes nos Sœurs, charmées de vous voir & de

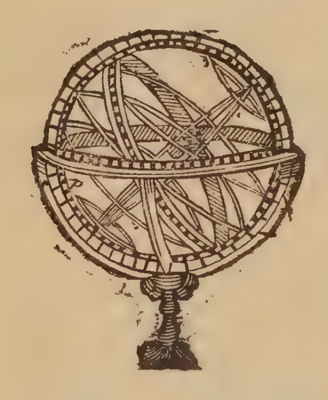
vous entendre, ne ſongeroient qu'à profiter de vos éxemples & de vos leçons. La jeune Religieuſe qui vient de violer ſes vœux n'auroit pas formé un deſſein ſi coupable. Que n'êtes-vous à nôtre tête à nous exhorter à vivre ſaintement ? Si nous avions vos yeux pour têmoins de nos actions, elles ſeroient innocentes. Quand nous tomberions, vous nous releveriez ; & ſoutenuës de vos conſeils, nous marcherions d'un pas ferme dans le ſentier de l'auſtére vertu. Je commence à m'apercevoir, ô Abailard, que j'ai pris trop de plaiſir à vous écrire. Je devrois brûler ma lettre. Elle vous apprend que je ſuis toûjôurs prévenuë pour vous de la plus malhureuſe paſſion du monde, & j'avois deſſein quand je l'ai com-

mencée de vous perſuader le contraire. Je ſuis agitée des mouvemens de la grace, & de ceux de ma paſſion. Je leur cede tour à tour. Aiez pitié, Abailard, de l'état où vous me reduiſez, & faites enſorte que les derniers jours de ma vie ſoient auſſi tranquilles que les premiers ont été agitez.

FIN.

NOUVELLE REPONSE D'ABAILARD A HELOISE.

LETTRE DERNIERE.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE CHAYER.

M. DC. XCV.

AVERTISSEMENT.

Cette Lettre est composée de tous les beaux sentimens qui sont repandus dans celles qui restent à traduire. Il est bon d'avertir qu'il n'y a rien qui ne porte à la pieté. Abailard qui fait une penitence sûre dans sa retraite, & qui songe serieusement à son salut, ne veut plus recevoir de lettres d'Heloïse. Il lui écrit le peril où il s'expose en les lisant, & s'efforce de lui persuader qu'ils doivent s'ou-

blier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter sur elle cette grande victoire ; & comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'opposition de son contraire, il lui represente les avantages d'une ame tranquille & soumise à la grace, aprés lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour criminel trouble. Il est trop habile homme pour ignorer qu'il propose à Heloise une chose difficile à éxécuter. Il sait même par experience qu'il n'est pas aisé d'arracher du cœur une passion qui y a pris de profondes racines. C'est pourquoi en lui

enseignant les moiens d'en venir à bout, il l'assure que par des prieres ardentes, il va seconder ses efforts. Il lui prescrit la conduite qu'elle doit tenir dans sa retraite, dont il tâche adroitement de lui en inspirer le goût. Il lui donne par ses conseils de puissantes armes contre les tentations. Il la fortifie dans le dessein qu'elle a pris de mourir au monde. Rien ne lui paroit plus propre à la détacher de la vie, que de la préparer à la mort & au jugement de Dieu qui la suit infailliblement; & enfin aprés l'avoir épouventée par une vive peinture des

tourmens qui ſont aprêtés aux pecheurs, il la conſole par l'eſperance dont il la flatte, de participer à la recompenſe que Dieu deſtine aux juſtes. Pour lui, il s'abandonna á la volonté de Dieu, & n'interrompit plus l'éxercice de ſa penitence. Enfin il mourut regretté de ſes écoliers comme un maitre néceſſaire; & quelque grand que fut ſon zele pour s'unir â Dieu plus étroitement, il s'ecria cependant vers lui : Domine, ſi adhùc populo tuo ſum neceſſarius, non recuſo laborem. *Ainſi finit Abailard.*



LETTRE DERNIERE D'ABAILARD A HELOISE.

NE m'écrivez plus Heloïſe, ne m'écrivez plus, il eſt tems de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuſes. Nous avons quité le monde pour nous ſanctifier dans la retraite ; & par une conduite oppoſée à la morale chrétienne, nous devenons

odieux à Jesus-Christ. Ne nous abusons point, pendant que nous flaterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passez, nôtre vie sera agitée, & nous ne goûterons point la douceur de la solitude. Commençons donc à faire un bon usage de nos austeritez, & ne conservons pas des images coupables dans les rigueurs de la pénitence. Qu'une mortification de corps & d'esprit, un jeûne exact, une solitude continuelle & jamais interrompuë, des meditations profondes & saintes, un amour pour Dieu qui ne se demente point, que tout cela dis-je succede à nos dereglemens.

Essaions de porter la perfection religieuse à un point auquel il soit difficile de parvenir. Il

eſt beau qu'il ſe trouve dans le Chriſtianiſme quelques ames ſi détachées de la terre, des creatures, & d'elles mêmes, qu'elles ſemblent être in dependantes du corps auquel elles ſont attachées, & qu'elles traitent comme leur eſclave. On ne ſauroit d'ailleurs s'élever trop quand on veut aller juſqu'à Dieu même, quelques grands efforts que l'on faſſe on ſe trouve toûjours fort eloigné de céte ſublime divinité à laquelle nos yeux mêmes ne peuvent atteindre. Agiſſons pour Dieu independemment des creatures & de nous-mêmes, n'aions aucun égard à nos deſirs, ni aux ſentimens des autres. Si nous étions dans cet état, Heloïſe, j'irois volontiers faire mon ſejour au Paraclet. Là mes ſoins

ardens & efficaces pour une Communauté que j'ai comme fondée, attireroient ſur elle mille graces particulieres. Je l'inſtruirois par ma parole, & je l'animerois par mon exemple. Je commanderois ou plûtôt je veillerois ſur la vie de vos ſœurs, je vous ordonnerois ce que j'exécuterois moi-même. Je vous ferois prier, mediter, travailler, & vous taire, & je prierois moi-même, je mediterois, & je travaillerois, & je garderois le ſilence.

Je parlerois pourtant quelquefois, mais ce ſeroit pour vous relever de vos chutes, pour vous fortifier dans vos foibleſſes, pour vous eclairer dans les tenebres & les obſcuritez qui viendroient quelquefois vous ſurprendre. Je vous conſolerois

de ces ariditez qui ſont ſi connuës aux perſonnes de vertu. Je reprimerois même la vivacité de vôtre zele & de vôtre pieté, & je mettrois un temperament judicieux à vôtre ferveur ; je vous enſeignerois les devoirs qui doivent vous être connus, & je vous eclairerois les doutes que la foibleſſe de vôtre raiſon pourroit produire. Je ſerois vôtre maître & vôtre pere, & par un talent merveilleux je deviendrois ou vif, ou lent, ou doux, ou ſevere, ſelon le caractere diferent de celles que je voudrois mettre dans le chemin penible de la perfection chrétienne.

Où m'emporte une vaine imagination, ah Heloïſe que nous ſommes éloignez de cette heureuſe ſituation. Vôtre cœur eſt

encore en proie à une funeste flame que vous ne pouvez éteindre, & je trouve dans le mien du trouble, & de l'inquietude. Ne croiez pas que je joüisse ici d'une paix profonde, Heloïse, il faut pour la derniere fois que je vous ouvre mon ame. Je ne suis pas encore detaché de vous. Je combats en vain des sentimens trop tendres, malgré mes efforts je sens qu'un reste de tendresse me rend sensible à vos ennuis, & me les fait partager. Vos lettres, je l'avouerai, m'ont emû, je n'ai pû lire avec indifference des caracteres tracez par une si chere main. Je soupire, je verse même des larmes, & toute ma raison sufit à peine à cacher ma foiblesse aux yeux de mes disciples. Oui malheureuse Heloïse, tel est

l'état où ſe trouve le malheureux Abailard. Le monde qui ſe trompe preſque toûjours dans ſes jugemens, croit que je ſuis tranquile, & comme ſi je n'euſſe aimé en vous que la ſatisfaction des ſens ; on s'imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur eſt groſſiere ! Je ſuis perſuadé que le peuple s'imagina quand nous nous ſeparâmes, que la honte & la douleur de me voir traité ſi cruellement me faiſoient abandonner le monde, comme ſi mon amour ingenieux à ſe contenter n'auroit pas pû inventer mille plaiſirs auſſi ſenſibles que celui dont Fulbert me privoit. Ce fut, vous le ſavez, un juſte repentir d'avoir offenſé Dieu, qui m'inſpira le deſſein de me retirer. J'expliquai l'accident qui

nous étoit arrivé comme un ordre ſecret du Ciel qui puniſſoit nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme le miniſtre des vangeances du Seigneur. La grace ſeule m'entraina dans un azile où je ſerois encore ſi mes ennemis m'y euſſent laiſſé vivre. J'ai ſouffert conſtamment toutes leurs perſecutions, ne doutant point que ce fut Dieu lui-méme qui me les ſuſcitoit pour me purifier.

Quand il m'a vû parfaitement ſoûmis à ſes ſaintes volontez il a permis que j'aie juſtifié ma doctrine, j'en ai rendu la pureté publique, & j'ai fait voir enfin que ma croiance n'eſt pas ſeulement ortodoxe, mais qu'elle eſt encore exempte de tout ſoupçon de nouveauté.

Que je ſerois heureux ſi ie n'avois que mes ennemis à craindre, ſi je n'avois point d'autre obſtacle à mon ſalut que leur calomnie ; mais, Heloïſe, vous me faites trembler. Vos lettres m'apprennent que vous êtes toûjours aſſervie à une paſſion fatale, & ſi vous n'en triomphez, il faut renoncer à vôtre ſalut ; & moi quel parti voulez-vous que je prenne ? voulez-vous que rebelle au S. Eſprit, j'etouffe ſes inſpirations, & que j'aille pour vous complaire eſſüier des pleurs que le demon fait couler. Cette indigne demarche ſera-t-elle le fruit de toutes mes meditations. Ah ſoions plus fermes dans nos reſolutions ; nous ne ſommes dans la ſolitude que pour y pleurer nos pechez, &

pour y gagner le Ciel; Commençons donc à nous donner à Dieu de tout nôtre cœur.

Je ſçai que les commencemens de chaque choſe ſont dificiles, mais il eſt glorieux d'entreprendre & de commencer une grande action, & cette gloire augmente à proportion que les dificultez qui s'y rencontrent ſont conſiderables. C'eſt pourquoi nous devons vaincre courageuſement tous les obſtacles que nous trouverons pour embraſſer la vertu chrétienne. C'eſt dans le Monaſtere que les hommes ſont éprouvez comme l'or dans la fournaiſe. C'eſt là que perſonne ne peut demeurer long-tems s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Eſſaiez de briſer les liens honteux

honteux qui vous attachent à la chair ; & ſi avec le ſecours de la grace, vous êtes aſſez hureuſe pour en venir à bout, je vous recommande bien de vous ſouvenir de moi dans vos prieres. Travaillez de toute vôtre force à devenir un jour le modéle d'un vrai Chrétien. Cela n'eſt pas ſans difficulté, je l'avoüe ; mais enfin il n'eſt pas impoſſible. J'attends de vôtre docilité ce beau triomfe. Si vos premiers efforts ſont impuiſſans, ne vous abandonnez pas au déſeſpoir, il y auroit de la lâcheté dans cette conduite ; & d'ailleurs je vous avertis que vous aurez beauçoup de travail & de peine, parce qu'il s'agit de vaincre un monſtre terrible, d'éteindre un feu ardent, d'aſſujetir vos plus cheres affections.

Il faut que vous combatiez contre vos desirs, ne demeurez pas accablée sous le poids de la nature corrompuë. Vous avez affaire à un ennemi artificieux qui mettra tout en usage pour vous séduire. Soiez toûjours sur vos gardes.. Tant que nous vivons, nous sommes sujets aux tentations. C'est ce qui a fait dire à Job que la tentation est la vie de l'homme ; & que le diable qui ne dort jamais, tourne sans cesse au tour de nous, & quand il peut surprendre un endroit mal deffendu, il entre dans nôtre ame pour la devorer.

Quelque parfait qu'on puisse être, on a quelquefois des tentations, il y en a même d'utilles. Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne sauroit être exemt de tentation, puisqu'il a dans

lui-même la ſource des tentations ; c'eſt-à-dire la concupiſcence. A peine ſommes-nous delivrez d'une tentation, qu'il en ſurvient une autre. Tel eſt enfin le ſort de la poſterité d'Adam, qu'elle aura toûjours quelque choſe à ſouffrir, puiſqu'elle a perdu ſa premiere felicité. Qu'on ne ſe flatte point qu'on pourra vaincre les tentations par la fuite. Si nous n'y joignons la patience & l'humilité, nous nous tourmenterons inutilement. On en vient plus ſûrement à bout en implorant le ſecours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir nôtre propre fond.

Soiez conſtante, Heloïſe, aiez de la confiance en Dieu, & vous aurez peu de tentations à combattre ; & quand elles

viendront vous ſaiſir, étouffez-les dans leur naiſſance. Ne ſouffrez pas qu'elles s'affermiſſent dans vôtre cœur. Remediez au mal dés qu'il commence, dit un Ancien; car ſi vous le laiſſez croitre, vous ne pourez le guérir. En effet la tentation a des degrez. D'abord c'eſt une ſimple penſée à l'eſprit, elle ne paroiſt pas dangereuſe. L'imagination la reçoit ſans allarmes. Il s'en forme un plaiſir qui nous flatte, nous nous y arrêtons, enfin nous y conſentons.

Hé bien, Heloïſe, aplaudiſſez-vous au projet que j'ai conçû de vous faire marcher ſur les traces des Saints. Ce que je vous dis vous donne-t-il un peu de goût pour la penitence. N'avez-vous point de remords à la vûë de vos égaremens, & n'avez

vous pas envie d'arroſer de vos larmes avec la triſte Madeléne les piés du Sauveur. Si vous n'avez pas encore ces vives ardeurs, priez-le qu'il vous les inſpire. Pour moi je ne ceſſerai point de vous recommander à lui. Je le prierai à tous momens de vous aider dans le deſſein que vous avez pris de mourir ſaintement. Vous avez quitté le monde, quel objet eſt digne de vous y retenir ? Elevez ſans ceſſe vos yeux juſqu'à celui auquel vous avez conſacré le reſte de vos jours. C'eſt une grande miſere de vivre ſur la terre. Toutes les neceſſités même où nôtre corps eſt aſſujeti ſont un ſujet d'afliction pour un Saint : Seigneur, diſoit le Prophete Roial à Dieu, délivrez-moi de mes neceſſitez. Malheureux

ſont ceux qui ne connoiſſent point leur miſere, & plus malheureux encore ceux qui la connoiſſent ſans haïr la corruption du ſiecle. Que les hommes ſont incenſez de s'attacher aux choſes terreſtres. Ils ſeront un jour deſabuſez, ils reconnoîtront, mais trop tard, qu'ils ont eu tort d'aimer des biens ſi faux. Les perſonnes qui ont une veritable pieté ne ſont pas dans cette erreur, ils ſont détachez de cequi plaît aux ſens. Ils portent tous leurs deſirs vers le Ciel. Allons, Heloïſe, executez vôtre deſſein ſans differer; commencez dés ce moment; vous avez aſſez de tems pour faire vôtre ſalut. Aimez Jeſus, mepriſez-vous vous-même pour l'amour de Jeſus. Ne ſongez plus à perſonne qu'à Jeſus. Il

veut posseder vôtre cœur, être l'unique objet de vos soûpirs, & de vos pleurs. Ne cherchez qu'en lui de la consolation. Si vous ne vous détachez de moi, vous tomberez avec moi, mais si vous me quittez pour vous donner à lui, vous serez inebranlable. Si vous obligez le Seigneur à s'eloigner de vous, vous tomberez dans la tristesse. Si vous lui êtes toûjours fidéle vous serez toûjours dans la joye. Madeleine pleuroit croiant que Dieu l'avoit abandonnée. Marthe lui dit, voici le Seigneur qui vous appelle, soiez attentive à vos devoirs, & repondez avec fidelité aux mouvemens de la grace, Jesus demeurera toûjours avec vous.

Ecoutez, Heloïse, quelques instructions que j'ai à vous

donner. Vous êtes à la tête d'une Communauté, & vous ſavez qu'il y a cette difference entre ceux qui menent une vie privée, & ceux qui ſont chargez de la conduite des autres, que ceux-là ne travaillant qu'à leur propre ſanctification, ils n'ont pas beſoin pour s'acquitter de leur devoir de pratiquer avec eclat toutes les vertus. Aulieu que ceux-cy devans conduire dans les voies du Ciel ceux qui leur ſont commis, ils doivent auſſi par leur exemple les engager à faire tout le bien dont ils ſont capables ſelon leur etat. Je vous prie de comprendre cette importante verité, & de la ſuivre ſi bien que vôtre vie devienne un parfait modele de celle d'une Religieuſe.

Dieu qui a nôtre ſalut à cœur nous en a facilité les moiens en toutes manieres. Dans l'Ancien Teſtament, il a écrit lui-même ſur les Tables de la Loi ce qu'il éxigeoit de nous, afin que nous ne fuſſions pas embaraſſés dans la recherche de ſa volonté. Dans le Nouveau, il a gravé cette Loi de grace au fond de nos cœurs, afin qu'elle ſoit toûjours preſente; & connoiſſant la foibleſſe & l'incapacité de nôtre nature, il nous a donné des graces pour accomplir ſa volonté; & comme ſi cela ne ſuffiſoit pas, il a ſuſcité dans tous les tems & les differens états de l'Egliſe des perſonnes qui, par leur exemple, ont excité les autres à s'acquiter ſaintement de leur devoir. Il en a choiſi pour

cet effet de tous les âges, de tous les ſexes, & de toutes les conditions. Efforcez-vous de réunir en vôtre perſonne toutes les vertus qui ont été repanduës dans ces différens états. Aiez la pureté des vierges, l'auſterité des Anachoretes, le zele des Paſteurs & des Evêques, & la conſtance des Martyrs: Soiez exacte dans tout le cours de vôtre vie à remplir les devoirs d'une ſuperieure ſainte & eclairée, & la mort qu'on regarde d'ordinaire avec frayeur, vous paroîtra douce.

La mort des Saints, dit le Prophete Royal eſt precieuſe aux yeux de Dieu : *Pretioſa in conſpectu Domini mors ſanctorum ejus*. Il n'eſt pas difficile de comprendre pourquoi leur mort a cet avantage ſur celle des

pecheurs. J'y remarque trois choſes qui peuvent avoir donné occaſion aux paroles du Prophete, premierement leur reſignation à la volonté de Dieu, ſecondement la continuation des bonnes œuvres, & enfin le triomphe qu'ils emportent ſur le demon.

Un Saint accoûtumé à faire la volonté de Dieu s'y ſoûmet à la mort ſans difficulté, il atend avec joie, dit Saint Gregoire, le Juge qui doit le recompenſer; Il ne craint point de quitter cette vie mortelle & malheureuſe, pour en commencer une bienheureuſe qui ne doit jamais finir. Il n'en eſt pas de même du pecheur, continuë le même pere, il craint avec raiſon, il tremble aux aproches de la moindre maladie,

& la mort lui paroît affreuſe parce qu'il ne peut ſoûtenir la preſence d'un Juge qu'il a offenſé, & qu'aiant ſi ſouvent abuſé des graces de Dieu, il ne voit pas le moien d'eviter le châtiment dû à ſes pechez.

Les Saints ont encore cet avantage ſur les pecheurs à la mort, que s'étans rendus familiers pendant leur vie, les œuvres de pieté, de charité, & de penitence, ils exercent pour lors ſans peine, & s'étans fortifiez contre le demon chaque fois qu'ils l'ont vaincu, ils ſe trouvent à l'heure de la mort en état de remporter ſur lui céte victoire d'où dépend nôtre eternité, & l'union de nôtre ame avec ſon Createur.

Je ſouhaite, Heloïſe, qu'aprés avoir pleuré les deſordres

de vôtre vie passée, vous mouriez de la mort des justes, comme dit à Dieu un Profete, *Moriatur anima mea morte justorum.* Seigneur, faites-moi la grace de mourir de la mort des justes. Ah qu'il y a peu de gens qui finissent leur vie de cette maniere, & pourquoi cela? c'est parce qu'il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui aiment la croix de Jesus. Tout le monde desire de se sauver, mais peu de gens veulent se servir des moiens que la religion nous enseigne. Cependant il n'y a point d'autre moien que la croix pour faire son salut; pourquoi refuse-t-on de la porter? le Sauveur n'a-t-il pas porté sa croix devant vous, & n'y est-il pas mort pour vous, afin que vous portiez

aussi vôtre croix & que vous desiriez d'y mourir. Tous les Saints ont souffert, Jesus-Christ même n'a pas passé une seule heure de sa vie sans souffrir de la douleur, n'esperez donc pas vous exempter de la croix & des souffrances. La croix, Heloïse, est toûjours prête, elle vous attend, mais gardez-vous de la porter à regret, car vous la rendrez plus pesante, & vous accablerez inutilement: au contraire si vous la portez de bon cœur, toutes vos peines vous donneront une sainte confiance, par laquelle vous vous consolerez en Dieu. Entendez-vous le Sauveur qui vous parle, ma fille, renoncez à vous-même, prenez vôtre croix & me suivez. Quoi, Heloïse, vous balancez? vôtre

ame n'eſt pas charmée d'un commandement ſi ſalutaire, êtes vous ſourde à cette voix ces paroles pleines de douceur vous trouvent-elles inſenſible, ah ! prenez garde, Heloïſe, de rébuter l'époux qui vous recherche ; plus redoutable qu'un amant prophane qui voit les empreſſemens dedaignez, il vous fera éprouver ſa colere. Indigné de vos mépris & de vôtre ingratitude, il paſſera de l'amour à la haine, & ſe vangera. Que ſa vangeance ſera cruelle. De quel front ſoutiendrez-vous ſa preſence, quand vous paroitrez devant ſon thrône. Il vous reprochera que vous avez mépriſé ſes graces. Il vous repreſentera tout ce qu'il a ſoufert pour vous. Que repondrez-vous à ſes reproches ? Songez qu'il ſera pour

lors implacable. Allez, vous dira-t-il, creature ſuperbe : allez, deſcendez pour jamais dans les flammes éternelles. Je vous avois écartée du monde pour vous purifier dans la ſolitude, & vous n'avez pas ſecondé mon deſſein. Je voulois vous ſauver, vous avez voulu vous perdre : malhureuſe, ſubiſſez le ſort des reprouvez.

Prévenez, Heloïſe, ces terribles paroles ; évitez par une conduite ſainte le châtiment préparé aux pecheurs. Je n'oſe vous faire une peinture de cet appareil épouventable de ſupplices, qui ſont la ſuite d'une vie coupable. Je ſuis rempli de fraieur, quand ils s'offrent à mon imagination, & cependant, Heloïſe, je n'imagine rien qui aproche des tourmens

des

des damnez. Le feu que nous voions ſur la terre n'eſt, dit-on, que l'ombre de celui qui les brûle ; & ſans compter un million de douleurs qu'on ne ſauroit dépeindre, la privation de Dieu qui ſe fait ſentir, augmente les peines de ces miſerables. Peut-on pecher quand on eſt perſuadé de cela ! Mon Dieu, peut-on vous offenſer ! Quand l'excés de vôtre amour ne ſeroit pas capable de nous exciter à vous aimer, la crainte de tomber dans l'enfer ne devroit-elle pas vousempêcher de rien faire qui pût lui déplaire.

Je ne doute pas, Heloïſe, que vous ne ſongiez tout de bon deſormais à vôtre ſalut. C'eſt là l'unique ſoin qui doit occuper vôtre cœur. Banniſſez-m'en pour jamais, c'eſt le meilleur conſeil

que je vous puisse donner. Car enfin le souvenir d'une personne qu'on a aimé criminellement ne sauroit qu'être nuisible, quelque avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut. Quand vous aurez détruit le funeste penchant que vous avez pour moi, la pratique de toutes les vertus qui conviennent à vôtre état vous sera aisée ; & quand vous aurez enfin conformé vôtre vie à celle de Jesus-Christ, vous attendrez la mort tranquillement ; vôtre ame quittera avec joie ce miserable corps auquel elle est attachée, & prendra son vol au Ciel. Vous vous presenterez alors devant le Seigneur avec confiance. Vous ne verrez pas le caractere de vôtre reprobation tracé sur le Livre de vie. Le Sauveur vous dira : Venez

ma fille , venez partager ma gloire : Joüissez de la recompense éternelle que j'ai attaché aux vertus que vous avez pratiquée.

Adieu , Heloïse. Voilà les derniers conseils de vôtre cher Abailard. Pour la derniere fois, que ne puis-je vous persuader les plus saintes maximes de l'Evangile. Fasse le Ciel que vôtre cœur autrefois si sensible à mon amour , se laisse maintenant conduire par mon zéle. Que l'image d'Abailard amoureux à vôtre esprit toûjours presente , prenne desormais la figure d'Abailard véritablement pénitent ; & puissiez-vous autant verser de pleurs pour vôtre salut , que vous en avez repandu durant le cours de nos malheurs.

FIN.

HISTOIRE DES INFORTUNES D'ABAILARD.

LETTRE D'ABAILARD à PHILINTHE.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE CHAYER

M. DC. XCV.

AVERTISSEMENT.

ON a donné au public un Livre intitulé, Les Amours d'Abailard & d'Heloïſe ; *mais comme c'eſt un Roman, chacun peut douter ſi les avantures qui s'y rencontrent ſont veritables ou ſupoſées. Un Auteur a droit d'inventer ce qu'il lui plaiſt pour embelir ces ſortes de Nouvelles. Icy c'eſt Abailard qui raconte lui-même l'hiſtoire de ſa vie.* C'eſt *la premiere de ſes* Lettres, *&* celle *qui reveilla la tendreſſe d'Heloïſe. J'eſpere que le Lecteur ſera touché en voiant les malheurs qui ont agité la vie de ce grand Homme. Cette traduction eſt fidelle. Quelque criti-*

que ſera peut-être ſurpris de voir un Filoſofe railler & écrire d'un ſtile enjoüé; mais que celui-là ſe ſouvienne de ce qu'a dit Heloïſe : Abailard n'étoit point de ces Savans qui ne peuvent badiner agreablement. Lorſqu'il fit céte Létre, il avoit encore l'eſprit du monde au milieu de ſa ſolitude; éloigné d'Heloiſe, il brûloit pour elle des mêmes feux, il parle avec plaiſir de ſes amours & raconte la maniere dont elles ſont arrivées. Une narration de la longueur de celle-ci auroit été ennuieuſe, s'il n'avoit pris ſoin d'y mêler de ces railleries piquantes, dont les ouvrages du ſage Seneque ſont toûjours aſſaiſonnées.



LETTRE D'ABAILARD A PHILINTE.



A derniere fois que nous fûmes ensemble, Philinte, vous me fîtes un triste recit des malheurs que vous avez éprouvez : Je vous plaignis, & comme un ami veritable, je pris part à vos douleurs. Que ne vous dis-je point pour essuier vos larmes ? Je

vous mis devant les yeux toutes les raiſons que la Philoſophie pouvoit me fournir, & que je croiois capables d'adoucir les bleſſures que la fortune vous avoit faites. Tous ces ſoins ont été inutiles, j'aprens que vous êtes toûjours occupé de vos chagrins, & que loin de vous ſoûtenir, vôtre ſageſſe ſemble vous abandonner : mon amitié ingenieuſe trouve un moien de vous conſoler ; écoutez-moi un moment, voiez le long enchaînement de mes malheurs, vos maux, Philinte, ne vous paroîtront plus rien, ſi vous les comparez avec ceux qu'a ſouffert le tendre & le malheureux Abailard. Songez à l'effort que je me fais, & tenez-moi conte de vous tracer ici des choſes qui ne peuvent

ſe preſenter à mon eſprit ſans penetrer en même tems mon cœur d'une affliction mortelle.

Je ſuis natif de Palais : c'eſt une petite Ville à l'entrée de la Bretagne. J'avois dans ma jeuneſſe le défaut qu'on attribuë à ceux de ma Nation, je veux dire une grande inconſtance & une extréme legereté, je ne le cele pas : auſſi je vous dirai hardiment les bonnes qualitez qu'on remarquoit en moi. J'étois vif, & propre à l'étude de tous les beaux Arts. Mon pere, quoique Gentilhomme, étoit aſſez habile : il aimoit paſſionnément la guerre, mais il étoit d'un ſentiment contraire aux autres Guerriers. Il ne faiſoit point gloire du titre d'ignorance ; & au milieu d'un

Camp, il ſavoit accorder les Muſes avec Bellonne. Il étoit le même dans ſon Château. Il prenoit autant de ſoin de former les enfans dans l'étude des belles Lettres, que dans les exercices de l'Art militaire. J'étois ſon fils aîné, & par conſequent celui qu'il cheriſſoit le plus. Mon panchant me portoit à l'étude, & j'y faiſois des progrés incroiables. Charmé des loüanges qu'on me donnoit de toutes parts, je réſolus de ne chercher de la reputation que par la ſcience. Je laiſſai à mes freres la pompe des triomphes, & la gloire des combats : Je fis plus, je leur cedai mon droit d'aîneſſe, & mes biens de patrimoine. Je ſavois que la ſeule neceſſité excite le deſir d'aprendre, &

j'avois peur de ne pas bien meriter le nom de Savant, si je ne me distinguois des autres par des revenus considerables. De toutes les choses qu'on enseigne dans les Ecoles de Philosophie, rien ne fut plus de mon goût que la Dialectique. Armé de ces raisonnemens, je me faisois un plaisir d'aller dans des disputas publiques, entasser des trophées ; & comme un nouvel Alexandre, je courois de Province en Province chercher des ennemis avec qui je mesurois mes forces.

Enfin le desir de me rendre formidable dans la Dialectique, me conduisit à Paris, qui étoit le centre des beaux esprits, & où la science que j'aimois, commençoit à naître. Je me mis sous la conduite d'un Pro-

fesseur nommé Champenu. Il passoit pour le plus habile Philosophe de son siecle, parce qu'il étoit le moins ignorant. Je fus d'abord reçû de lui à bras ouverts ; mais je n'eus pas long-tems le bonheur de lui plaire ; j'entendois trop bien les matieres qu'il traitoit : Je voulus réfuter ses sentimens, & dans nos disputes je lui portois souvent des coups que sa subtilité ne pouvoit parer. Dequoi n'est point capable un Maître qui se voit surpasser par son Disciple ? Il est quelquefois perilleux d'avoir trop de merite.

Ces superbes rochers qui menacent
les Cieux,
Eprouvent les premiers la foudre ;
Ces chênes dont la cime est ca-

chée à nos yeux,
Sont les premiers réduits en poudre.
Plus le merite eſt grand, plus il a
d'envieux.

L'envie s'éleva donc contre moi à meſure que ma reputation s'augmentoit. Mes ennemis vouloient interrompre mes progrés, mais leur malice ne fit qu'enfler mon courage. Comme je jugeois de mon ſavoir par la jalouſie que je cauſois, je crus qu'au lieu de me ſoûmettre aux leçons de Champenu, j'étois en état d'en donner. Je briguai une place qui étoit vacante à Melun. Mon Maître mit en uſage toute ſa politique pour détruire mes eſperances, mais elle ne fut pas aſſez forte ! & dans cette occaſion je triomphai de ſon

adreſſe, comme j'avois ſur les bancs triomphé de toute ſa doctrine. On venoit en foule m'entendre, & mes commencemens furent ſi heureux, que j'obſcurcis entierement la renommée de mon fameux Maître. Enflé de mes heureuſes conquêtes, je tranſportai mon camp à Corbeil, afin de donner de plus rudes aſſauts à ceux qui me voudroient diſputer la gloire de la Dialectique. A force de travailler, je fus agité d'une maladie dangereuſe : ne pouvant reprendre mes forces, les Medecins, qui s'entendoient peut-être avec Champenu, m'ordonnerent de prendre mon air natal. Ainſi je m'exilai volontairement pendant quelques années. Je vous laiſſe à penſer ſi j'étois regretté des honnêtes

gens. J'avois déja repris toute ma premiere vigueur, lorſqu'on m'annonça que mon plus grand ennemi avoit pris l'Habit de Moine. Vous vous imaginez que c'étoit pour faire penitence de m'avoir perſecuté ? Rien moins que cela. Il avoit de l'ambition, & tâchoit de s'élever aux dignitez Eccleſiaſtiques. Il fit ce que font les autres, il ſe couvrit du manteau d'une feinte auſterité. C'eſt le plus facile & le plus court chemin de la richeſſe. Ce qu'il eſperoit, arriva : il obtint un Evêché. Cela ne lui fit pas quitter Paris, ou le ſoin de ſes Ecoles. Il alloit à ſon Dioceſe chercher ſes revenus, & paſſoit le reſte du tems dans ſon Cloître à donner des leçons au peu d'Ecoliers qui l'écoutoient. Je

vins encore aux mains avec lui, & je pourois dire ce que disoit Ajax :

Desirez-vous apprendre
Le succez de tous nos combats,
Si nous ne pûmes pas le forcer à se
rendre ;
Au moins nous ne cedâmes pas.

En ce tems-là mon pere Beranger qui jusqu'à l'âge de soixante ans avoit vécu fort agreablement dans le monde, s'étoit enfermé dans un Cloître où il sacrifioit à Dieu les restes languissans d'une vie dont il ne pouvoit plus joüir. Ma Mere qui étoit encore jeune, prit la même resolution, elle se fit Religieuse sans cependant renoncer aux plaisirs, ses amis étoient tous les

jours à la grille. Le Monaſtere, quand on le veut, a bien des charmes & des douceurs. Cela procura du bien à Champenu. Je me trouvai à la priſe d'habit de ma Mere. A mon retour je voulus penetrer dans les ſecrets de la Theologie. Je cherchois par tout un guide; j'eus recours à un vieillard nommé Anſelme, l'oracle de ſon tems: mais ſi vous voulez que je vous diſe ce que j'en penſois, il étoit plus venerable par ſon antiquité & les rides de ſon front, que par ſon eſprit & ſa ſcience. ſi vous l'alliez conſulter ſur quelque dificulté, vous en reveniez plus incertain qu'auparavant. Ceux qui ſe contentoient de le regarder, l'admiroient; mais ceux qui le queſtionnoient, ne pouvoient

ſupporter ſes reponſes. Il avoit une grande facilité de parler, il diſoit beaucoup & ne diſoit rien. C'étoit un feu qui loin d'éclairer,rempliſſoit tout de fumée. C'étoit un arbre qui avoit des branches & des feüilles en abondance, & qui ne donnoit aucun fruit. Je vins à lui avec le deſir d'apprendre, mais je connus que c'étoit le figuier dont parle l'Evangile, ou le vieux chêne à qui Lucain compare Pompée. Je ne reſtai pas long-tems à ſon ombre. Je pris pour pilotes les Saints Peres, & je m'expoſai hardiment ſur la mer orageuſe de l'Ecriture ſainte. J'y devins ſi habile, que les autres me choiſirent pour les conduire. Le nombre de mes Diſciples étoit innombrable, & les recompenſes que j'en rece-

vois

vois égaloient la gloire que je m'étois acquiſe. Je me voiois dans le port, les orages s'étoient évanoüis, tous les traits de mes ennemis étoient emouſſez & ſans force heureux, ſi j'avois ſçû profiter de ma tranquilité. Mais lors que l'eſprit eſt content, qu'il eſt difficile de deffendre ſon cœur du poiſon funeſte de l'amour. C'eſt ici, Philinte, que vous allez voir mes foibleſſes. C'eſt en vain qu'on veut l'éviter, je crois que tous les hommes doivent payer le tribut de l'amour. J'étois Philoſophe, mais ce tyran des ames triompha de toute ma ſageſſe, ſes fleches furent plus fortes que tous mes raiſonnemens, il ne tarda guere à me faire ſuivre le penchant qu'il voulut. Le Ciel au milieu des delices dont

je m'enyvrois, m'accabla de ſa colere, je ſuis un exemple memorable de ſa vengeance, une victime d'autant plus malheureuſe, qu'en m'ôtant tous les moiens de me ſatisfaire, il me laiſſa en proie à tous mes deſirs criminels. Je veux, mon cher, vous faire un recit fidéle de ma paſſion, vous jugerez ſi j'avois merité un ſi rude châtiment.

J'ai toûjours haï ces coquettes qu'on ne peut ſervir ſans honte. J'étois ambitieux dans les choix que mon cœur faiſoit, je voulois trouver des obſtacles à ſurmonter afin de vaincre avec plus de gloire.

Il y avoit dans Paris une jeune perſonne... ah! Philinte, l'amour avoit pris plaiſir à la former pour montrer qu'il peut,

quand il lui plaît, faire un ouvrage achevé. Son nom étoit Heloïſe, elle paſſoit pour la niéce d'un Chanoine nommé Fulber, qui la cheriſſoit comme ſa propre fille. Le viſage & l'eſprit de cette belle auroit charmé le cœur le plus inſenſible & le plus barbare, ſon éducation étoit dautant plus admi. rable qu'elle étoit peu cõmune. Heloïſe poſſedoit la ſience des plus beaux arts; vous devez vous imaginer que cela ne ſervit pas peu à me toucher : je la vis je l'aimai, je formai le deſſein de lui plaire. Le deſir de la gloire s'étouffoit inſenſiblement dans mon cœur, je faiſois tout ceder à cette nouvelle paſſion. Je ne ſongeois qu'à Heloïſe, tout retraçoit à mes yeux ſon image, j'étois rêveur, inquiet,

ce qui cauſoit ma peine. mon amour étoit trop fort pour en reſter là, j'ai toûjours eû de la preſomption, je me flattois déja de la plus douce eſperance. Ma reputation étoit par tout repanduë; une fille ſavante pouvoit-elle refuſer à un homme qui avoit confondu tous les ſavans de ſon ſiecle ? j'étois jeune, pouvoit-elle ſe montrer inſenſible à des vœux que mon cœur n'avoit encore formez que pour elle ? enfin j'étois d'une taille aſſez avantageuſe, & à voir mes habillemens, Philinte, on ne m'auroit jamais reconnu pour autheur. L'habit comme vous ſavez, n'eſt pas un des moindres moyens de plaire aux femmes, je tournois agreablement un billet amoureux, & j'eſperois que ſi jamais elle me

permettoit de l'entretenir abſente, elle tiroit avec joye ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Rempli de ces idées, je ne cherchai plus que les moyens de lui parler. Aux amans tout eſt facile, par l'entremiſe de mes amis je m'inſinüai dans l'eſprit de Fulbert: le croiriez-vous, Philinte, & devois-je m'y attendre? il m'accorda ſa table & un appartement dedans ſa maiſon. Je lui donnois une ſomme conſiderable, les gens de ſon caractere ne ſont rien qu'à ce prix. Mais que n'aurois-je point donné, ah! mon cher, vous connoiſſez l'amour, imaginez-vous quel charme c'eſt pour un amant bien enflammé de voir ſans contrainte ce qu'il aime. Je n'aurois pas changé mon bonheur avec celui du

plus grand Roi de la terre. Je voiois Heloïſe, je lui parlois, je lui montrois dans toutes mes actions & dans mes regards inquiets le trouble de mon ame, elle de ſon côté ne me donnoit aucun lieu de me deſeſperer. Fulbert me pria de lui donner les premieres teintures de la Philoſophie. Quel autre ſoin pouvoit m'être plus cher? je me trouvois ſouvent avec elle ſans témoin, cependant il ne fut jamais un homme plus timide que moi à déclarer ſon amour. Un jour que nous étions ſeuls, charmante Heloïſe, lui dis-je en rougiſſant, ſi vous vous connoiſſez vous ne ſerez pas ſurpriſe de la paſſion que vous m'avez inſpirée, quoiqu'elle ne ſoit pas commune, je n'ai que ces termes ordinaires pour

vous l'exprimer; je vous aime, adorable Heloïse, j'ai crû jusqu'à present que la Philosophie nous rendoit maîtres de toutes les passions, que c'étoit un azile d'où l'on voioit en sûreté les naufrages & les agitations des foibles mortels; vous avez confondu toute ma fermeté. J'ai meprisé les richesses, la pompe des grandeurs ne m'a jamais ebloui, la seule beauté m'a charmé, heureux si celle que j'adore ecoute l'aveu que l'amour m'arrache, mais s'il faut que vous vous offensiez .... Non, non, repondit Heloïse qui jusqu'alors m'avoit paru interdite, on ne peut vous connoître & s'offenser de cette declaration, mais plût au Ciel pour mon repos que vous ne m'eussiez jamais decouvert vôtre

amour, ou qu'il me fût permis de ne point douter de tout ce que vous me dites. Ah! divine Heloïse, m'écriai-je en me jettant à ses genoux, je jure par vous-même...... J'allois la convaincre de ma passion, j'entendis du bruit, c'étoit Fulbert, il falut me contraindre & changer d'entretien. Je trouvai d'autres occasions de m'expliquer avec Heloïse, & il ne fut pas difficile de la guerir des soupçons que la legereté des hommes lui donnoit, elle souhaitoit trop que je fusse fidelle pour ne le pas croire. Nous voilà donc tous les deux dans une hureuse intelligence; comme la même maison nous unissoit, le même amour sut nous unir. Que de doux momens nous passions ensemble. Nous ne perdions au-

eune occaſion de nous donner des marques d'une mutuelle tendreſſe. Nous étions ingenieux à les faire naître. Mieux que Pirame & Thiſbé, nous avions trouvé les deffauts des murailles qui nous ſeparoient. Dans le ſilence de la nuit, tandis que Fulbert & ſes domeſtiques s'abandonnoient au ſommeil, nous profitions d'un tems propre aux larcins de l'amour. Non contens de donner comme ces deux Amans infortunez des baiſers inſipides à une muraille jalouſe, nous menagions tous les moments d'une entrevûë charmante. Nous nous trouvions dans un lieu où la fureur des Lions n'étoit point à redouter. Que l'étude de la Filoſofie nous ſervoit d'un prétexte ſpecieux ! Helas, loin de m'y appliquer, j'en perdois tout le

goût. Je n'alois à mes éxercices qu'avec peine ; quand il faloit perdre de vûe ma charmante Maitresse, j'étois dans une mélancolie qui me trahissoit. L'amour est un de ces maux qu'on ne peut cacher, un mot, un regard indiscret, le silence même le découvre. Mes Disciples s'en aperçurent les premiers, ils ne me voioient plus cette vivacité d'esprit à qui rien n'étoit difficile. Je n'étois plus en état d'inventer que des vers tendres qui entretenoient ma passion. Je quittois Aristote & ses axiomes pour mettre en usage les préceptes de l'ingenieux Ovide. Je ne passois point de jour sans produire quelques chansons galantes. L'amour étoit l'Apollon qui me les dictoit. Ces chansons, ces vers me faisoient souvent admirer. On les chante

dans les païs les plus éloignez ; ceux qui brûlent de mêmes ardeurs dont je brûlois alors, font gloire de les savoir. Combien d'Amans par ce secours ont merité des faveurs qui ne leurs auroient jamais été acordées. Tout cela fit tant d'éclat qu'on ne parloit plus que des Amours d'Heloïse & d'Abailard. Le bruit commun vint aux oreilles de Fulbert. Il eut de la peine à croire ce qu'on lui raportoit ; il aimoit sa niéce, il étoit prévenu en ma faveur ; mais enfin nous aiant examiné de plus prés, il cesse d'être incredule. Il fut têmoin d'un de nos plus doux entretiens, je fus surpris auprés d'Heloïse. La curiosité cause souvent bien du mal ; le couroux de Fulbert parut modeste, ce qui me fit craindre dans la suite une vangeance plus cruelle. Je

ne peux vous exprimer quel fut mon dépit & ma douleur, quand je me vis contraint d'abandonner la maiſon du Chanoine & de me ſeparer d'Heloïſe. Helas! cet éloignement ne ſervoit qu'à mieux unir nos volontez ; les obſtacles irritoient nos deſirs, & l'extremité où nous étions reduits nous mettoit en état de tout entreprendre ſans crainte. Nos intrigues me cauſoient peu de honte, la cauſe m'en paroiſſoit trop belle. Souvenez-vous de ce que dirent les jeunes divinitez, lorſque l'imprudent Vulcain ſurprit dans ſes filets le Dieu de la Guerre avec la mere des Amours ; avoüez la même choſe à mon ſujet. Fulbert me ſurprend avec Heloïſe : Tout homme de bon goût voudroit à ce prix recevoir un affront. Je cherchai le jour un azile proche

la maiſon cherie. Je ne renonçois pas à ma proie. Je demeurai quelque tems ſans paroitre en public. Ah ! que les momens m'étoient longs ; lorſqu'on eſt déchu d'un état hureux, qu'on ſouffre impatiemment ſon infortune. Ne pouvant plus vivre ſans revoir Heloïſe, je tâchai d'attirer dans mes interêts ſa ſuivante. Elle ſe nommoit Agathon. C'étoit une brune, d'une taille fine & au deſſus de la mediocre, tous ſes traits étoient reguliers, ſes yeux vifs, enfin cette fille pouvoit plaire à tout homme qui n'auroit point été prévenu d'une autre paſſion. Je la rencontrai ſeule & la conjurai d'avoir pitié d'un Amant malhureux : elle me dit qu'elle entreprendroit tout pour moi, mais qu'il étoit une recompenſe ...... A ces mots, je déliai

ma bourſe, & fis briller à ſes yeux ce precieux metal qui endort les ſentinelles, qui ſe fait un chemin au travers des rochers, & aprivoiſe les belles les plus farouches. Vous vous trompez, dit-elle en ſouriant & en ſecouant la tête, vous ne me connoiſſez pas. Si l'argent me tentoit, un riche Abbé fait toutes les nuits ſes ſtations & chante ſous mes fenêtres. Il veut m'envoier à ſon Abaïe, qui eſt à ce qu'il dit, le plus beau païs qui ſe ſoit jamais vû dans le monde. Un Partiſan m'offre une ſomme conſiderable, il m'aſſure que je n'ai rien à craindre, que ſi nôtre amour a des ſuites, il me mariera avec ſon Valet de chambre à qui il donnera des emplois conſiderables. Je ne vous parlerai pas d'un jeune Officier, il fait ſouvent la ronde

dans nôtre ruë, il m'aſſiege en toutes les manieres. Il faut bien qu'il m'aime : qui m'obligeroit à me chercher ? je n'ai pas comme nos femmes de qualitez des bijoux & des pierreries à lui donner. Cependant ſon amour, ſon plumet, ſa dorure n'ont fait aucune breche à mon cœur, je ne ſuis pas prête de long-tems à capituler. Je ſuis trop fidelle à mon premier vainqueur. Alors elle me regarda fixement, je lui repondis que je n'entendois rien à ſes diſcours. En verité continua-t-elle, pour un Philoſophe & un galant homme, vous avez l'intellect bien obſcur, je vous aime. Abailard, je ſçai bien que vous adorez Heloïſe, je ne vous blâme pas. Je veux même vous ſervir auprés d'elle, mais enfin j'ai le cœur tendre

aussi bien que ma maîtresse. Vous pouvez sans effort repondre à ma passion, n'allez pas vous faire un scrupule qui n'est plus en usage, un homme prudent doit aimer en plusieurs lieux à la fois : Si une belle change, il n'est jamais sans condition. Vous ne sçauriez croire, Philinte, sur la surprise où ces mots me jetterent, j'aimois uniquement Heloïse, sans examiner si les raisons d'Agathon étoient bonnes ou mauvaises, je la quittai. Aprés avoir fait quelques pas, je regardai derriere moi, je la vis qui se mordoit les doits, ce qui me fit craindre quelque chose de funeste. Elle courut conter à Fulbert la proposition que je lui avois faite. Je crois qu'elle passa sous silence l'affront reçû. Le Chanoine ne s'en seroit pas

accommodé. Car j'ai apris depuis qu'il n'étoit pas indifferent pour cette fille. Je ne conseillerois pas à un amant de m'imiter en ceci. Une femme rebutée est un animal bien à craindre. Agathon passoit les jours & les nuits à sa fenêtre pour m'éloigner du logis de sa maîtresse. L'abbé eut tout le tems de lui soûrire & de lui chanter son amour, le Partisan de lui montrer son bel equipage, & le Cavalier de lui estocader des œillades. Pour moi je ne savois de quel côté me tourner. J'eus recours au maître à chanter d'Heloïse. Le metal qui n'avoit point eu de charmes pour la suivante, l'ebloüit. Il étoit le premier homme du monde, quand il s'agissoit de glisser adroitement une lettre au lieu d'une partie. Un billet

de ma part fut rendu. Heloïſe, ſelon ce que je lui mandois, ſe trouve au bout d'un jardin dont je franchis la muraille avec le ſecours d'une echelle de corde. Je ne vous cache rien, Philinte, de mes foibleſſes. Quel triomphe pour Champenu & Anſelme. S'ils avoient vû ce Philoſophe que l'on vantoit ſi fort, dans cet état deplorable. Je vis ce que j'aimois. Je ne vous tracerai pas ici nos tranſports, ils ne furent pas longs. La premiere nouvelle qu'Heloïſe m'avoit apriſe, m'occupoit de mille ſoins, il falloit chercher une Iſle de Delos pour ſe delivrer d'un fardeau dont cette belle commençoit à reſſentir le poids. Sans tenir long-tems chapitre, je la fis dés l'inſtant même ſortir de la maiſon du Chanoine,

& à la pointe du jour elle partit pour la Bretagne où elle donna au monde un petit Apollon dont ma sœur prit le soin.

L'enlevement d'Heloïse me vangea de Fulbert. Son chagrin fut grand, & il ne s'en fallut guere qu'il ne perdit en cette rencontre ce que le Ciel lui avoit donné plus d'esprit. Ses sanglots, ses plaintes firent dire aux critiques de la ville, qu'il étoit quelque chose de plus qu'oncle d'Heloïse. Enfin j'eus pitié de sa peine. Je regardois comme une trahison le vol que mon amour lui avoit fait. Je cherchai à l'appaiser par l'aveu sincere de tout ce qui s'étoit passé, & par des promesses d'épouser en secret Heloïse. Il me donna son consentement, & confirma nôtre racommodement par des protestations & des bai-

fers. Mais qu'on doit peu comter sur les paroles d'un faux devot. Il méditoit une cruelle vangeance, comme vous verrez ensuite.

Je fis un voiage en Bretagne, afin de ramener celle que je regardois déja comme mon épouse, mais je trouvai Heloïse d'un sentiment bien contraire au mien. Elle me dit tout ce qu'on peu s'imaginer pour me détourner du mariage; que c'étoit un lien fatal à un Filosofe que les cris des enfans, les soins d'une famille ne s'acordoient pas avec la tranquillité & l'aplication que demandoit l'étude de la sagesse. Elle me raporta ce qu'avoit écrit sur ce sujet Theofraste, Ciceron, & sur tout l'infortuné Socrate, qui sortit joieux de la vie parce qu'il y laissoit Kantipe. Ne m'est-il pas plus doux, ajoutoit-elle, de me voir vôtre Amante que vôtre

épouſe. L'amour n'aura-t-il pas plus de force pour conſerver nos cœurs dans l'intelligence que les nœuds de l'himen. Les plaiſirs que nous goûterons rarement & avec peine nous paroitront toûjours charmans, au lieu que les choſes permiſes ſont inſipides. Toutes ces raiſons ne pouvant m'émouvoir, Heloïſe permit à ma ſœur de me donner d'autres allarmes. Lucile (c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme) m'aiant tiré en particulier, à quoi ſongez-vous mon frere, me dit-elle, à quoi ſongez-vous? eſt-il poſſible qu'Abailard ait formé le deſſein d'epouſer Heloïſe? elle ſemble, je l'avouërai, meriter un attachement eternel. La beauté, la jeuneſſe, la ſcience, tout ſe rencontre en elle. Vous en êtes adoré, ſi vous le voulez, mais, à quoi bon vous flater, cette beauté n'eſt qu'-

une fleur que la premiere maladie fletrira bien-tôt, lorſque ces traits qui vous ont ſi fort épris ſeront effacez, vous-vous repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans les chaînes que la mort ſeule peut rompre. Je veux vous voir reduit comme les autres maris, au ſeul plaiſir d'eſperer le veuvage. Penſez-vous que la ſience vous doive rendre Heloïſe plus aimable ? je le ſai, elle n'eſt pas de ces precieuſes qui vous acablent ſans ceſſe d'un langage affecté, qui ſe mêlent de juger des livres, & de métre les Auteurs dans la balance. Lors qu'elles ſont dans leur fureur de parler, époux, amis, valets, tout eſt en fuite. Vous diriez qu e mil timbales & mil trompettes font un bruit confus. Heloïſe n'a pas ce défaut. Cependant il eſt toûjours fâcheux de n'oſer en pre-

ſence d'une épouſe ſe ſervir d'un terme impropre. On ſouffre avec plaiſir d'une Amante. Vous êtes ſûr du cœur d'Heloïſe, dites-vous : je le crois, vous en avez reçû des preuves éclatantes, mais ne craignez-vous pas que l'himen ne ſoit le tombeau de ſon amour? Le nom d'époux & de maitre eſt toûjours odieux. Heloïſe ne ſera ce Phœnix qu'on ne ſauroit trouver. Se diſtinguera-t-elle des autres femmes ? Allez, allez, le front d'un Filoſofe eſt moins en ſûreté que celui des autres hommes. Ma ſœur s'animoit & m'alloit donner mille raiſons de céte nature : je l'interrompis bruſquement, & me contentai de lui dire qu'elle ne connoiſſoit point Heloïſe. Peu de jours aprés nous partîmes enſemble de Bretagne; & étant arrivé à Paris, j'achevai ce que j'avois projetté. Je vou-

lois que mon mariage fut caché, c'eſtpourquoi Heloïſe ſe retira pour un tems chez les Religieuſes d'Argenteuil.

Je croiois la colere de Fulbert déſarmée. Je vivois tranquille, mais helas ! l'himen nous fut un foible azile contre ſa fureur. Apprenez, Philinte, juſqu'où va le deſir de ſa vangeance. Il corrompt mes domeſtiques, un aſſaſin qu'il envoie dans ma chambre pendant la nuit, le raſoir à la main, me trouve enſeveli dans le ſommeil. Je fus accablé du plus rude & du plus honteux châtiment que la malice d'un ennemi puiſſe inventer. Enfin ſans ceſſer de vivre je ceſſe d'être homme. Je perds ce qui avoit cauſé la honte de Fulbert, je me vois hors d'état de contenter un amour qui me fait encore ſentir ſes deſirs. Une action ſi cruelle ne de-

demeura pas impunie. L'aſſaſin ſouffrit la même peine, foible conſolation dans mon malheur. La honte, je l'avoüerai franchement plûtôt qu'une vocation ſincere, m'inſpira le deſir de fuïr & de me cacher aux yeux de tous les hommes. Je ne pouvois cependant me ſeparer d'Heloïſe. La jalouſie s'empara de toute mon ame. Je voulus en la rendant malhureuſe l'arracher à tous mes rivaux. Avant que de m'enfermer, je lui fis prendre l'habit & ſe lier dans le Monaſtere d'Argenteüil, par des vœux qui rompoient tous les attachemens qu'elle pouvoit avoir au monde. Quelque perſonne voulut, je m'en ſouviens, s'opoſer par pitié à ce cruel ſacrifice. Elle ſe ſervit pour repondre, de ces plaintes de Cornelie aprés la mort du grand Pompée.

.... O mon illuſtre époux,

Sur qui l'injuſte Ciel fait tomber ſon courroux,
A quel affreux malheur ton épouſe t'expoſe,
Tu te vois accabler... j'en ſuis ſeule la cauſe.
Falloit-il que l'himen nous unit de ſes nœuds,
S'il devoit à jamais te rendre malheureux?
Mais je veux te vanger du deſtin qui t'oprime,
Vois ce que j'entreprens, reçoi-moi pour victime.

En prononçant ces plaintes, elle marcha vers l'Autel, & reçut le Voile avec une conſtance que je n'oſois attendre d'une fille qui avoit fait une douce habitude des plaiſirs qu'elle pouvoit encore goûter dans le monde. Je rougis de ma foibleſſe, & ſans balancer un moment, je m'enſevelis dans un Cloître, & je pris une forte

resolution de triompher d'un amour inutile. Je songeai que Dieu avoit apesanti sa main sur moi pour me sauver des naufrages qui m'alloient engloutir. Afin de fuir l'oisiveté, qui étoit le funeste aliment des feux criminels qui m'avoient brûlé dans le monde. Je travaillai dans ma retraite à mettre à profit les talens dont j'avois abusé. Je donnois aux Novices des preceptes de Theologie conformes aux Saints Peres & aux Conciles. Cependant les ennemis que ma nouvelle gloire avoit armez ; sur tout Alberic & Lotulfe, qui aprés la mort de Champenu & d'Anselme leurs Maîtres, pretendoient regner seuls, se soûleverent contre moi. On m'imputa de faux crimes ; je me vis, malgré toutes mes raisons, condanné dans un Concile, mes Livres cruel-

lement jettez au feu. Non, Philinte, les maux que Fulbert m'avoit fait souffrir, n'étoient rien en comparaison de ces derniers.

L'affront que je venois de recevoir, & les débauches des Moines avec qui je vivois, m'obligerent de m'exiler, & de me retirer proche Nogent. J'y vivois dans un desert, où je me flatois d'éviter la gloire, & de me dérober aux traits empoisonnez de l'envie. Mes esperances furent trompées. Le desir d'apprendre y conduisoit des flots d'Auditeurs. J'en voiois qui meprisoient les Villes, leurs maisons, & venoient dans un desert habiter des cabanes; qui quittoient des mets delicieux pour vivre de legumes, & coucher sur des lits de gazon. On les eut pris pour les Disciples d'Elisée. Je leur donnois des leçons épurées de

tout ce qu'on avoit condanné. Heureux si nôtre solitude avoit été inaccessible à l'envie. Des recompenses considerables que je recevois, j'avois bâti une Maison & une Chapelle, sous le nom de Paraclet ; mes persecuteurs se réveillerent. Il me falut abandonner ma retraite ; ce que je fis sans peine. L'Evêque de Troyes me permit d'y établir un Monastere de Filles, dont je confiai le soin à ma chere Heloïse. Aprés l'avoir mise dans ce port, je partis ; le croiriez vous, Philinte, je partis sans la voir. Je ne fus pas long-tems errant & sans demeure. Le Duc de Bretagne informé de mes infortunes, me nomma à l'Abbaïe de sainte Gildaise, où je suis, & où je souffre de jour en jour de nouvelles persecutions.

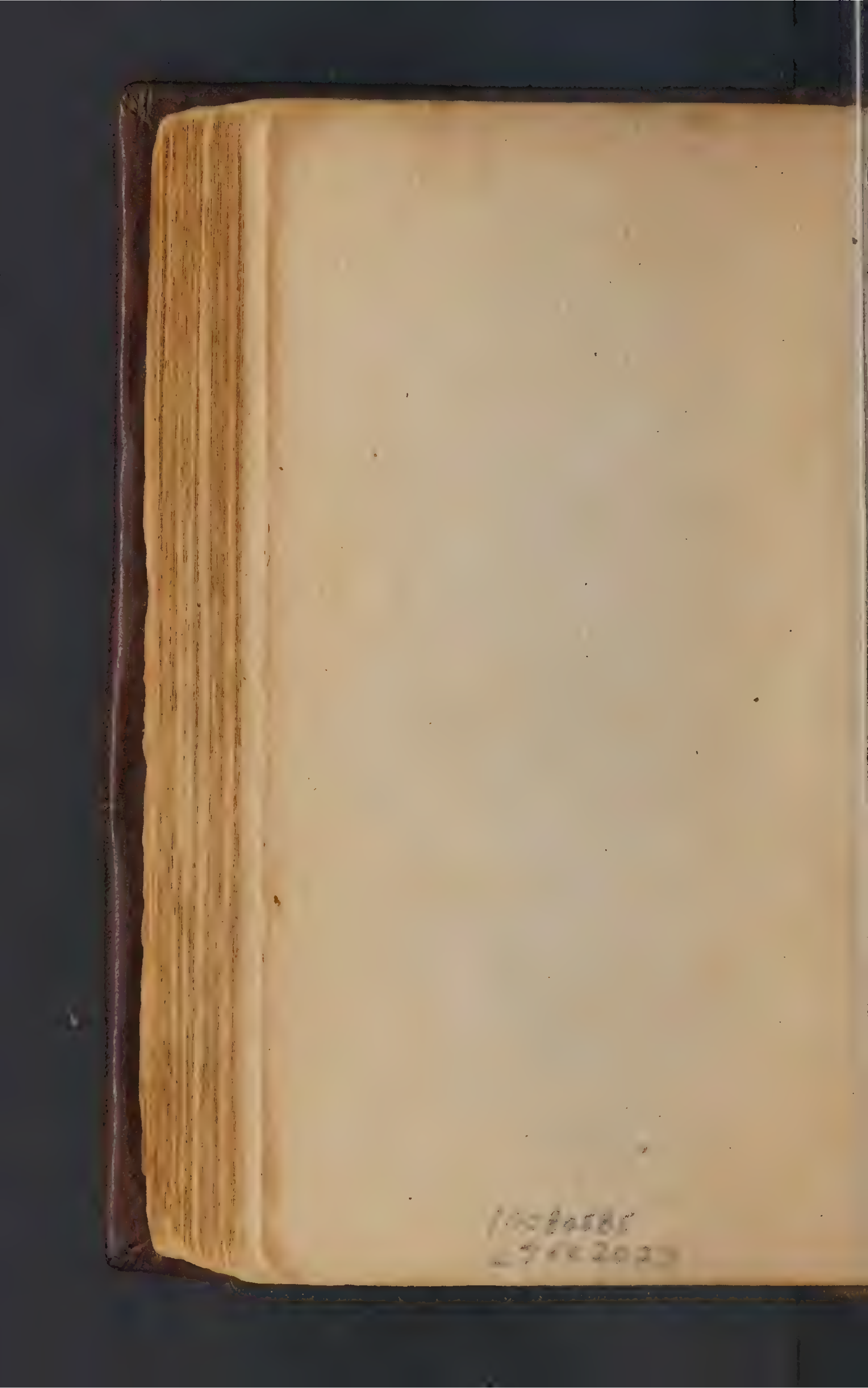
J'habite un païs barbare ;

dont la Langue m'eſt inconnuë : je n'ai de commerce qu'avec des peuples feroces ; mes promenades ſont les bords inacceſſibles d'une Mer toûjours agitée ; mes Moines ne ſont connus que par leur débauche, ils n'ont d'autre Regle que celle de n'en point avoir. Je voudrois, Philinte, que vous viſſiez ma Maiſon, vous ne la prendriez jamais pour une Abbaïe. Les portes ne ſont ornées que de pieds de Biches, de hures de Sangliers, de peaux hideuſes de Hiboux : les Cellules ſont tapiſſées de napes de Cerfs. Les Moines n'ont d'autre ſignal pour ſe réveiller, que le bruit des cors & des chiens. Enfin ils paſſent les jours à la chaſſe, & plût à Dieu que leurs plaiſirs y fuſſent bornez. Je tâche en vain de les rapeller à leur devoir, ils ſe ſont tous liguez

contre moi. J'éprouve chaque jour de nouveaux perils. Je crois à tout moment voir ſur ma tête un glaive ſuſpendu. Quelquefois mes Moines m'environnent & m'accablent d'injures ; quelquefois je me vois ſeul abandonné à tous mes chagrins. Je tâche de meriter par mes ſouffrances, & de ſatisfaire à un Dieu irrité contre moi. Souvent je regrette le Paraclet que j'ai quitté. Je ſouhaite le revoir. Ah, Philinte, l'amour d'Heloïſe ne me ſeduit-il pas ? Je n'en ai pas encore triomphé. Au milieu de ma ſolitude, je pouſſe des ſoûpirs, je verſe des larmes, le nom d'Heloïſe m'échape, je prens plaiſir à le prononcer, je me plains de la rigueur du Ciel. Non, ne nous abuſons point, je n'ai pas encore profité de la grace. Je ſuis par tout malheureux ; c'eſt

que je n'ai pas encore arraché de mon cœur les profondes racines que le vice y a jettées. Si ma conversion étoit sincere, parlerois-je avec tant de plaisir & de liberté de mes foiblesses ? Ne me consolerois-je pas plus aisément dans mes malheurs ? ne profiterois-je pas de cette consolation que Dieu même nous donne. S'ils m'ont persecuté, ils vous persecuteront, si le monde vous haït, sachez qu'il m'a haï ; allons, Philinte, faisons des efforts sur nous-mêmes, profitons de nos malheurs, meritons, ou du moins effaçons nos offenses, recevons sans murmurer ce qui nous vient de la main de Dieu ; & ne preferons pas nôtre volonté à la sienne. Adieu. Je vous donne ici des leçons, heureux si je pouvois les mettre en usage.

FIN.






108

